UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01000305 1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudesurgchauce00sand

CLERMONT-FERRAND,
TYPOGRAPHIE DE FERDINAND THIBAUD.

LE
CA96
75

ÉTUDE

SUR

G. CHAUCER

CONSIDÉRÉ COMME

IMITATEUR DES TROUVÈRES.

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

E.-G. SANDRAS,

Licencié-ès-Lettres, Agrégé de l'Université, Professeur de Logique au Lycée impérial de Clermont-Ferrand.

184897.
26.10.23.

PARIS,

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Richelieu, 67.

LEIPSICK, MÊME MAISON.

1859.

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE.....

PR
1913
A3S5

A Monsieur Ernest Renan,

Membre de l'Institut,

Témoignage d'ancienne Affection.

TABLE.

Pages.

INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE PARTIE.

Biographie et Poëmes allégoriques.

CHAPITRE I. Biographie. 11

CHAP. II. Roman de la Rose. 31

§ 1. Double influence du Roman de la Rose sur le génie de Chaucer. . . . . *Ib.*

§ 2. Traduction du Roman de la Rose. 37

CHAP. III. Etude des poëmes de source italienne et française. . 41

§ 1. Troïlus et Cresséide. . . . . *Ib.*

§ 2. Arcite et Palamon. 50

§ 3. La Cour d'Amour. 56

§ 4. Le Parlement des Oiseaux. 65

§ 5. Résumé. 73

CHAP. IV. Etude des poëmes de source exclusivement française. 75

§ 1. G. de Machault, Froissart et autres poëtes du XIVe siècle. . . . . *Ib.*

§ 2. Le Rêve de Chaucer. 81

§ 3. Le Livre de la Duchesse. 89

§ 4. La Fleur et la Feuille. 95

§ 5. Petits Poëmes. 106

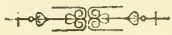
Pages.
Chap. V. De l'imitation de l'antiquité dans Chaucer..... 111
§ 1. Annelida et Arcite..... *Ib.*
§ 2. La Légende des dix-neuf Héroïnes..... 113
§ 3. Le Palais de la Renommée..... 116
Conclusion de la première partie..... 127

DEUXIÈME PARTIE.

Pèlerinage de Canterbury.

Chapitre I. Fable et Personnages..... 133
§ 1. Le Pèlerinage de Canterbury n'est pas une imitation du Décaméron..... *Ib.*
§ 2. La Chevalerie..... 141
§ 3. Le Clergé..... 148
§ 4. Professions libérales..... 169
§ 5. Commerce et métiers..... 180
§ 6. L'Hôte du Tabard..... 190
Chap. II. Contes..... 197
§ 1. Légendes..... 199
§ 2. Lais Bretons..... 214
§ 3. Fabliaux..... 229
§ 4. Récits divers..... 248
Conclusion de la deuxième partie..... 253

Pièces justificatives..... 261 à 298



INTRODUCTION.

Je me propose de faire connaître les œuvres de Chaucer et les sources où il a puisé, sans vouloir toutefois lui contester sa part d'originalité et son génie. Ce qui m'a déterminé à entreprendre ce travail, c'est que la plupart des écrivains qui lui ont fourni des matériaux ou des modèles appartiennent à notre pays, et que nos titres ne sont pas encore complétement établis. En recherchant les différents maîtres qui ont inspiré la muse de Chaucer, je crois avant tout écrire une page de notre histoire littéraire.

La biographie d'un auteur initie à l'intelligence de ses ouvrages, surtout quand on traite des questions d'origine. Chaucer n'a pas manqué de biographes; mais les documents qui renferment quelques détails sur sa vie n'ont été tirés de l'ou-

bli que récemment. Une courte notice, écrite en latin par J. Leland dans la seconde moitié du XVIe siècle, était devenue la source d'erreurs maintes fois répétées. Godwin eut le bonheur et le mérite d'exhumer, de la Tour de Londres et d'autres dépôts, des chartes relatives au vieux poëte. Mais il mêla à ses découvertes bien des hypothèses. Un antiquaire distingué, Sir Nicolas Harris, a publié, il y a quelques années, un mémoire qui corrige et complète l'ouvrage de Godwin; on y trouve le résultat de nouvelles investigations, et tous les faits y sont soumis à l'examen d'une critique pénétrante. Après avoir interrogé avec soin les écrits de Chaucer et les témoignages recueillis par l'érudition, je m'appliquerai à ne donner pour certain que ce qui est certain, à rejeter ce qui est évidemment faux, et à laisser à chaque chose son degré de probabilité.

Chaucer est surtout connu par son *Pèlerinage de Canterbury*, cependant il n'est pas là tout entier. Cet ouvrage n'a été l'occupation que des dernières années de sa vie. Il a laissé plusieurs poëmes, presque tous allégoriques, et où l'intention chevaleresque domine. Le vrai fond de la nature de Chaucer, l'ironie, ne s'y trahit que par intervalle : le poëte s'assujettit au goût de ses pro-

tecteurs; il célèbre les tournois, les pas d'armes, les chasses, les cours d'amour, les fêtes du mois de mai; il donne à l'expression des sentiments un tour élégiaque, alors de mode dans la société des grands seigneurs et des nobles dames, où l'amour avait pour compagne obligée la mélancolie.

En face de ces compositions bizarres, les commentateurs, familiarisés avec le vrai génie du poëte par le *Pèlerinage de Canterbury*, ont éprouvé de la répugnance ou de l'effroi. Ils ont négligé d'en corriger le texte par la comparaison des manuscrits, de l'éclaircir par des notes; Godwin s'est contenté de les analyser rapidement; Warton ne s'est occupé, et même sans recherches sérieuses, que des deux poëmes qu'ont rajeunis Dryden et Pope; Tyrwhitt, dans son Glossaire, a jeté d'utiles, mais rares, indications.

Ces poésies ne sont ni des œuvres originales ni de fidèles copies : véritables mosaïques, elles se composent de passages empruntés à divers auteurs ou à divers écrits du même auteur. Aucune page, prise séparément, n'appartient peut-être à Chaucer; l'ensemble est à lui. Il choisit, il traduit, il combine. Idées, sentiments, descriptions, portraits, situations, tout est de provenance étrangère, presque toujours de provenance française.

A ce titre, chacun de ces poëmes est digne de notre attention. Les matériaux qui entrent dans les contes de Canterbury, sont du XIIe et du XIIIe siècle; ici Chaucer imite ses contemporains; ses guides sont de son époque. Nous verrons ainsi les lettres françaises, bien que peu riches au XIVe siècle, exercer toutefois une grande influence sur la littérature anglaise, et cela, malgré la guerre entre les deux nations, et au moment même où Edouard III protégeait la langue nationale par des décrets, et prenait contre le français les mêmes mesures qu'autrefois Guillaume-le-Conquérant contre l'anglo-saxon.

Si l'on songe que ces poëmes, aujourd'hui dédaignés même des savants, furent regardés pendant longtemps comme un des plus beaux titres de gloire de l'auteur; qu'ils ont suscité d'innombrables imitations en Angleterre et en Ecosse; que Spenser, harmonieux et suave poëte, a trouvé, dans ces compositions du vieux Geoffrey, des modèles pour la facture de son vers et l'agencement de sa strophe, pour la fantaisie de ses tableaux et le dessin de ses personnages, on avouera que les critiques anglais ont des motifs aussi puissants que nous pour étudier ces monuments de leur poésie naissante. J'espère donc que cette première

partie de mon travail, entièrement neuve, ne sera pas jugée inutile, quoiqu'elle porte sur des ouvrages presque ignorés. C'est celle qui m'a coûté le plus de peine. Les poëtes du XIVe siècle sont peu connus, et leurs écrits n'ont pas encore exercé la critique moderne. J'étais sans guide : j'apporterai le résultat de mes recherches, de mes impressions personnelles.

Après avoir étudié le poëte de cour, j'aurai à faire admirer le poëte populaire, qui, libre des entraves de la mode, élève un monument immortel, à l'âge où tant d'autres ne savent plus ce que c'est que l'inspiration. En effet, Milton avait cinquante-deux ans, quand il commença le Paradis perdu ; Chaucer en avait au moins soixante, quand il composa les contes de Canterbury (1). Dans cette deuxième partie, ma tâche a été plus légère. Les chemins étaient frayés. J'avais des devanciers ; en Angleterre, Tyrwhitt, Warton, Thomas Wright ; en Allemagne, Von der Hagen, Keller, Liebrecht ; en France, MM. Victor Le Clerc et Paulin Pàris.

Tyrwhitt est l'auteur d'un savant commentaire sur le pèlerinage de Canterbury ; Warton a con-

(1) Voyez Godwin, t. IV, p. 75.

sacré à l'examen de ce même ouvrage un demi-volume de son Histoire de la poésie anglaise ; Th. Wright a donné une précieuse édition de Chaucer d'après le n° 7334 de la Collection harléienne, manuscrit très-ancien, et qui offre l'orthographe du XIVe siècle. Von der Hagen, dans son *Gesammtabenteuer;* Keller, dans son Introduction au *Roman des sept Sages;* Liebrecht, dans sa traduction de *Dunlop*, et quelques articles de la *Germania*, L. Holland dans son *Crestien Von Troies;* M. Paulin Pàris, dans ses notices sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, fournissent d'utiles renseignements. Je dirai dans le cours de mon travail, tout ce que je dois à M. Victor Le Clerc.

Les documents étaient publiés par Barbazan, Legrand d'Aussy, Méon et M. Achille Jubinal. Il restait à réunir des observations disséminées, à comparer des textes, à voir si Chaucer transforme ce qu'il emprunte ou n'est qu'un traducteur. J'ai lu plusieurs fois le pèlerinage de Canterbury, ainsi que les originaux que l'auteur a imités : je serai un rapporteur fidèle. Je rendrai justice à celui qui, peut-être, deux siècles plus tard, eût été dans la comédie, le rival de Shakspeare ; mais

je montrerai en même temps, ce qu'il doit à nos trouvères.

Chaucer a inséré la liste de ses ouvrages dans la légende des Femmes illustres (1) et dans le prologue de l'Homme de loi (2); on la trouve aussi dans Lydgate (3). Il est inutile de la transcrire, puisque j'examinerai ici tous ceux qui sont authentiques, à l'exception du traité de l'Astrolabe, de la traduction de Boëce et du Testament de l'Amour. Il entre dans mon plan d'étudier le poëte, non le prosateur.

Il y a déjà bien des années que l'une des gloires de l'Université, M. Villemain, dans ses mémorables leçons (4), indiquait les poésies de Chaucer comme un digne sujet d'études; je réponds tardivement à son appel; mais je n'ai rien négligé pour que cet essai méritât ses encouragements.

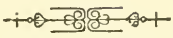
(1) Legend of good Women, v. 416.

(2) Cant. Tales, v. 4476.

(3) Prologue to the Fall of Princes.

(4) Tableau de la litt. du moyen-âge, 18e leçon. Voyez aussi Journal des Savants, 1837, avril.

PREMIÈRE PARTIE.



BIOGRAPHIE & POËMES ALLÉGORIQUES.

CHAPITRE Ier.

—

BIOGRAPHIE.

—

Le nom de Chaucer est d'origine française; il figure sur la liste de l'abbaye de la Bataille, d'où l'on peut conclure qu'un des ancêtres de Chaucer accompagnait Guillaume-le-Conquérant. Pendant les deux siècles qui suivirent la conquête, les rejetons de cet aventurier se répandirent dans plusieurs comtés de l'Angleterre avec des fortunes diverses. Il est impossible de déterminer auquel d'entre eux le poëte doit le jour.

Une conjecture plausible, c'est que, sans appartenir à une famille noble, Chaucer était cependant d'honorable condition. Il répète, en plusieurs endroits de ses écrits, que la vraie no-

blesse vient du cœur, et semble par là vouloir effacer les distinctions artificielles qui le séparent des personnages au milieu desquels son talent et la providence lui ont fait une place; d'un autre côté, l'éducation qu'il a reçue témoigne de l'aisance de ses parents. Les hypothèses seraient plus restreintes si le lieu de sa naissance était connu; mais c'est aussi matière à controverse. Leland le fait naître dans le comté d'Oxford ou de Berks. Les critiques qui admettent que, dans le *Testament de l'Amour* (1), l'auteur parle en son propre nom, ne doutent pas qu'il n'ait vu le jour à Londres. En effet, le héros de cette espèce de roman philosophique dit expressément : « La ville de Londres » m'est douce et chère; c'est là que je suis né. » Toutefois, dans un ouvrage où la fiction a une large part, à quelle marque démêler l'allusion d'avec la fantaisie ?

On place la naissance de Geoffrey Chaucer en 1328. Un document retrouvé et conservé à la Tour de Londres a rendu, bien qu'à tort, cette date suspecte. C'est une déposition faite par Chaucer à Westminster au mois d'octobre 1386, dans un procès qui s'était élevé entre Richard Lord

(1) Livre I, sect. V.

Scrope et Sir Robert Grosvenour, au sujet d'armoiries. Le témoin y est mentionné comme n'ayant guère plus de quarante ans. Mais dans cette même pièce, il déclare avoir porté les armes 27 ans, ce qui permet de regarder la détermination de l'âge comme erronée, et de s'en tenir à la date dont la vraisemblance repose sur plusieurs passages de deux auteurs contemporains de Chaucer, l'un son ami, l'autre son disciple, Gower et Occleve. Un exemple suffira. Gower, dans la *Confessio amantis*, poëme entrepris à la demande de Richard II, et terminé la seizième année du règne de ce prince, suppose à la fin de l'ouvrage que Vénus lui adresse ces paroles : « Salue Chaucer comme mon dis-
» ciple et mon poëte. Dans sa jeunesse, il com-
» posa en mon honneur sur divers rhythmes et avec
» talent de ces ditiés et chants joyeux qui se ré-
» pètent par tout le pays..... Maintenant qu'il est
» vieux, porte-lui ce message; dis-lui qu'au déclin
» des années, il mette fin à ses écrits. » Pour que Gower, qui songeait sans doute au repos, pût le conseiller à son ami, il fallait que Geoffrey fût au moins sexagénaire. Or, c'était en 1393.

Quelques biographes croient que dans le poëme de la *Cour d'Amour*, l'auteur s'est désigné lui-même sous le pseudonyme de *Philogenet*, clerc

de Cambridge. La gracieuse description des alentours de cette ville par laquelle s'ouvre l'un des contes de Canterbury, le *Meunier de Trompington*, a tout l'air en effet d'un souvenir de jeunesse. Une tradition régnant dès le temps de Caïus voulait aussi que le collége de Soler-Hall, cité dans ce même conte, ne fût autre que Clare-Hall, et, selon Speght, c'est à cet établissement qu'aurait appartenu Chaucer. Leland assure au contraire que Geoffrey étudia à Oxford, et Wood, qu'il y fut l'élève de Wiclef. Je suis de ceux qui tiennent ces deux opinions comme parfaitement conciliables. On ajoute même qu'il acheva ses études à Paris. C'était l'usage. Thomas Wright a publié un poëme goliard, attribué à Gautier Map, où l'auteur rattache à cette coutume la corruption des mœurs anglaises.

Filii nobilium, dùm sunt juniores,
Mittuntur in Franciam fieri doctores;
Quos prece vel pretio domant corruptores (1).

Nigellus Wireker (2), dans son *Speculum stultorum*, loin de mettre en cause notre nation,

(1) Anecdota litteraria, page 38.
(2) Wright's, Biog. Brit., A. N., page 354.

décrit d'une manière piquante les défauts que les jeunes Insulaires apportaient sur le continent.

Chaucer avait acquis une vaste érudition. Ce serait une liste curieuse que celle des auteurs qu'il cite et des ouvrages qu'il a étudiés. Il se montre tour à tour versé dans la dialectique et la théologie, dans les mathématiques et les sciences naturelles telles qu'elles existaient alors. Non-seulement nous avons de lui un traité de l'Astrolabe et une élégante version de Boèce, mais dans ses poëmes il s'arrête avec plus de complaisance que de goût sur les questions qui exigent les connaissances les plus variées. Il imite les poëtes latins, Virgile, Ovide, Stace, Lucain, Juvénal; il fait des emprunts à Dante, à Pétrarque, à Boccace; il traduit une grande partie du Roman de la Rose, et, à chaque page, à chaque ligne de ses écrits, se trahit, tantôt déguisée, tantôt manifeste, une réminiscence de nos trouvères. Moins heureux toutefois que les poëtes d'Italie ses contemporains, il ne connaît Homère que par Dictys de Crète, Darès le Phrygien et Guido delle Colonne.

Chaucer qui débuta par le métier des armes, s'était d'abord destiné au barreau. Leland dit qu'après avoir voyagé en France, Geoffrey fréquenta les colléges des légistes. Speght parle d'une pièce, depuis égarée, dans laquelle Chaucer avait la

qualification de membre de Inner-Temple, et était condamné à l'amende de deux shellings pour avoir battu un religieux franciscain dans Fleet-Street. J'ajouterai, sans attacher beaucoup d'importance à cette remarque, que, dans le portrait du Sergent-à-la-Coiffe (1), le poëte montre une connaissance parfaite des termes et des mœurs du palais. On ignore pour quel motif il renonça à cette profession. En 1359, d'après son propre témoignage, il faisait partie de l'armée avec laquelle Edouard envahit la France, et il servait pour la première fois. Il fut fait prisonnier pendant cette expédition qui se termina par la paix de Chartres, en mai 1360. Jusqu'en 1367, nulle trace du poëte. L'époque de son retour en Angleterre est incertaine.

Chaucer sut s'attirer la protection du duc et de la duchesse de Lancastre. C'est sous ce patronage qu'il fut introduit à la cour. En 1367, il a rang parmi les officiers de la maison du roi, et Édouard le désigne par les termes de *dilectus vallettus noster*, et lui accorde une pension annuelle de vingt marcs d'argent. C'est vraisemblablement alors qu'il épousa une des suivantes de

(1) Cant. Tales, v. 302.

la reine, Philippa, fille aînée de Sir Payne Roët, natif de Hainaut, roi d'armes de Guienne. Elle était sœur de Catherine qui, veuve de Sir Hugh Swynford, fut d'abord maîtresse, puis épouse de Jean de Gand, duc de Lancastre. Froissart nous a retracé l'indignation de la duchesse de Glocester, et des comtesses de Derby et d'Arondel en apprenant cette mésalliance (1).

Au moyen-âge, le génie poétique était loin d'être regardé comme incompatible avec le talent des affaires publiques. Chez les Italiens, Dante, Pétrarque, Boccace; chez les Écossais, Barbour (2); chez nous, Philippe de Vitry, furent choisis comme ambassadeurs et chargés d'importantes missions. Si la reine Philippa de Hainaut protégea dans Geoffrey le *grand translateur*, le gentil trouvère, le roi distingua en lui d'autres capacités que le talent de rimer d'amoureux ditiés. En 1372, Édouard, pour détacher les Génois de notre alliance, les autorisait à fonder un établissement commercial dans un des ports d'Angleterre. Chaucer fut attaché à la commission

(1) Froissart, éd. Buchon, t. III, p. 65.

(2) Lives of Scottish poets, by the society of ancient Scots, t. 1, page 45.

qui devait traiter avec le doge et les citoyens de Gênes. Nulle circonstance de la vie du poëte n'a attiré aussi vivement l'attention. On croit que dans ce voyage il eut une entrevue avec Pétrarque, et les relations entre hommes célèbres exciteront toujours l'intérêt. Voici ce qui a donné lieu à cette supposition. Dans le *Pèlerinage de Canterbury*, un des membres de la compagnie, le jeune clerc d'Oxford, avant de commencer son récit, s'exprime en ces termes : — « Je veux vous ra-
» conter une histoire que j'ai apprise à Padoue
» de la bouche d'un digne clerc, comme le prou-
» vent ses paroles et ses œuvres. Maintenant il
» est mort et cloué dans le cercueil. Je prie Dieu
» de donner le repos à son âme. Ce clerc s'appe-
» lait François Pétrarque, le poëte lauréat; sa
» douce éloquence illumina l'Italie d'un éclat
» poétique, comme Lignanus (1) l'avait éclairée
» par la philosophie, les lois et toute autre
» science; mais la mort ne nous laisse sur la terre
» qu'un clin-d'œil; elle les a frappés l'un et l'au-
» tre; tous nous devons mourir. » — L'auteur

(1) Gloria Lignani, titulo decoratus utroque
Legibus et sacro canone dives erat.
PANZIVOLUS. *De claris legum interpret.*, lib. III, XXV.

s'étant réservé un rôle dans le *Pèlerinage de Canterbury* et y figurant sous son propre nom, pouvait rendre hommage à Pétrarque d'une manière moins détournée. Quoi qu'il en soit, rien n'empêche d'admettre qu'ils se soient vus, et que Chaucer ait alors reçu communication de l'histoire de Griselidis.

Le poëte italien était à Arques près de Padoue, en janvier 1373; il y resta jusqu'en septembre, époque à laquelle il alla à Venise pour plaider la cause de Francesco Novello de Carrara. Chaucer quitta l'Angleterre en décembre 1372, se rendit à Gênes, puis à Florence, et, les affaires du roi terminées, il put fort bien pour son propre agrément visiter le nord de l'Italie; il n'était de retour qu'en novembre 1373. Geoffrey était-il attiré par la réputation du poëte lauréat, ou l'avait-il déjà connu à Milan, lors du splendide mariage du duc de Clarence avec Violenta, fille de Galeas Visconti? Pétrarque était certainement présent à cette solennité, mais les rôles de la Tour ont été examinés sans qu'on trouvât la preuve que Chaucer fût de la suite du duc. Rymer qui donne les noms de plusieurs membres de l'escorte de Lionel, se tait à l'égard du poëte.

A son retour d'Italie, il reçut des marques de

la satisfaction royale. Le jour même de la fête de Saint-George qui se célébrait en grande pompe au château de Windsor, Edouard lui octroya le don d'un *picher* de vin par jour, sa vie durant. Est-ce l'ambassadeur qu'on récompensait? ou Geoffrey obtenait-il cette gratification à titre de poëte lauréat, comme plus tard John Kay et Skelton? Warton (1) pense que ni Chaucer ni Gower n'ont jamais été revêtus de cette charge, et que les *King's versifiers*, ainsi qu'on les désignait alors, écrivirent en latin jusqu'à la réformation. Quelques mois plus tard, Geoffrey était nommé contrôleur de la douane des laines et pelleteries, fonctions qui s'adressaient à l'homme versé dans les affaires, mais qui devaient singulièrement troubler l'inspiration poétique. Le titulaire, gardien de l'une des deux parties du sceau, était astreint à tenir les registres lui-même. Les rémunérations étaient d'ailleurs considérables.

En 1377, Edouard touchait à sa fin, s'affaissant sous les années, se consumant dans les chagrins, s'oubliant sous le joug d'Alix Percy. L'année précédente, le prince noir, frappé d'abord dans la personne de son fils aîné, puis atteint lui-

(1) Hist. of english Poetry, t. II, page 330-5.

même d'une maladie de langueur, avait expié par une mort prématurée le massacre de Limoges. La politique de Charles V était victorieuse, mais ouverte à la conciliation. Il y eut deux tentatives de rapprochement entre l'Angleterre et la France. Au commencement du carême, les envoyés des deux nations se rencontrèrent à Montreuil-sur-Mer. Deux mois après, une nouvelle députation anglaise provoqua une entrevue sans l'obtenir. Froissart (1) rapporte que Chaucer accompagnait à Montreuil les ambassadeurs Guichard d'Angle et Richard Sturry. C'est une erreur : en ce moment le poëte s'acquittait d'une mission secrète en Flandres, et, d'après Rymer, Guichard d'Angle ne fit partie que de la seconde députation.

L'avénement de Richard II ne fut pas défavorable à Chaucer. Geoffrey fut de nouveau attaché à une ambassade qui était chargée de négocier un mariage entre le jeune monarque et une fille du roi de France. Puis il suivit Sir Edward Berkeley en Lombardie, pour traiter avec Bernabo Visconti et le fameux aventurier John Hawkwood qui, depuis le mariage de Lionel, avait mis ses troupes au service des Visconti. Il s'agissait sans

(1) Voyez pièces justificatives, A, nº 1.

doute de s'assurer de leur appui contre la France. La cour de Milan avait alors ses Néron et ses Héliogabale. Chaucer a flétri dans ses vers leur détestable tyrannie (1).

Jean de Gand continua toujours ses faveurs au poëte; il attacha Philippa Chaucer au service de sa seconde femme, Constance de Castille, et assigna aux deux époux une annuité de 10 livres sterling à percevoir sur les revenus du château de la Savoye. De son côté, Chaucer paraît lui avoir été véritablement dévoué; sa fortune suit celle de son protecteur. En 1386, nommé membre du Parlement, pour représenter le comté de Kent, il se montra fidèle à son patron, qui guerroyait en Castille et revendiquait la couronne de Pierre-le-Cruel; il combattit les partisans du duc de Gloucester, adversaires de son maître. Ce ne fut pas impunément. Privé de ses emplois, réduit aux honoraires d'écuyer du roi, il tomba dans une gêne telle, qu'il aliéna la propriété de ses pensions. Mais en 1389 le jeune roi prenant en main les rênes du gouvernement, choisit pour ministres le duc d'York et le comte de Derby, fils aîné de Jean de Gand, et Geoffrey éprouva

(1) Legend of good Women, v. 374.

un heureux revirement de fortune. Même avant le retour du duc de Lancastre, qu'on rappelait en Angleterre, il était nommé intendant des bâtiments royaux. En cette qualité, il fit réparer la chapelle de St-George à Windsor.

C'est ici le lieu de réfuter plusieurs assertions erronées et sans cesse reproduites (1). On a prétendu que Chaucer avait été impliqué dans le procès à la suite duquel Jean de Northampton, maire de Londres, fut condamné et envoyé à Corfe-Castle. A en croire les biographes, le poëte fuyant la persécution, passa deux ans et demi dans l'île de Zélande, retourna en Angleterre vers 1386, fut enfermé à la Tour jusqu'en 1389, et enfin relâché à la demande d'Anne de Bohême, après avoir trahi et dénoncé ses propres amis. Ces fictions n'ont d'autre fondement que certains passages du *Testament de l'Amour*, ouvrage de pure imagination. De 1380 à 1388, Chaucer reçut lui-même à Londres sa pension; il exerça sa charge de 1382 à 1386; et, tandis que les biographes le

(1) Voyez Godwin, t. IV, p. 116 et 589. — J. H. Hippisley, Chapters on eerly english litterature, p. 96. — Schmitz, Chaucer modernized, CXXVIII. — Kervyn de Lettenhove, Froissart, t. I, p. 227. — H. Gomont, G. Chaucer, analyses et fragments, p. 19.

supposent prisonnier à la Tour, il siégeait au Parlement.

L'histoire ne croit pas avoir assez de louanges pour le prince noir; la Providence, au contraire, lui a infligé de terribles châtiments. L'histoire a vanté des vertus dont la source était l'orgueil, la Providence a puni des crimes inspirés par la cruauté. Il perdit un de ses enfants; il descendit dans la tombe avant d'avoir porté cette couronne pour laquelle il avait tant combattu; son héritier, jouet des flatteurs et proie facile aux voluptés, fut détrôné et mourut de faim. Chaucer avait reçu des bienfaits de Richard II, et, en échange, lui avait adressé des vers touchants, d'utiles conseils. Il n'en salua pas moins le comte de Derby, comme *vrai roi et par droit de naissance et par libre élection*. De là les reproches qu'on lui fait d'avoir encensé l'usurpateur. Il convient toutefois, pour être juste, de ne pas oublier l'ancien attachement de Geoffrey pour la maison de Lancastre.

Pendant les dernières années du règne de Richard II, le poète avait langui dans la gêne. Le château de Donnington, dont le dote si généreusement Godwin, n'appartint que plus tard à sa famille. Sa charge d'intendant des bâtiments royaux lui avait été retirée. Au lieu de recevoir

sa pension par semestre, on a la preuve qu'il réclamait à chaque instant des avances. A peine sur le trône, Henri double les revenus du vieil ami de sa famille. Chaucer ne jouit pas longtemps de cette faveur; il suivit de près au tombeau son ancien protecteur, le duc de Lancastre, mort l'année précédente. Il avait loué une petite maison dans le jardin de la chapelle de Westminster. C'est là qu'il s'éteignit, composant encore des vers à ses derniers moments, et regrettant les écarts d'une plume trop libre. Il fut enterré dans l'abbaye, chef de cette dynastie de grands hommes qui reposent dans la sépulture des rois.

Sa première tombe, sans doute fort modeste, fit place, en 1556, à un monument plus splendide, dû à la générosité de Nicolas Brigham, poëte qui avait pour Chaucer la même vénération que Stace pour Virgile. Ce monument est aujourd'hui l'objet d'un vif intérêt; l'épitaphe, presque entièrement effacée, était ainsi conçue :

M. S.

Qui fuit Anglorum vates ter maximus olim,
Galfridus Chaucer conditur hoc tumulo.
Annum si quæras Domini, si tempora vitæ
Ecce notæ subsunt, quæ tibi cuncta notant.
25 octobris 1400.
Ærumnarum requies mors.
N. Brigham hos fecit musarum nomine sumptus.

Cette date a été vraisemblablement reproduite d'après la tombe originale; d'ailleurs, le nom de Chaucer ne paraît plus en 1401 sur les registres de l'échiquier.

Chaucer eut deux fils : l'un, nommé Louis, qui mourut jeune; c'est à son intention qu'il composa le traité de l'Astrolabe; l'autre, Thomas, qui devint par son mariage avec la fille de Sir John Burghersh, un personnage important. De cette union naquit Alice qui eut pour troisième mari William de la Pole, duc de Suffolk, vaincu par Jeanne d'Arc, et, dans la suite, décapité comme traître. Le petit-fils d'Alice et du duc fut créé comte de Lincoln par Richard III, et déclaré héritier de la couronne, dans le cas où le prince de Galles mourrait sans postérité. Il devint alors possible qu'un descendant de Chaucer occupât le trône d'Angleterre. Ce comte de Lincoln fut tué à la bataille de Stoke, en 1487; ses biens furent confisqués, sa mémoire flétrie; il n'avait pas d'enfants. On présume qu'il n'existe plus aucun rejeton de la famille du poëte.

Chaucer n'est pas de ces écrivains qui tirent d'une étude exclusive et constante d'eux-mêmes les matériaux de leurs livres, et donnent leur propre physionomie morale aux personnes dont

ils retracent les aventures et les passions; cependant la lecture de ses écrits prouve surabondamment qu'il était inaccessible aux préjugés, doué d'un admirable bon sens et d'une intelligence supérieure à son siècle.

Un esprit bien réglé suppose un cœur bien fait. Nous avons vu ce poëte honoré de la confiance et de l'amitié de trois monarques : les contemporains parlent de lui avec une touchante affection. J'ai déjà cité un passage de Gower ; écoutons encore Occlève, dans son prologue du *De Regimine principum :*

« Hélas! mon cœur est dans la tristesse, puis-
» qu'il n'est plus celui dont j'avais aide et conseil;
» l'honneur de la langue anglaise n'est plus! O
» précepteur chéri! ô père vénéré! ô mon maître
» Chaucer! fleur d'éloquence, miroir de fruc-
» tueux entendement, guide en toute science,
» pourquoi, sur ta couche funèbre, n'as-tu pu
» léguer ton génie?... O mort! en le frappant ce
» n'est pas lui seul que tu as atteint de tes coups.
» Tout le pays est dans le deuil ; mais son nom
» résiste à tes efforts; son mérite est immortalisé
» par des ouvrages pleins d'éloquence et qui sont
» la lumière de cette contrée. » *(Ms. Harléien, n° 4866, f° 34.)*

Il a répété ces éloges en plusieurs endroits; et, non content de célébrer son maître dans ses vers, il a dessiné son portrait de mémoire. C'est à lui que nous devons de pouvoir contempler les traits de ce grand poëte, qui, dans le *Pèlerinage de Canterbury*, se représente comme chevauchant rêveur et les yeux baissés (1). Lydgate, le moine de Bury, dans ses prologues de l'*Histoire de Thèbes* et de la *Chute des Princes*, a épuisé en son honneur toutes les ressources du panégyrique. Un de nos plus spirituels trouvères du XIVe siècle, Eustache Deschamps, qui eut quelques relations avec la maison de Lancastre, sans doute par l'intermédiaire de Froissart, a adressé une ballade à Chaucer; c'est un témoignage authentique de la réputation dont jouissait Geoffrey comme *translateur*, comme érudit et comme sage (2).

Cette tradition sur la bonté du vieux Geoffrey s'est perpétuée jusqu'à nos jours : jamais on ne loue son génie sans donner des éloges à son cœur.

Voici l'inscription que composa Akenside pour la statue érigée à Woodstock au père de la poésie anglaise :

(1) Cant. Tales, v. 13627.

(2) Voyez pièces justificatives, A, no 2.

« Tel fut le vieux Chaucer; telle fut la douce
» physionomie de celui qui, le premier, donna
» du nombre à la langue de nos pères. C'est ici
» qu'il passa plus d'une heureuse journée. Ces
» anciens murs l'ont entendu chanter légendes
» d'amour et de chevalerie, narrer les ruses de
» la vie domestique, décrire avec habileté les
» coutumes et les folies de tout âge, de toute con-
» dition. Quoique tu descendes peut-être, ô étran-
» ger, des tours de Blenheim, encore ébloui de
» la gloire de Churchill, c'est en vain que tu as
» admiré les trophées du guerrier, si ton cœur
» reste froid devant cet autre héros, qui, dans les
» temps de ténèbres et d'ignorance, adoucit le
» premier, par le charme de ses vers, la barbarie
» de ses compatriotes. »

CHAPITRE II.

—

ROMAN DE LA ROSE.

—

§ 1er.

Double influence du Roman de la Rose sur le génie de Chaucer.

Au commencement du XIVe siècle, le livre en vogue, c'était le roman de la Rose. OEuvre de deux écrivains d'un esprit et d'un goût différents, monument de deux époques que distinguent les tendances plus que les dates, ce poëme, malgré un semblant d'unité, trahit des intentions ainsi que des origines tout-à-fait opposées. A l'épopée chevaleresque, remplie de batailles et de merveilleuses aventures, Guillaume de Lorris voulut substituer une épopée que j'appellerais volontiers

psychologique, épopée consacrée au récit des alternatives de joie et de tristesse qu'éprouve le cœur d'un amant. Mais, pour donner une forme vivante et poétique à cette analyse, il employa le double procédé de l'allégorie, le symbole et l'abstraction. Il représenta la beauté sous l'emblème d'une rose, et les passions qui font cortége à l'amour furent personnifiées, et devinrent les héros et les dieux de cette nouvelle épopée. Le symbole était d'usage dans les traités scientifiques et les sermons; toute pierre, toute plante, tout animal avait un sens moral et religieux, comme on le voit dans les Lapidaires et les Bestiaires rédigés à cette époque. L'abstraction régnait dans des poëmes latins fort goûtés au moyen-âge, tels que la Psychomachie de Prudence et l'Églogue de Théodule (1). Ces modèles suffisent pour expliquer la naissance du genre allégorique conçu par G. de Lorris, sans qu'on recoure à des sources arabes ou provençales. Jean de Meung n'eut d'autre but que de faire accepter, à la faveur des gracieux souvenirs attachés à la fiction de son

(1) Dialogue entre la *Vérité* et le *Mensonge*, composé au xe siècle, imprimé parmi les *Octo Morales*. Wynkin de Worde l'a publié sous ce titre : *Theodoli liber* cum commento satis prolixo autoris cujusdam anglici qui multa anglicana ubique miscuit. 1515. 4°.

devancier, ce que la satire avait produit jusque-là de plus amer contre les femmes, les nobles, le clergé et la religion elle-même. Il s'inspira des discussions qui retentissaient dans l'école, des diatribes qui s'élaboraient dans le cloître, des fabliaux récités au peuple. Les deux parties qui composent le poëme, diffèrent donc essentiellement et d'origine et de but; elles n'ont de commun que le cadre et les personnages. La première est un éloge subtil et raffiné des sentiments chevaleresques, la seconde en est une satire violente.

Il était cependant réservé à cette œuvre, alliance bizarre d'une fiction amoureuse et d'une satire, d'exercer une influence considérable sur le goût et sur les idées. Lorsque G. de Lorris introduisit l'allégorie dans la poésie narrative, sans doute il restait aux poëmes chevaleresques une longue carrière à parcourir; mais, pour la classe de la société où pénétrait quelque instruction, ces récits n'avaient plus le même charme, ni le merveilleux qui en est l'âme, le même prestige. L'allégorie plut à des esprits initiés à une demi-culture; ils surent gré au poëte des efforts qu'il fallait pour le comprendre, et de la facilité avec laquelle le texte se prêtait à divers sens. Pour le mystique, la Rose signifiait la vierge Marie; pour l'alchimiste, la

pierre philosophale (1). Chacun en faisait l'emblème de ce qu'il rêvait, de ce qu'il poursuivait de ses vœux. Des imaginations que la raison contenait mal encore, se passionnèrent pour les êtres abstraits, preux et héroïnes de cet étrange cycle épique, et leur prêtèrent une individualité effacée de nos jours, mais alors aussi distincte que celle des personnages les plus fameux de l'histoire et du roman. Bel-accueil, dans la Tour de Jalousie, inspira autant d'intérêt que l'amant de Blanchefleur, prisonnier de l'amiral de Babylone (2), et Danger autant d'horreur que le traître Gannelon. Il serait difficile de compter les imitateurs de G. de Lorris; le genre allégorique s'accommoda ou s'imposa aux sujets les plus divers.

L'influence de Jean de Meung sur les idées, ne fut pas moindre que celle de G. de Lorris sur la forme littéraire, mais elle était d'une plus grande importance. Quand Philippe-le-Bel pria son poëte favori de compléter le Roman de la Rose, il y avait comme un pressentiment de la renaissance et de la réforme, et Jean de Meung s'en fit l'interprète. Avant lui, la satire avait lancé contre le triple objet

(1) Voyez Préface de Clément Marot, éd. Méon, t. 1, p. 39.

(2) Voyez Floire et Blanceflor, éd. du Méril, page 80.

du culte de la chevalerie des traits acérés, mais épars; il résuma tout ce que l'érudition des clercs et la verve populaire avaient produit de plus injurieux. Ainsi terminé, le poëme eut un succès dû surtout à la verve railleuse et hardie du continuateur. C'est en vain que Gerson protesta au nom de l'Eglise, Christine de Pisan au nom des femmes, et que, dans les âges suivants, ces protestations se renouvelèrent (1); Jean de Meung n'en fut pas moins pour les Français ce qu'était Dante pour les Italiens. Une satire rivalisa avec une épopée. Le Roman de la Rose partout répandu contribua à la formation de l'esprit nouveau, et l'on peut dire que ce livre prépara les voies au travail de la renaissance. Aussi avait-il un singulier attrait pour les hommes du XVIe siècle. Clément Marot en donna une édition; Pasquier le met au-dessus de tout ce qu'a produit l'Italie; Ronsard lui-même ne s'en séparait jamais.

Cette double influence littéraire et philosophique s'exerça aussi en Angleterre, et y laissa des traces aussi profondes qu'en France, par l'intermédiaire de Chaucer, qui, dès sa jeunesse, avait fait du

(1) Voyez M. St-Marc Girardin, Cours de littérature dramatique, t. III, p. 26 et 410.

Roman de la Rose son livre de prédilection. Il en traduisit une partie, et il y prit des inspirations continuelles. C'est au point que ce poëte, qui sentait les beautés de la nature, qui savait les peindre, se contente souvent dans ses descriptions d'être le copiste de G. de Lorris; que cet érudit, qui certainement avait lu les Décades de Tite-Live, alors mises en faveur et par Pétrarque et par la traduction de Pierre Bercheure (1), reproduit l'histoire romaine telle que J. de Meung la lui transmet, altérée par l'imagination des conteurs; que cet homme de génie, qui mérite d'être placé entre Aristophane et Molière, arrive à la vieillesse, toujours sous le joug de l'imitation, et n'ayant guère composé que des poëmes allégoriques. Quand il renonce à cette poésie de cour si fausse, si maniérée, et qu'il écrit le *Pèlerinage de Canterbury*, drame vivant et populaire, on retrouve dans son œuvre les traits saillants qui caractérisent la seconde partie du Roman de la Rose, de longues tirades contre les femmes et le ridicule jeté à pleines mains sur les ordres religieux. Sans doute il remonte aux sources premières où ont puisé ses maîtres, sans doute il étudie les ouvrages de leurs

(1) Voyez M. Paulin Pàris, Mss. fr., nº 6715, etc.

disciples, ses contemporains ; mais c'est à l'école de G. de Lorris que son goût s'est formé ou, si l'on veut, altéré ; c'est à l'école de Jean de Meung que s'est façonné son esprit.

§ 2.

Traduction du Roman de la Rose.

La traduction du Roman de la Rose paraît être l'un des premiers produits de la plume de Chaucer. La préférence qu'il accorde aux mots français, la faible part qu'il cède aux mots saxons, semblent attester une époque où les décrets d'Edouard, relatifs à la langue nationale, n'avaient pas encore eu leur effet. Il est donc probable que c'est immédiatement après avoir quitté les bancs des théologiens et des légistes, et même pendant son séjour à l'Université de Paris, que Geoffrey a fait cette traduction. Ceux qui sont d'un autre avis suivent l'ordre dans lequel Lydgate énumère les ouvrages de son maître ; mais cet ordre est arbitraire.

Chaucer a traduit entièrement la portion du poëme qui appartient à G. de Lorris, c'est-à-dire la description du *Vergier de Déduit*, des images qui en décorent l'enceinte, le portrait des habitants, l'introduction de l'amant par dame Oyseuse,

son désespoir au pied de la Tour gardée par Jalousie. Comme le poëte anglais se sert de la même mesure que notre trouvère, et qu'il fait entrer à son gré les mots français dans une langue dont il est le créateur, chaque vers est ordinairement rendu par un vers. Nulle intention de donner au Roman de la Rose une couleur nationale, nulle intention de l'embellir ou de le corriger. Les différences qu'une comparaison scrupuleuse peut découvrir sont insignifiantes, et ce qu'on a pris pour des interpolations, se lit dans les manuscrits complets. La traduction n'est qu'un calque, et si Chaucer l'emporte parfois sur G. de Lorris par une phrase mieux construite, il y a par compensation, dans l'original, nombre de vers dont la copie ne reproduit ni la précision ni la grâce (1).

Je ne crois pas avec Tyrwhitt que Chaucer ait traduit tout le roman, et que des cahiers aient été égarés. Mon opinion est qu'arrivé à l'œuvre de Jean de Meung, le traducteur a essayé de donner à cette vaste composition des proportions moins

(1) Voyez à ce sujet l'indignation d'André Thevet contre Bale. Vie de Jean de Meung, p. 61, Ed. Méon.

Voyez aussi Warton, qui est fort partial. Hist. of E. Poetry, t. 2, page 149.

exagérées. De là des omissions considérables et qui tendent à ramener l'ouvrage sinon au plan conçu primitivement, du moins à une certaine symétrie. Les passages conservés sont rendus avec fidélité. Chaucer choisit, mais sans altérer. Il débarrasse le dialogue des épisodes qui en faisaient un dédale inextricable, mais il laisse aux morceaux satiriques ou philosophiques leurs qualités et leurs défauts. Malgré sa riche mémoire, il se garde de rien ajouter. Une fois seulement, il insère contre les *Fisiciens* et la *Fisique* (1) quelques vers imités de Guiot de Provins. Ainsi, dès lors, poëtes et médecins ne vivaient pas toujours en frères.

L'étude que nous allons entreprendre montrera que si Chaucer n'a traduit qu'une partie du roman, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ait dédaigné le reste. Même, à considérer le tour de son esprit, il a dû préférer l'œuvre du continuateur. Il cède au goût de la cour en imitant G. de Lorris; il se laisse entraîner à son propre penchant en s'inspirant de Jean de Meung. L'em-

(1) V. 5742. Fisiciens sont appelés,
Sans *fi* ne sont-ils point nommés, etc.
For physicke gineth first by *phy*.

preinte du premier ne se retrouve que dans des compositions désormais sans célébrité ; la verve du second a passé tout entière dans l'ouvrage où Chaucer défie l'oubli.

CHAPITRE III.

—

ÉTUDE DES POËMES

DE SOURCE ITALIENNE ET FRANÇAISE.

—

§ 1er.

Troïlus et Cresséide.

Chaucer a parlé avec admiration de Dante et de Pétrarque, sans avoir fait de sérieux emprunts à leurs écrits; au contraire des deux poëmes romanesques composés par Boccace, il a traduit l'un et imité l'autre, et nulle part il n'a nommé l'auteur. C'est le *Filostrato* publié plusieurs années après la *Théséide* qui, le premier, attira son attention. Il le traduisit, mais avec indépendance. Le sujet

de ce poëme est dû à une imagination française. Avant Benoît de Sainte-Maure, il n'est fait aucune mention des amours de Troïlus et de Briséis (1). On interrogerait en vain à cet égard les poëtes cycliques et l'histoire légendaire des chefs francs antérieurs à Pharamond (2). C'est à notre trouvère normand ou champenois que remonte le récit de cette aventure qui a intéressé toute l'Europe du moyen-âge (3). C'est lui qui, appliquant à la *Geste de Troie* avec une naïveté imperturbable, les couleurs du roman breton, l'a enrichie de ce piquant épisode, héritage recueilli plus tard par Boccace, Chaucer et Shakspeare.

Il est difficile de constater si le poëte italien s'est inspiré directement de Benoît; ou s'il n'a connu que l'*Histoire de Troie* où est insérée comme authentique la fable de notre trouvère. Mais c'est chose peu vraisemblable qu'un poëme dont il existe des manuscrits fort anciens dans les principales bibliothèques de l'Europe, et qui, dès le XIIe siècle, était traduit en vers allemands par

(1) Briséis, Briséida; puis Griseida, Cressida, Cresséide.

(2) Voyez *Germania*, 1856, p. 35, un article intéressant : *Die Trojasage der Franken*, par L. Roth.

(3) Voyez un rapport de M. Victor Le Clerc. Moniteur universel. 15 décembre 1854.

Herbort von Fritslar (1), imité dès le XIIIe siècle, en prose latine, par Guido delle Colonne, ait échappé à Boccace, à qui nos auteurs étaient si familiers. Quoi qu'il en soit, l'œuvre du poëte italien est loin d'être servile; elle ne remplace pas le poëme français, elle le complète. Elle ne l'efface pas aux yeux des amis de notre vieille littérature, elle le fait ressortir par le contraste de qualités opposées. Benoît, plein des souvenirs du cycle d'Arthur, a voulu donner une sœur aux Iseult, aux Genièvre; ajouter une variété à ces types bretons de femmes gracieuses, mais faibles. Boccace, épris de Fiammetta, a vu dans cette fable un moyen de décrire les vicissitudes de sa passion. L'un a surtout raconté l'infidélité de Briséis, l'autre, l'amour de Troïle (2).

Le poëte anglais, outre le texte italien, a eu sous les yeux, sinon Benoît de Sainte-Maure, certainement Guido auquel il emprunte des détails négligés par Boccace. Par un étrange caprice, il a substitué au nom de l'auteur celui de Lollius, historien latin du IIIe siècle. Dans un autre endroit

(1) Voyez *Germania*, 1857, p. 49. Herbort von Fritslar, par Karl Fromman.

(2) Voyez pièces justificatives, B.

de ses écrits, faisant des emprunts au *De casibus illustrium virorum*, il ajoute *as saith Trophe* (1), ce qui doit s'entendre d'un livre et non d'un auteur. C'est ainsi qu'en parlant de la Bible versifiée de Pierre de Riga, il dit : *As telleth Aurora* (2). Lydgate emploie aussi ce dernier pseudonyme, mais l'applique au Filostrato.

> In youthe he made a translacion
> Of a boke whiche called is Trophe
> In lumbarde tonge, as men may rede and se,
> And in our vulgar, long or that he deyde,
> Gave it the name of Troylus and Cresseyde.
>
> (LYDGATE, *Prol. to Fall of Princes.*)

De là bien des soucis pour les commentateurs. Mais il résulte de la confrontation du poëme anglais avec le *Filostrato :*

1°. Que la plus grande partie est traduite directement de l'original italien;

2°. Qu'il est facile de retrouver dans les auteurs favoris de Chaucer la source des interpolations;

3°. Que Chaucer s'est évidemment joué de ses

(1) Cant. Tales, v. 14133.—Bocc. Conventus dolentium *et pass.*

(2) Book of the Dutchess, v. 1169.

lecteurs, puisqu'au moment même où il insère, dans son imitation, un sonnet de Pétrarque,

S'amor non è, che dunque è quel ch' i sento (1)...,

il attribue ce sonnet à Lollius; et je conclus que, partout où il a nommé Lollius, il avait en vue Boccace; et que Lydgate est entré complaisamment dans la supercherie.

Qu'est devenu le poëme italien dans l'imitation anglaise, sous le rapport du style, des mœurs et des caractères? Boccace est simple sans trivialité, élégant presque toujours sans recherche; le plus souvent Chaucer se laisse aller à un ton bourgeois ou pédantesque qui fait disparate avec les endroits où il copie son modèle. Ses vers sont hérissés de dictons populaires ou de citations savantes. Dans l'original, les discours sont naturels, passionnés, appropriés aux personnages, aux circonstances; le traducteur les a amplifiés, les a surchargés de proverbes et d'érudition. Comme les poëtes anciens, Boccace excelle à assortir les sentiments et les images; Chaucer néglige les plus gracieuses comparaisons ou les altère. Comment rend-il ces deux vers imitatifs?

(1) Ed. Baudry, *Quat. poet. ital.*, p. 173. — Chaucer, *Troïlus and Cresseide*, Book, I, p. 270.

Piague, che pone in femina il suo amore
Che come al vento se volge la foglia?

Il les supprime.
Comment cette autre comparaison?

Fra questi fu di Calcas la figliola
Griseida adorna in bruna e longa vesta,
La qual, quanto la rosa è la viola
Di bella vince, cotanto erà questa
Più che altra donna bella, ed essa sola
Più delle altre facea lieta la festa.

Par deux traits, l'un bizarre, l'autre ingénieux :

Among these other folke was Creseida,
In widdowes habite blacke : but natheles
Right as our first letter is now an A,
In beautie first so stood she makeles,
Her goodly looking gladed all the prees,
Nas never seene thing to be praised so derre,
Nor under cloude blacke so bright a sterre (1).

Quelquefois des souvenirs du Roman de la Rose le poursuivent :

This Troïlus in teares gan distill
As licour out of allambick full fast (2).

(1) Troïlus, B. I, p. 268.
(2) Troïlus, B. IV, p. 308.

Je vois maintes fois que tu plores
Cum alambic sus alutel.
(*R. de la R.*, v. 6405.)

D'autres fois, il songe aux poëmes carlovingiens.

As proud Bayard beginneth for to skippe
Out of the way, so priketh him his corne,
Till he a lash have of the longe whippe,
Than thinketh he, « Tho I praunce all beforne
» First in the traise, full fat and new yshorne,
» Yet am I but an horse, and horses law
» I must endure, and with my feeres draw (1). »

Cependant il sait traduire avec élégance :

Cosi come l'uccel di foglia in foglia
Nel nuovo tempo prende dilettanza
Nel canto suo : cosi facean costoro
Fra baci consolandosi fra loro.
And as the birdes, whan the sunne shene,
Deliten in hir songe, in leves greene,
Right so the wordes, that they spake yfere,
Deliten hem, and made hir hertes chere (2).

Retrouve-t-il, dans le texte italien, un emprunt anonyme fait à l'antiquité, il s'empresse avec une exactitude d'érudit, de rétablir le nom de l'auteur.

(1) Troïlus, B. I, p. 269.
(2) Troïlus, B. IV, p. 316.

A propos de ces vers :

> E tu, come io, sovente udimmo dire
> Che un nuovo amor caccia l'amore antico ;
> Un piacer nuovo il presente martire
> Ti togliera, se fai come ti dico.

il se souvient d'avoir lu dans Ovide :

> Successore novo vincitur omnis amor *(R. A.*, 462),

et traduit :

> And eke as writ Naso, that was full wise (1)
> The new love out chaseth oft the old.

Les deux poëmes offrent les mêmes anachronismes pour la description des batailles, des armures et des plaisirs de la vie guerrière ; par ce côté, comme par l'expression de la galanterie, tous les deux sont des rejetons avoués de l'épopée chevaleresque. Mais si Boccace, par un jeu d'imagination qui, chez lui, remplaçait la naïve ignorance des trouvères, a travesti les héros troyens et grecs en chevaliers chassant au faucon, soupirant pour les dames, joûtant dans les tournois, il ne leur a

(1) Toutes les éditions portent *Zansis*, au lieu de *Naso*, qui est certainement la véritable leçon. Troïlus, B. IV, p. 307.

pas prêté le langage du christianisme. Chaucer a suivi en tout les traditions de Benoît de Sainte-Maure. Ainsi, Calchas est un évêque, le Palladium est une relique ; la fête célébrée en son honneur est un service, et Cresséide lit les Vies des Saints.

> It sat me wel bet aye in a cave
> To bide and rede on holy saintes lives.
> (B. II, p. 277.)

Les caractères sont modifiés ; Troïlus, sans être fier et dédaigneux, tel que Benoît de Sainte-Maure l'avait montré, n'est pas aussi efféminé que dans le poëme italien ; il ne s'évanouit pas en plein sénat. Cresséide, que Boccace avait peinte belle et passionnée, sans doute comme sa Fiammetta, devient, sous la plume de Chaucer, une personne prudente, qui semble moins céder à un entraînement que se ménager un protecteur dans le camp ainsi que dans la ville assiégée ; Pandarus, au lieu d'être un ami dévoué, un frère d'armes, est un personnage que Shakspeare (1) a fait accepter à la scène anglaise, mais qui n'aurait pas chance

(1) Delius, dans son éd. de Shakspeare, a indiqué avec soin les scènes inspirées par Chaucer, ainsi que les emprunts faits au *Troye Book* de Lydgate et à la traduction d'Homère par Chapman.
(*Shakspere's Werke*. 2. Band. Elberfeld, 1856.)

de succès sur notre théâtre. En général, le ton chevaleresque de Boccace a fait place au ton bourgeois, le roman passionné au roman de mœurs.

§ 2.

Arcite et Palamon.

La Théséide est le premier poëme chevaleresque composé par Boccace. Il l'écrivit sous le double aiguillon de l'amour et de la gloire, épris de Fiammetta, et sans doute émule de Pétrarque qui, cette année même, recevait le laurier au Capitole (1). On ne sait jusqu'à quel point cette peinture d'une vive passion qui, de deux amis, de deux captifs, fait des rivaux sans en faire des ennemis, intéressa la belle Marie d'Aragon. Mais le poëme obtint en Italie une grande célébrité jusqu'à l'époque de Boïardo et de Pulci. En France, il fut traduit de bonne heure, et, en Angleterre, Chaucer fit connaître sinon l'auteur, du moins le livre. Un abrégé de tout le poëme figure dans le *Pèlerinage de Canterbury*. C'est l'histoire du Chevalier, rajeunie depuis par Dryden et mise sur la scène par Beaumont et Fletcher.

(1) Voyez Baldelli, Vita del Boccacio, p. 374.

Chaucer avait-il d'abord traduit la Théséide sans l'abréger ? a-t-il remanié sa traduction pour la rendre propre à entrer dans son grand ouvrage? Les changements qu'a subis la fable elle-même, permettent de supposer que tout d'abord il n'a pas été plus esclave de la forme, et que le *récit du Chevalier*, débarrassé d'incidents qui n'allaient pas au but, est à peu près la rédaction primitive. Il est deux points où les critiques anglais accordent à leur compatriote une supériorité qui me paraît contestable (1). Ils reprochent à Boccace de n'avoir pas justifié le dénouement, tandis que, dans Chaucer, Palamon, celui des deux rivaux qui doit survivre, est aussi celui qui a vu et aimé le premier la jeune amazone. Je réponds qu'il y a peut-être un sentiment plus délicat des convenances de l'art dans le poëte de Certaldo, puisque Arcite, vainqueur dans le tournoi, obtient le premier la main d'Emilie, et que Palamon n'épouse qu'une veuve que lui lègue la généreuse amitié d'un rival mourant. Ils croient aussi que Chaucer a été plus vrai et plus pathétique en mettant dans le cœur des deux amis la jalousie aussitôt que l'amour, et

(1) Voyez Tyrwhitt, Introductory Discourse, p. liv. — Warton, Hist. of english. poetry, t. II, p. 131-148.

en la faisant soudainement éclater avec violence. Je réponds encore que les deux amis sont captifs et malheureux, que cette apparition presque céleste qui les console, est hors de leur commune atteinte, et qu'ils n'ont pas à se l'envier. La situation telle que la présente Chaucer, est plus vulgaire. J'aime à voir dans le poëme italien cette sérénité de l'amitié aux approches d'une vive passion. Plus tard, j'aime encore cette hésitation à réveiller un ami pour l'appeler au combat :

« Tant il regarde et si fort s'en enquiert
» Qu'il aperçoit et voit son vrai ami
» Que forte amour a fait son ennemi.
» En le voyant luy en prent grant pitié,
» Remémorant leur ancienne amitié,
» Et ne voulut encore l'esveiller. »

(*Imitation d'Anne de Graville, mss. de l'Arsenal.*)

J'incline à croire que Boccace est resté fidèle à la rédaction primitive, et que le poëte qui eut l'idée de peindre cette lutte entre l'amitié et l'amour, n'avait pas commencé par sacrifier le sentiment à la passion. Mais comment remonter à l'original?... Nicolas Granucci qui a mis en prose la Théséide, a le premier propagé cette erreur qu'elle avait été traduite du grec. Des savants de nos jours pro-

fessent la même opinion (1). Mais le poëme intitulé Θησεός καὶ γάμοι τῆς Εμηλίας, imprimé à Venise en 1529, qu'ils prennent pour l'original de la *Théséide*, n'en est au contraire que la traduction. Comme l'imprimé est introuvable, j'ai examiné avec soin le manuscrit de la Bibliothèque impériale, j'en ai copié plusieurs passages, et voici les arguments que m'a fournis cette étude.

1°. Les vers politiques, contre l'usage, sont rimés et disposés en octaves à l'instar de l'italien.

2°. La langue, chargée de mots étrangers, dépourvue d'un organisme régulier, indique l'époque de l'exil et de l'entière décadence.

3°. Il y a des imitations qui obligeraient à croire que l'anonyme grec, ignorant sa propre langue, était cependant familiarisé avec la littérature latine et nos écrivains (2).

4°. L'Épître de Boccace à Fiammetta est traduite.

(1) Voy. M. E. du Meril, Floire et Blanceflor, introd. CVI. et C. Sachs. Beitrage zur Kunde altfranzosischer litteratur. Berlin, 1857, p. 67. Voici le passage : « In bezug auf die *Theseis* will ich nur bemerken, dass in der Grenville collection, Britt. museum 10796. 4°. sich das Gedicht Θησεός καὶ γάμοι τῆς Εμηλίας befindet. Das 178 fol. enthaltende Buch ist *das Original von Boccacio's Teseida.*

(2) Voyez pièces justificatives, C.

Supposera-t-on un autre texte plus ancien, d'une interprétation plus facile? C'est une hypothèse sans fondement et qui en appelle une autre, celle d'une traduction latine. Boccace, en 1341, savait fort peu de grec; plus tard, même après trois ans consacrés à l'explication d'Homère, sous la direction de Léonce Pilate, il oubliait le sens de mots qui reviennent à chaque page de l'Iliade.

Nulle preuve que Boccace ait tiré du grec le sujet de la Théséide; il n'en est pas non plus l'inventeur, c'est ce qu'il déclare expressément dans sa lettre à Fiammetta. Où donc a-t-il pris l'original de ce drame touchant? Jusqu'à présent on n'a rien retrouvé qui fût antérieur au texte italien. Le poëme d'Anne de Graville, rimé à la demande de la reine Claude, ne fait que reproduire en abrégé l'ouvrage de Boccace. Cette dame s'était servie d'une vieille rédaction en prose, qui, vraisemblablement, n'est autre chose qu'une traduction de la Théséide. Si l'on interroge le poëme lui-même, on y découvre des matériaux de diverses époques, de diverse origine. Les ornements descriptifs sont dus à Stace et à G. de Lorris; mais qui a imaginé la fable? Telle qu'elle se présente, avec les couleurs que Boccace paraît lui avoir en partie conservées, je la rattacherais au cycle gréco-romain;

je lui ferais une place entre le *Roman de Thèbes* et celui de *Troie*. Au lieu de nous laisser aller aux conjectures, il est plus sage de former des vœux pour la découverte d'un texte qui nous dise que cette charmante fiction est née de notre sol.

Ce qui me charme dans la Théséide, c'est que la passion n'y occupe que le second rang. Même sous l'empire de la jalousie, l'amitié y fait entendre des accents plus pathétiques que l'amour. La jeune Émilie n'a aucune préférence pour l'un des deux rivaux ; Palémon et Arcite n'ont rien qui leur donne l'un sur l'autre la supériorité, rien qui fasse faire des vœux pour leur victoire ou leur défaite. Sur quoi porte l'intérêt? On se demande si cette amitié, parfois troublée, survivra à une si terrible épreuve. C'est là le véritable objet de la curiosité et de l'inquiétude. Je regrette que ce caractère ait été en quelques endroits effacé par Chaucer.

Le poëte anglais a substitué à l'élégance soutenue de la Théséide, la bigarrure de style que nous avons déjà blâmée dans la traduction du Filostrato ; c'est la même intempérance d'érudition, le même penchant pour les dictons et les métaphores populaires. Toutefois, on ne doit pas perdre de vue cette différence, que ce n'est plus un poëte qui chante, mais un pèlerin qui raconte, et que la

narration a dû être modifiée. Ces maximes, ces proverbes, ce ton familier sans bassesse, ne messiéent pas au bon chevalier; mais ce qui est une grave invraisemblance, c'est de l'avoir fait parler en érudit. Il est probable que cet intrépide batailleur n'avait lu aucun des auteurs dont Chaucer fait usage pour altérer le récit primitif.

§ 3.

La Cour d'Amour.

Des arguments solides peuvent être invoqués à l'appui de l'opinion qui attribue le poëme de la *Cour d'Amour* à la première jeunesse de Chaucer. Il est évident en effet que le goût des grands seigneurs pour la poésie élégiaque et langoureuse ne gêne pas encore la verve satirique naturelle à l'auteur. Dans le prologue, il s'excuse de son inexpérience, et, de plus, en regrettant de n'avoir ni l'éloquence de Tullius, ni l'inspiration de Virgile, il joint à ces deux grands noms celui de G. de Vinsauf, cher alors aux écoles (1). C'est là une admiration de jeune homme : admiration qui se refroidit avec les années, témoin certains

(1) Voyez Wright's Biog. literaria. A. N. period. page 398-402.

vers des contes de Canterbury où l'emphase de la *Nova Poetria* est tournée en ridicule. On a même supposé que le héros du poëme, le pèlerin qui se rend à Cythère, n'est autre que l'auteur sous le nom de Philogenet, et de là on a conclu qu'il a écrit cet ouvrage à l'époque où il étudiait à Cambridge. La supposition est gratuite. Je m'en tiens aux autres considérations, sans fixer ni le lieu ni la date de la composition de ce livre.

Sauf l'harmonie des vers et la structure de la stance, tout y trahit les tâtonnements du génie qui cherche sa voie. L'action sans intérêt n'est là que pour relier entre elles les descriptions dont est rempli le poëme. Un jeune homme, sommé par Mercure, a fait un pèlerinage à Cythère. Il dépeint les merveilles de l'île, le palais du souverain, le temple du dieu, et fait le portrait d'une jeune beauté qu'il a rencontrée. C'est une galerie de tableaux de différentes écoles, de différents maîtres, copiés par une main qui s'exerce. Virgile, Ovide, Stace, G. de Lorris, d'autres trouvères et Boccace ont fourni les modèles.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les réminiscences de l'antiquité; le seul point qui doive nous arrêter, c'est la fable d'Alceste. La mythologie, comme l'histoire, s'est altérée ou enrichie au moyen-âge.

Les changements qu'elle a subis, les additions qu'elle a reçues, sont à signaler. La marguerite chantée par les poëtes du XIVe siècle, dut avoir comme d'autres fleurs une origine merveilleuse. Pour Froissart, c'est Héro délaissée par Cépheüs (1); pour Chaucer, c'est Alceste recevant cette forme gracieuse en récompense de son généreux trépas. Pendant plus de deux mille ans, d'Homère à Tzetzès, la muse grecque a répété le nom de cette héroïne. Phérécide a raconté, Platon a vanté, Euripide et nombre de poëtes ont mis sur la scène le dévouement de la pieuse épouse d'Admète. Ce sujet que la science moderne croit retrouver dans la vieille littérature de l'Inde, et que la peinture grecque disputait à la poésie, d'après le témoignage de Philostrate, n'a pas inspiré la muse latine. Comment l'Occident en avait-il gardé le souvenir? Est-ce par l'intermédiaire d'obscurs mythographes, par le maigre récit d'Hygin, par l'interprétation allégorique de Planciade Fulgence? Ou bien l'Orient transmit-il une seconde fois à l'Europe cette tradition insérée dans quelque répertoire légendaire, semblable au Syntipas? La manière dont l'histoire d'Alceste est présentée par Gower

(1) Voyez Froissart, le Ditié de la Marguerite.

dans la *Confessio amantis* rend vraisemblable cette dernière conjecture. Après une nuit de profonde méditation, le sultan de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, fait appeler ses trois conseillers et leur propose cette question : Quel est le plus fort, d'un roi, du vin ou d'une femme? — Harpagès répond que c'est un roi, Manachaz le vin, Zorobabel une femme, et, à l'appui de son opinion, il raconte le dévouement d'Alceste. Ce cadre, ces noms rappellent l'Orient (1). Dans le poëme que nous étudions, Chaucer donne à Vénus pour ministres et à l'île pour souverains Admète et Alceste. Il indiquera ailleurs plus nettement la métamorphose à laquelle il ne fait ici que cette allusion :

« Le château s'élevait jusqu'au ciel ; au dehors
» comme à l'intérieur, un habile pinceau l'avait
» décoré de myriades de marguerites rouges,
» roses et blanches ; que signifiaient ces fleurs ?
» c'est ce que je ne puis dire. Je sais seulement
» qu'en ces lieux demeurait la reine Alceste (2). »

Est-ce l'imagination du poëte qui a établi cette parenté entre la marguerite, l'œil du jour comme disaient les Anglo-Saxons, et l'épouse d'Admète?

(1) Confessio amantis, B. VII, p. 145, vol. III.
(2) Chaucer's works, p. 334.

Nous aurons lieu de revenir sur cette question en analysant le prologue des Femmes illustres. Pour le moment, constatons que si, au moyen-âge, à côté de l'histoire, il y a la légende ; à côté de la mythologie classique, il y a une autre mythologie qui n'a pas toujours pour garants les poëtes anciens, et que Chaucer a parfois adoptée sans scrupule.

Le poëte oublie bientôt qu'il a choisi Alceste, c'est-à-dire l'épouse chaste, pieuse, dévouée, comme reine de cette île. Il donne une législation qui répond peu au caractère de la souveraine. Le docte Warton (1) croit que les vingt statuts qu'on fait connaître au jeune initié, sont réellement ceux des cours d'Aix ou d'Avignon. Ce n'est souvent que la parodie de cette législation fort ridicule, sur laquelle Raynouard, d'après le chapelain André, offre des renseignements complets. L'idée de ce passage a été suggérée à Chaucer par le Roman de la Rose (2). La plume française était restée chaste ; le poëte anglais ajoute des commandements d'un tour licencieux et épigrammatique.

(1) Warton, Hist. of english poetry, vol. II, p. 218.

(2) R. de la Rose, vol. I, page 85, éd. Méon.

Le portrait de la jeune beauté rêvée et rencontrée par le pèlerin vient encore de Guillaume de Lorris, mais par l'intermédiaire de Boccace. Entre Rosial, l'héroïne de la Cour d'Amour et Emilie, la charmante amazone de la *Théséide*, la ressemblance est frappante; des stances entières sont traduites; de plus, le portrait de la sœur d'Hippolyte, fidèlement reproduit dans l'Ameto, a passé jusqu'ici pour avoir été dessiné d'après nature. Baldelli prétend que l'auteur a voulu peindre Marie d'Aragon; mais que l'on compare les stances de la *Théséide* avec les vers français où est décrite dame Oyseuse, et l'on verra qu'aucun détail indiqué par notre trouvère n'a été perdu.

E i suoi crini sotto una corona Lunghi assai, e d'oro veramente Si sarien detti.... *Lib.* 12, *st.* 53.	D'orfrois ot un chapel mignot.
Dico che li suoi crini parean d' oro... *St.* 54.	Cheveus ot blons com uns bacins.
La fronte sua era ampia e spaziosa, E bianca e piana e molto dilicata, Sotto la quale in volta tortuosa Quasi di mezzo cerchio terminata Eran due ciglia più che altra cosa Nerissimi e sottili, che una lata Bianchezza si vedea lor dividendo, Nè 'l debito passavan sè estendendo... *St.* 55.	Front reluisant, sorcis votis, Son entr'oil ne fu pas petis, Ains iert assez grans par mesure.

Di sotto a queste eran gli occhi lucenti E più che stella scintillanti assai; ....., egli eran sì potenti D'ascosa forza che alcuno giammai Non gli mirò, nè fu da lor mirato, Che amor in sè non sentisse svegliato. *St.* 56.	Les yex ot plus vaïrs c'uns faucons, Por faire envie à ces bricons.
Il naso si vedeva affilatetto. *St.* 57.	Le nés ot bien fait à droiture....
Le guance sue non eran tumorose, Nè magre fuor di debita misura, Anco eran dilicate e graziose, Bianche e vermiglie,... *St.* 58.	La face blanche et colorée....
Ella aveva la bocca piccioletta, Tutta ridente e bella da baciare,... *St.* 59.	La bouche petite et grocete.....
Ed oltre a questo, il mento piccolino E tondo quale il viso richiedea: Nel mezzo ad esso *aveva un forellino* *St.* 60.	S'ot où menton une fossete,...
Pieno era il collo, lungo, e ben sedente Sopra gli omeri candidi e rotondi, Nè sottil troppo, piano e ben possente A sostener gli abbracciari giocondi. *St.* 61.	Le col fu de bonne moison, Gros assez et lons par raison... La gorgete ot autresi blanche Cum est la noif dessus la branche.
D'un drappo verde di valor supremo Vestita..... ..... *St.* 65.	Cote ot d'ung riche vert de gans.

Singulière destinée que celle de cette page de G. de Lorris! Paraphrasée en italien, en grec vulgaire, en anglais, elle passe de nouveau dans notre langue au XVIe siècle, sous la plume d'Anne

de Graville qui y imprime le caractère sensuel de l'époque !

Ce n'est pas le seul endroit du poëme où Chaucer ait fait des emprunts à Boccace. La prière que le jeune pèlerin adresse à Vénus, est imitée d'un chant de Troïle dans le Filostrato; mêmes images, même éclat, même passion ! Mais ce morceau qui exprime admirablement la foi dans l'amour, et qui a été lui-même inspiré par les beaux vers de Dante sur le troisième ciel, et l'invocation de Lucrèce à Vénus, fait un étrange contraste avec les sarcasmes qui précèdent (1).

Le poëme se termine par une scène d'une fantaisie étrange. C'est un service que chantent tous les oiseaux en l'honneur du Dieu d'amour, dans un temple formé d'aubépine. Les prières dont ils se servent, sont celles de l'Eglise appliquées à un sens profane. L'auteur inconnu de la légende de saint Brandaines fait aborder le pieux abbé dans une île, habitée par des oiseaux, anges demi-déchus, doués de la parole (2). De plus, Dante fait retentir en latin, dans le paradis, les hymnes, les psau-

(1) Il Filostrato, p. 104, éd. Didot. — La Divina Comedia, in Paradiso, ch. VII.

(2) Légende de saint Brandaines, p. 120, éd. Jubinal.

mes de nos basiliques terrestres. Est-ce là le double germe de la conception de Chaucer? Ou bien s'est-il souvenu des Chanoinesses et des Bernardines de J. de Condé, poëme dans lequel des oiseaux chantent une messe? Lui seul pourrait répondre. Quant à ces parodies des prières de l'Église, que nous regarderions aujourd'hui à bon droit comme un sacrilége et une profanation, nos rimeurs du XIIIe et du XIVe siècle ont l'air de s'y livrer innocemment. Il y a à ce sujet des détails très-curieux dans le 23e volume de l'Histoire littéraire de la France (1).

Tels sont les éléments qui ont trouvé une place plus ou moins légitime dans le poëme de la Cour d'Amour. Une action sans intérêt, des caractères sans consistance, l'étrangeté des personnages, tout y atteste, comme je l'ai dit, l'inexpérience de l'auteur, excepté toutefois l'élégante structure des vers et de la strophe. Mais le sentiment de l'harmonie est un don naturel qui arrive promptement et sans peine à sa perfection. Il ne faut qu'une occasion, qu'un modèle. Chaucer n'a imité ni l'hendécasyllabe ni l'octave de Boccace. C'est notre vers élégiaque qu'il a adopté, et sa stance de sept

(1) Article de M. Victor Le Clerc.

vers paraît être d'invention française (1). Jehan de Brienne, roi de Jérusalem, plus d'un siècle avant la naissance de Boccace, écrivait dans ce rhythme qui prit en Angleterre le nom de rhythme royal, et a été employé par Spenser dans ses deux hymnes à l'Amour et à la Beauté.

§ 4.

Le Parlement des Oiseaux.

La dernière scène de la Cour d'Amour nous sert de transition pour arriver au Parlement des Oiseaux. Warton conjecturait que l'idée première de ce poëme avait été prise dans le Roman des Oiseaux, rimé par Gace de la Bigne ; rien de moins fondé, nulle ressemblance entre les deux ouvrages. Celui du trouvère français est une lourde imitation du Roman de la Rose (2). Il est probable que cette composition, qui rappelle les usages attachés à la Saint-Valentin, est originale. Chaucer nous transporte dans des retraites enchantées et nous montre les oiseaux rassemblés,

(1) La stance française n'a que deux rimes. Voyez Hist. litt. de la France, t. XXIII, p. 640, art. de M. Paulin Pâris. — Pièces justificatives, D.

(2) Voyez Coll. Mouchet, vol. II.

et procedant au choix d'une compagne par des controverses dignes des Cours d'Amour. Au milieu de ces innombrables tribus, sur un tertre de fleurs, siége la Nature. Elle a sur le poing une aigle femelle, prix réservé à la valeur ou à l'éloquence. Après maints plaidoyers, animés des sentiments les plus chevaleresques, et qu'interrompent de temps à autre des voix discordantes, élément comique du poëme; nul vainqueur n'étant proclamé, il y a ajournement à l'année suivante; et les oiseaux se séparent en chantant un rondeau fait en France :

« Qui bien aime à tart oublie. »

L'imagination, dans Chaucer, est toujours l'écho de l'érudition. Ce n'est pas dans le spectacle de la nature, dans le drame de la vie humaine telle qu'elle s'agite autour de lui et en lui, qu'il puise directement ses inspirations; il aime les livres, les vieux livres, d'où *sort science nouvelle comme d'un vieux champ blé nouveau.* C'est avec les souvenirs de ses lectures qu'il compose. Ici, dans un sujet de pure fantaisie, il a mis à contribution Cicéron, Stace, Dante, Guillaume de Lorris, Boccace, Alain de l'Isle, G. de Machault, et peut-

être quelque Volucraire qui a échappé à mes recherches.

Nul ouvrage en prose ne fut plus accrédité au moyen-âge que le Songe de Scipion. Nos aïeux trouvaient dans ces pages précieuses ce que la sagesse antique a enseigné de plus relevé. On sait quel parti Dante a tiré de cet épisode (1). Chaucer s'est souvenu à la fois de la Divine Comédie et du fragment conservé par Macrobe. Il feint que Scipion lui apparaît en songe, et l'introduit dans le parc où va se tenir la merveilleuse assemblée. L'entrée de cette demeure est surmontée de deux inscriptions qui parodient, l'une en style de poésie chevaleresque, l'autre dans un langage emprunté au Roman de la Rose, les terribles paroles qu'Alighieri a lues sur la porte de l'Enfer. Ces vers

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.

sont ainsi imités : d'un côté,

« Par moi on va dans la demeure fortunée où
» se trouvent la santé du cœur et la guérison des

(1) Voy. Ozanam, Dante et la Philosophie catholique, p. 400.

» blessures mortelles ; par moi on va à une source
» de grâces, dans une région où le vert et joyeux
» mai est éternel. Voici le chemin qui conduit
» aux heureuses aventures. Réjouis-toi, lecteur,
» bannis ton chagrin, je suis ouverte, passe,
» hâte-toi (1). »

de l'autre :

« Par moi on va sous les coups mortels de la
» lance que dirigent Dédain et Danger. Là, ja-
» mais arbre ne porte ni feuille ni fruits. Ce
» courant conduit à un triste réservoir où l'on est
» à l'étroit comme le poisson captif : fuir est le
» seul remède. »

C'est ainsi que le poëte anglais touche d'une main peu respectueuse aux sublimes beautés de la Divine Comédie.

Pétrarque ne goûta point le Roman de la Rose; il s'en explique dans une lettre adressée à Guy de Gonzague qui lui avait procuré un exemplaire de ce poëme (2). Passionné pour les lettres anciennes, il dédaigna une composition où l'antiquité est si souvent travestie. Boccace, on l'a déjà vu, ne partageait pas les répugnances de son

(1) Chaucer's Works, p. 550.

(2) Petrarch., Carm., l. 1, ep. 30.

maître. On pourra encore facilement se convaincre que la description du jardin et du temple de Vénus n'est qu'une copie du *Vergier de Déduit*. Le poëte italien a resserré dans une quinzaine d'octaves cinq ou six cents vers français, mais les traits principaux sont conservés. La prière de Palamon, personnifiée sans doute par souvenir du 9e chant de l'Iliade, pénètre dans le jardin de Cythérée comme l'amant dans le Vergier de Déduit. Là, mêmes ombrages, mêmes sources vives, mêmes danses, mêmes personnages allégoriques, mêmes noms, mêmes attributs.

Di Citerea il tempio e la stazíone Infra altissimi pini alquanto ombrosa. *Teseide, VII, st.* 50.	De haus pins Refu tous puéplés li jardins. *V.* 1360.
E fonti vive e chiare vi surgieno, E in fra l'altre piante, onde abbondava, Mortine più che altro le sembrava. *St.* 51.	L'iaue est tousdis fresche et novele, Qui nuit et jor sourt à grans ondes Par deux doiz creuses et parfondes. Tout entour point l'erbe menue, Qui vient por l'iaue espesse et drue. *V.* 1557.
Quivi sentì pe' rami dolcemente Quasi d'ogni maniera ucce cantare... *St.* 53.	Ces oyseaux que je vous devise Chantans en moult diverse guyse. *V.* 676, *éd.* 1735 (1).

(1) J'adopte la leçon de l'édition de 1735, parce que la ressemblance est plus frappante.

Danzanti giovinetti vide e donne. *St.* 57.	Ceste gent dont je vous parole S'estoient pris à la carole. *V.* 730.
Vide con loro starsi Giovinezza Destra ed adorna molto festeggiando... *St.* 56.	Jeunesse au visaige riant, Car moult estoit joyense et gaie. *V.* 1259, *éd.* 1735.
Poi vide appresso a sè passar Bellezza Sanz' ornamento alcun sè riguardando. *St.* 56.	Icele dame ot non Biautés... Ne fu fardée ne guignie... *V.* 1008.
Trovò Ricchezza la porta guardare. *St.* 64.	Près de Biauté se tint Richece, Une dame de grant hautece. *V.* 1020.

D'une description confuse, Boccace a su dégager les traits saillants, et faire un tableau que la poésie peut opposer à ce que la peinture a produit de plus gracieux dans le même genre. Je songe, en le lisant, à ces sujets mythologiques dus au pinceau de l'Albane. Chaucer s'est approprié ce passage qu'il a traduit sinon vers pour vers, du moins stance pour stance, revenant parfois au premier modèle qui lui est si familier, ajoutant de son propre fonds, tantôt par complaisance pour ses souvenirs, tantôt dans une intention maligne; mais il est resté inférieur au poëte italien. Entre eux, pour le goût, il y a presque la différence qui sépare l'antiquité du moyen-âge. En général, le poëte anglais ne craint pas de passer

de l'enthousiasme à la raillerie, du noble au trivial ; de détruire l'effet d'un tableau par des détails qui choquent.

Dans l'*Art de la versification* d'Eberhard de Béthune, il y a une liste des auteurs latins recommandés aux jeunes gens, et sur laquelle figurent ceux que Chaucer cite de préférence, entre autres, Alain de Lille. Alain est l'auteur d'un conte moral où il suppose que la Nature lui apparaît en songe pour se plaindre de la dépravation des hommes. C'est d'après lui et Jean de Meung que Chaucer en a dessiné le portrait. On a beaucoup vanté ce vers :

Nature, the vicar of the almightie god.

Il est dans le Roman de la Rose (1). Depuis Alain, dame Nature a eu un rôle réservé dans la plupart des compositions allégoriques. Jean de Meung, Machault, Froissart, Christine de Pisan, Alain Chartier, n'ont pas manqué de faire une place à ce personnage, devenu aussi nécessaire à un *ditié* que, plus tard, un songe à une tragédie.

On pardonnera à ma curiosité de commentateur d'avoir recherché ce rondeau fait en France,

(1) V. 16980. — 3.

et qui se répétait en Angleterre. J'ai retrouvé la musique et les paroles dans un manuscrit de Machault. Voici ces vers qui forment le début de l'une des deux pièces intitulées *Le Lay de plour*.

« Qui bien aime a tart oublie,
» Et cuers, qui oublie a tart,
» Ressemble le feu qui art,
» Qui de lesgier n'estaint mie.
» Quar plaisance si me lie
» Que jamais l'amoureux dart
» N'iert hors trait, na tiers na quart,
» De mon cuers, quoi qu'ilz en die. »

(*N°* 7612, *f°* 187.)

Eustache Deschamps (1) a composé sur ce refrain légèrement modifié, une jolie ballade, restée inédite; et longtemps avant Machault, Moniot de Paris commençait par ce même vers une hymne à la Vierge, qu'on peut lire à l'Arsenal, dans la copie d'un manuscrit du Vatican, B. L., n° 63, f° 283 :

» Ki bien aime à tart oublie,
» Mais ne le puis oublier,
» La douce vierge Marie. »

(1) Voy. pièces justificatives, D.

§ 5.

Résumé.

Ni le génie du Dante, ni celui de Pétrarque n'ont eu aucune influence sur le poëte anglais. Chaucer ne s'est souvenu du premier que pour parodier l'inscription de l'Enfer; il n'a emprunté au second qu'un sonnet, et des moins bons. Les haines du fier Gibelin, son culte passionné pour une ombre, son imagination qui n'aimait que la pensée de l'éternité, tous ces éléments d'une poésie ardente et sombre, tendre et sublime, ne pouvaient attirer un homme du nord, admirable observateur des travers de la nature humaine, et par cela même peu enthousiaste. La muse de Pétrarque, fille des poëtes provençaux, lyrique avant tout, était encore moins faite pour le captiver. La mode seule eût pu lui imposer l'imitation de ces grands maîtres.

Qu'a-t-il donc pris à l'Italie? Deux poëmes chevaleresques, dont l'un est certainement d'origine française, tandis que l'autre, vraisemblablement de même source, doit quelques-unes de ses pages les plus fraîches à G. de Lorris. Comment Chaucer a-t-il traduit ces poëmes? A l'élégance pres-

que classique de Boccace, il a substitué le goût du moyen-âge; il a remplacé des images et des comparaisons que n'auraient désavouées ni Catulle, ni Virgile par des souvenirs de nos vieux poëmes, tellement que la copie semble plus ancienne que l'original. Il a même voulu jeter son vers et sa stance dans un moule français. Notre vers élégiaque lui a paru préférable à l'hendécasyllabe italien, notre strophe de sept vers, à l'octave des Siciliens adoptée et perfectionnée par Boccace (1).

Ainsi, même en imitant les Italiens, Chaucer s'est rapproché autant que possible de nos trouvères.

(1) Voy. pièces justific.. E.

CHAPITRE IV.

—

ÉTUDE DES POËMES

DE SOURCE EXCLUSIVEMENT FRANÇAISE.

—

§ 1er.

G. de Machault, Froissart et autres poëtes du XIVe siècle.

Les sources de la poésie française s'appauvrissent au XIVe siècle. L'imagination se repose et se nourrit des richesses acquises. Le laurier de Pétrarque n'éveille chez nous aucune généreuse envie. On s'occupe du rhythme, on invente des combinaisons de syllabes; nul poëme remarquable, soit par la profondeur du sentiment, soit par la richesse de la pensée. Aussi, celui qui fut le prin-

cipal représentant de la poésie, à cette époque, est-il aujourd'hui presque inconnu. Les biographies se taisent sur son nom, les histoires littéraires sur ses ouvrages. Au XVIIIe siècle, le comte de Caylus lui avait consacré un mémoire, inséré dans le Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres; une tentative a été faite récemment pour tirer de l'oubli quelques-uns de ses écrits. La réputation dont jouit autrefois G. de Machault, l'influence qu'il a exercée, justifient l'attention qu'on lui accordera, mais il convient de ne pas s'exagérer le mérite de ce poëte (1).

Dans ses poëmes de longue haleine, il n'est que le faible imitateur de G. de Lorris. Il façonne ses ditiés sur le plan primitif du Roman de la Rose. Le cadre est invariablement un songe; l'allégorie et la mythologie fournissent les personnages. Sa narration s'embarrasse plus que celle de son devancier; il sait mieux décrire que raconter. Encore ses portraits sont mignards et guindés; ses paysages, sans perspective et sans contraste, n'ont rien d'agreste, rien de sublime; comme son maître,

(1) Voyez les œuvres de G. de Machault. Tarbé. Reims, 1849. — Voyez pièces justific., F, un passage d'un manuscrit appartenant à M. de Monmerqué.

il peint une nature compassée, symétrique, dont les vignettes de ses manuscrits donnent une idée exacte. Son talent est essentiellement lyrique. Ses ballades, ses lais, tous ces rhythmes variés dont il est l'inventeur, ne manquent ni d'harmonie, ni de sensibilité; mais il y règne, outre la diffusion et la recherche, une fatigante monotonie. Pétrarque a exprimé dans un rhythme unique, une seule et même plainte, mais cette plainte est rendue touchante par le mélange des espérances chrétiennes, et l'uniformité en est déguisée par la richesse et l'éclat des parties descriptives.

G. de Lorris était injustement enveloppé dans la proscription qui frappait Jean de Meung auprès des partisans de la chevalerie (1). Celui que je donne pour son vrai disciple n'avait pas à souffrir d'une collaboration aussi compromettante, et tandis que le Roman de la Rose faisait le charme des lettrés et des plébéiens, Machault était le poëte des dames et des grands seigneurs. A la seule lecture de ses ouvrages, la petite fille de Thibaut, comte de Champagne, Agnès de Navarre, conçut,

(1) Se bien veux et chastement vivre,
De la Rose ne lis le livre.
(*Christine de Pisan. — Notables moraux.*)

sinon pour lui, du moins pour sa muse, une passion qui s'exprimait en ces termes :

« Celle qui onques ne vous vit
» Et qui vous aime loyalment,
» De tout son cuer vous fait présent. »

C'est à son école qu'appartiennent tous ces gentilshommes qui se mêlaient de *rimer* et de *dicter :* le sénéchal d'Eu, Bouciquault, de Gransson, de Tignonville, de Chambrillac, Regnault de Trie, Gui de la Tremouille, ainsi que tous les poëtes courtisans du XIVe et du XVe siècle, entre autres Froissart.

Dans ces derniers temps on s'est occupé de Froissart, considéré comme poëte. Une publication récente (1) met le bon curé de Lestines en parallèle avec Pétrarque. Les efforts de la critique la plus enthousiaste ou la plus ingénieuse ne réussiront pas à donner aux vers de notre charmant chroniqueur une célébrité durable. Excepté dans quelques passages curieux au point de vue biographique, ou qui ont hérité des qualités de sa prose, Froissart n'est qu'un copiste de Machault sans

(1) Froissart, Etude littér., par M. K. de Lettenhove, 1857, t. I, p. 225.

intérêt, sans originalité. Ce n'est pas qu'une édition complète de ses rimes ne soit à désirer; tout est précieux dans l'histoire littéraire d'un siècle où les monuments sont si rares. D'ailleurs, le clerc de Philippa de Hainaut est un des représentants les plus féconds de cette poésie allégorique qui commence à poindre dans les chansons du roi de Navarre, prend une forme arrêtée dans la première partie du Roman de la Rose, inspire Machault, Christine de Pisan, Alain Chartier, et finit comme elle avait débuté, s'enfermant dans des couplets harmonieux, mais froids; ceux de Charles d'Orléans.

C'est Froissart, à n'en pas douter, qui porta les œuvres de son maître en Angleterre, et les mit en honneur à la cour. Les grands seigneurs aimèrent cette poésie qui faisait contraste avec leur vie guerrière; ils y retrouvaient la peinture des fêtes, des plaisirs chers à leur classe, et la description des châteaux et des parcs magnifiques qui font encore aujourd'hui l'orgueil de leurs descendants. C'est ainsi que Chaucer put connaître les poëmes de Machault, et, pour plaire à ses protecteurs, les imiter. Notre trouvère eut donc en même temps à la cour d'Angleterre, et dans des langues différentes, deux disciples. Ils devaient

un jour le surpasser en célébrité, mais en essayant d'autres voies que celles où ils l'avaient choisi pour guide. Froissart, comme poëte, est inférieur à G. de Machault, auquel du reste il emprunte tous les éléments de ses ditiés : cadre, sujet, descriptions, images, sentiments. Nous allons voir ce que Chaucer ajoute à son modèle.

Les poëmes qui proviennent exclusivement de source française, et qui, à ce titre, forment la matière de ce chapitre, ont tous été composés pour des membres de la famille de Lancastre. *La Complainte du Chevalier noir*, *le Rêve de Chaucer*, *le Livre de la Duchesse*, forment une espèce de trilogie sur les amours de Jean de Gand, son mariage avec Blanche, et la mort de cette princesse. La gracieuse allégorie, intitulée *la Fleur et la Feuille*, a été aussi écrite, selon mes conjectures, pour complaire à une fille du même Jean de Gand, Philippa de Lancastre. Dans tous ces poëmes, j'ai constaté de nombreux emprunts faits à G. de Machault. L'auteur anglais fait violence à son génie, et s'accommode au goût de ses protecteurs. Entre la *Complainte du Chevalier noir* et le *Dit du bleu Chevalier* de Froissart, outre l'analogie du titre, il existe une parfaite ressemblance. La date des compositions poétiques de

notre chroniqueur est loin d'être fixée, ce qui commande une grande réserve sur la question de priorité. D'ailleurs, aucun des deux poëmes ne mérite un examen sérieux, et j'arrive tout d'abord au *Rêve de Chaucer*.

§ 2.

Le Rêve de Chaucer.

Le point de départ de la conception du poëte paraît avoir été le *Dit du Lyon*, mais sur ce fond emprunté à Machault, se reflètent des teintes curieuses, quoique effacées, du merveilleux qui anime les légendes de Saint-Patrice et de Saint-Brandan, et les poésies de Marie de France.

Après une chasse, couché dans une loge, le poëte s'endort et se croit transporté dans une île ceinte d'un mur de cristal. Pas d'hommes dans ce séjour; des chœurs de jeunes femmes. A les voir dansant, on ne pourrait les prendre pour des créatures terrestres. Cette description de l'île est analogue à celle du Paradis, dans la légende de Saint-Patrice.

« Devant lui vit un mur si grant
» Haut de la terre, en l'eir à-munt,
» Les merveilles que del' mur sunt

» Ne porreit nuls cunter ne dire,
» Ne l'ovraigne, ne la matire.
» Une porte ad el mur véue
» Bien l'a de loinz aparcéue,
» De précius métals fu faite,
» E gloriosement portraite;
» Porsise estoit de bones pères,
» Mult précioses è mult chères... »

Marie de France, t. II, p. 468.

De tout temps, la race celtique s'est crue initiée aux mystères de l'autre vie; ses bardes lui avaient enseigné la transmigration des âmes; devenue chrétienne, elle reçut des moines hibernais une topographie exacte du monde des esprits; ils lui en indiquèrent même l'entrée : c'est au sud du comté de Donegal, dans une île rocheuse, située au milieu d'un lac dont les eaux rougeâtres rappellent maint combat de géants, que l'apôtre de l'Irlande, Saint-Patrice, fit creuser le puits qui conduit à l'autre monde. On rapporte qu'en 1153 le chevalier Owen y descendit. La relation de son voyage fut écrite en latin par un Bénédictin de l'abbaye de Saltrey, traduite en vers par Marie de France. C'est probablement par cet intermédiaire que la légende devint pour nos trouvères un thème tour à tour sérieux et burlesque, et qu'elle arriva à Chaucer.

« Quiconque est reine de cette île, doit, tous les
» sept ans, visiter un célèbre hermitage qui, loin
» de toute terre, au milieu d'une mer inconnue,
» est situé sur un roc tellement élevé que, faire
» ce pèlerinage est chose dangereuse. Car si le
» vent n'est pas favorable, la traversée peut durer
» jusqu'à la fin des jours de celui qui a entrepris
» ce voyage.

» Sur ce roc croît un arbre qui, en certain
» temps, porte trois pommes : l'une conserve la
» jeunesse, l'autre nourrit rien qu'à la contempler,
» la troisième donne joie et contentement. »

La navigation lointaine (1), ce roc qui s'élève au milieu des mers et qu'ombrage l'arbre aux trois fruits merveilleux; les fruits qui nourrissent

(1) Entendés ci de saint Brandant
Qui fu nés devers occidant
Qui .VII. ans erra par les mer
Por plus douter Diu et amer. (*Lég. S. B., page* 105).

Et montèrent u haut rocié
Si com a .I. mur desrocié. (*Page* 113).

Du fruit de ceste isle et des pières
Prescieuses porter en pues
En te nef tant com prendre en vues. (*Page* 162).

.I. an i as esté entier
Que n'i as mangié ne béu. (*Page* 108).

rien qu'à les contempler, sont encore des souvenirs d'une autre légende celtique aussi fameuse que celle de Saint-Patrice, rédigée en latin dès le XIe siècle, et rimée par nos trouvères dès le siècle suivant. Je veux parler de la navigation de Saint-Brandan, navigation miraculeuse où quelques religieux, la voile au vent, Dieu pour pilote, voguent pendant sept ans, rencontrent merveille sur merveille avant d'arriver à la terre de promission. Il paraît que cette légende n'est elle-même qu'une transformation chrétienne de croyances druidiques qui font encore partie des superstitions de la Bretagne. L'âme séparée du corps, avant d'arriver au lieu des châtiments ou des récompenses, doit franchir la vallée des larmes, le torrent dont le lit est pavé d'ossements, et traverser une vaste mer à l'extrémité de laquelle se trouvent le paradis et l'enfer. Ainsi le christianisme qui a pour mission d'affranchir d'angoisses la mort du juste, n'a pu détruire jusqu'à présent ces vieilles traditions (1).

Le choix de l'arbre est aussi un souvenir de la poésie celtique. Le pommier, à partir de son in-

(1) Voyez M. de la Villemarqué, Barzaz-Breiz. — M. Ernest Renan, la Poésie des Races celtiques. — Saint-Patrick's Purgatory; by Th. Wright's, Esq.

troduction dans la Gaule, est l'arbre de la science. Merlin lui a consacré tout un poëme.

« Je possède un verger où l'on voit cent qua-
» rante-sept pommiers de la plus grande beauté,
» dont les branches sont couvertes de feuilles ver-
» doyantes, l'ombre aussi recherchée que les fruits,
» et la garde confiée à une jeune fille charmante,
» aux cheveux flottants, aux dents brillantes comme
» des gouttes de rosée (1). »

Dans la jolie ballade de Thomas Rhymer, lorsque la reine des fées emmène, pendant sept ans, dans sa demeure mystérieuse, ce personnage historique et légendaire, elle lui donne une pomme qui empêche tout mensonge. La mythologie scandinave accorde aussi un privilége à ce fruit. Les dieux, en mangeant les pommes d'or d'Iduna, reprennent leur jeunesse (2).

Outre ces souvenirs de poésie bretonne, Chaucer avait peut-être eu sous les yeux ces vers de Philippe de Vitry, dans sa traduction des métamorphoses d'Ovide :

« Et dame Dieu leur fist secours
» En donnant trois pommes dorées;

(1) Myvyrian, t. 1. p. 151.
(2) Early ballads by John King., introd., p. xvj.

» Ce sont trois vertus honnourées,
» Qui sont plus précieuses d'or;
» De leur valeur n'est nul trésor.
» L'une, c'est Foi; l'autre, Espérance,
» Et la tierce, qui plus avance
» Tout homme, est vraie Charités.
» Les trois pommes, c'est vérités,
» Doit avoir qui par sa victoire
» Veult avoir parmanable gloire (1). »

Dans la seconde partie du poëme, nous retrouvons encore des emprunts faits à Marie de France. On se souvient que Gugemer, après avoir lancé contre une biche un trait qui se retourne contre lui et le blesse, est emporté par un vaisseau merveilleux :

« La neif virent qui vint singlant,
» Si cum li flos veneit muntant;
» Ne veient rien qui la cunduie. »
Lai de Gugemer, *v.* 269.

« La nés s'en va, pas ne demure. »
Idem, *v.* 623.

Ainsi, dans le poëme anglais, une nef douée d'intelligence, indifférente au calme ou à la tempête, sert d'esquif au chevalier qui doit épouser la reine de l'île. G. de Machault, dans le *Dit*

(1) Ed. Tarbé, p. 94.

du Lyon (1), avait aussi imaginé une nacelle qui d'elle-même repoussait les traîtres, et allait au-devant des amants loyaux.

La reine, désespérant du retour de son fiancé, s'est donné la mort. Elle est étendue dans son cercueil, sous les voûtes d'une antique abbaye. Un oiseau vient se poser près d'elle et fait entendre des chants lugubres. En repassant par les vitres, il se blesse et tombe mort. Une foule d'oiseaux s'assemblent autour de lui; un d'eux apporte une plante mystérieuse qui, en un instant, pousse fleurs, feuilles et fruits. Cette graine rend l'oiseau à la vie. Les assistants l'essaient avec bonheur sur la reine. L'idée de cette plante magique a été suggérée à Chaucer par le lai d'Eliduc où la même cure merveilleuse est opérée.

« Dedenz la buche à la Pucele
» Meteit la flur qui tant fu bèle;
» Un petitet i demurra.
» Cele revint è suspira,
» Après parla, les oilz ovri,
» Deu, fet-ele, tant ai dormi. »

Lai d'Eliduc, v. 1051.

Je sais que ce conte est fort ancien et vit encore

(1) Mss. Fr., nº 7612, fº 104.

dans l'imagination populaire. L'antiquité grecque croyait que Polyidos avait ressuscité, par un semblable moyen, un fils de Minos, Glaucus. Sophocle et Euripide avaient mis ce sujet sur la scène (1). Les frères Grimm ont recueilli à Paderborn et dans un village de la Hesse, un récit analogue (2). Les contes hongrois, traduits en allemand par Stier, contiennent une fiction semblable (3). Mais, d'après les moyens pris pour introduire ce merveilleux dans son poëme, on peut affirmer que Chaucer s'est inspiré directement du lai d'Eliduc.

C'est ainsi que le poëte, trouvant un genre fort ennuyeux en vogue à la cour d'Angleterre, s'efforce de rompre la monotonie et l'uniformité inhérentes à de telles compositions, par des emprunts faits aux poëmes de source bretonne. Le *Rêve de Chaucer* est donc une espèce d'intermédiaire entre les lais armoricains et les ditiés allégoriques : moins fatigant que les songes de Machault et de Froissart, il est loin d'avoir le charme des récits de notre Marie de France. Le merveilleux n'y excite aucun intérêt, puisqu'il s'agit d'une vision.

(1) Voy. Hygin, f. 136; — Bibl. Apoll., édition Heyne, t. II, p. 219.

(2) Grimm. Kinder und Hausmærchen, t. III, p. 26.

(3) Stier, Hungarische Sagen, p. 107.

Chaucer essaie, en outre, d'introduire dans son œuvre un élément comique qu'il demande au brusque passage de l'illusion à la réalité, procédé devenu si familier aux écrivains de sa nation. En certains endroits, ce contraste, fortement marqué, est d'un heureux effet. Au dénouement surtout, il y a une description de fiançailles, de noces splendides; tout est joie, tout est fête. Les ménestrels tirent de leurs instruments des accords tellement ravissants, que le songeur se réveille, et se trouve de nouveau au milieu du parc, dans une loge solitaire, en face de vieilles tapisseries, qui représentent une scène de chasse. Néanmoins, malgré ses efforts pour donner de l'intérêt à un genre fade et insipide, il faut reconnaître que Chaucer n'a pas réussi. Quand le verrons-nous délaisser nos trouvères du XIVe siècle pour ceux du XIIe et du XIIIe ? Les sentiments tendres et mélancoliques ne lui siéent pas : il est né pour la satire.

§ 3.

Le Livre de la Duchesse.

En 1369, une mort prématurée enleva Blanche de Lancastre. Jamais Chaucer ne rencontra sujet plus touchant; jamais son inspiration n'a été plus

faible. Des pièces de rapport, souvent mal choisies, mal combinées, voilà le poëme qu'il écrivit en cette circonstance. On dirait une élégie de commande plutôt qu'un tribut de justes regrets payé à la mémoire d'une bienfaitrice. Cependant j'ai cherché avec patience l'original des passages qui, traduits ou imités, sont entrés dans cette marqueterie. Il suffit de les mettre en regard du texte anglais pour faire voir que le livre de la Duchesse est une suite de réminiscences puisées dans le Roman de la Rose, et dans deux poëmes de Machault, la *Fontaine amoureuse* et le *Remède de Fortune* (1).

Ajouterai-je à cette liste un ditié de Froissart, *Le Paradis d'Amour* (2), qui, au début, offre une conformité frappante avec le poëme anglais.

« Je suis de moi en grant merveille
» Comment je vifs quant tant je veille, etc. »
» I have great wonder by this light
» How I live, for day ne night
» I may not sleepe..... »

La question de priorité semble devoir se résoudre en faveur de Chaucer. A en juger d'après un

(1) Voy. pièces justificatives, G 1 et G 2.
(2) Froissart, Mss. Fr., nº 7214, fº. 1. Voy. pièces justif., G 3.

passage qui a trait au mariage de Philippe II le Hardi, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille du comte de Flandre, le ditié n'aurait été composé qu'en 1384 (1).

Dans la partie descriptive du livre de la Duchesse, Chaucer ne manque ni de goût, ni même d'originalité. C'est la narration qui est mal conduite. Les premiers tableaux du songe sont pleins d'éclat, de mouvement ou de grâce. Quelle richesse de coloris quand le poëte décrit le château magnifique où il se croit transporté! Comme le soleil naissant verse des flots de lumière à travers les vitres où est peinte la *Geste de Troie*, et sur les murs où se voit tout entier le Roman de la Rose (2)! Bientôt retentit avec le son du cor un bruit d'hommes et de chevaux, et les aboiements d'une meute. Le vers devient imitatif, le rhythme se précipite et exprime avec bonheur le mouvement de la chasse et la fascination qui force le spectateur à se joindre au cortége. Quelques détails de cette description ont pu être fournis soit par le Dit de la *Chace dou Cerf* (3), soit par le poëme que Gace

(1) Voy. Kervyn de Lettenhove, t. II, page 264, lib. cit.

(2) Les scènes remarquables des compositions chevaleresques étaient représentées sur les tapisseries.

(3) Coll. Mouchet, t. 1, 166. Voy. pièces justif., G 4.

de la Bigne (1) avait publié en 1360; mais Chaucer se les est appropriés avec talent.

Un trait qui rend le tableau encore plus fantastique, c'est qu'à la tête des chasseurs est un personnage fameux au moyen-âge, oublié chez nous, mais dont parle encore la veillée allemande (2), le père de Lyon et de Florent, l'empereur Octavien. Ce héros qui n'a de l'antiquité classique que son nom, appartient réellement à l'épopée Carlovingienne. La Bibliothèque impériale possède un manuscrit (3) du curieux poëme consacré au récit de ses aventures. Je n'y ai pas trouvé la scène à laquelle il est fait allusion dans le *Livre de la Duchesse*.

A ces deux tableaux dont l'un est plein d'éclat, l'autre plein de mouvement, succède avec une heureuse variété la peinture d'une fraîche et tranquille solitude, où le poëte, séparé des chasseurs, trouve un chevalier en deuil. C'est Jean de Gand, le héros du poëme. On a beaucoup vanté, et avec raison, le mérite de cette description.

« Il arriva dans un lieu couvert d'une herbe

(1) Coll. Mouchet, t. II, p. 206. Voy. pièces justif., G 5.

(2) Voy. Die Deutschen Volksbücher, p. 389. — Stuggart, 1858.

(3) Mss. Fr., nº 7535.

» épaisse, doux et moëlleux gazon que peu de pas
» avaient foulé. Flore et Zéphire y avaient établi
» leur demeure. On voyait que la terre, jalouse
» de la beauté du ciel, s'efforçait d'étaler sept fois
» autant de fleurs que le firmament a d'étoiles.
» Elle avait oublié la pauvreté que l'hiver, aux
» froides matinées, lui avait fait souffrir; ses
» chagrins étaient passés; toute la forêt, imbibée
» de rosée, était verdoyante (1). »

Mais, pour être juste, il faut ajouter qu'il n'est pas un seul trait de ce paysage qui ne soit déjà dans le *Roman de la Rose*.

Jean de Meung a dit :

« Les florettes i fait parair
» Et comme estoiles flamboyer, etc. » V. 5961.

Et Guillaume de Lorris :

« La terre méismes s'orgoille
» Por la rousée qui la moille,
» Et oblie la poverté
» Où ele a tot l'yver esté. » *Éd. Méon*, *v.* 54-58.

L'élément descriptif de ce poëme n'est donc pas à dédaigner; au contraire, la narration fatigue

(1) Chaucer's works, page 366. — V. 405.

par des longueurs insupportables. Je suis cependant disposé à croire que les lecteurs du XIVe siècle en jugeaient autrement. En effet, j'y retrouve les morceaux alors en vogue. La diatribe contre la Fortune, lieu commun fourni par Boëce, était l'ornement presque indispensable de toute composition au moyen-âge, et le thème sur lequel s'essayait tout poëte. Ici Chaucer a copié à la fois et J. de Meung et Machault (1). La partie d'échecs que la Fortune gagne contre le chevalier a attiré à l'auteur le reproche de mauvais goût. C'est la traduction presque littérale d'un passage du *Roman de la Rose*, tellement en réputation qu'il fut imité une seconde fois au XVe siècle par Charles d'Orléans (2). L'éloge de Blanche est surtout tiré du ditié de *Remède de Fortune*. Il faisait l'admiration de Godwin qui l'attribuait à l'invention de son compatriote. On y rencontre, au milieu de détails peu sobres, des vers heureux, tels que ceux-ci :

« Our hertes were so even a paire
» That never n'as that one contrarie
» To that other. . . . . .

(1) No 7221, fo 56.

(2) Voy. pièces justif., G 1.

» O blisse, and eke o sorow bothe,
» Yliche they were both glad and wrothe.
» All was us one, without were,
» And thus we lived full many a yere. » V. 1288.

» De nos deux cuers estoit si juste paire
» Qu'onques ne fu l'un à l'autre contraire.
» Tuit d'un accord, une pensée avoient,
» De volenté, de désir se sambloient.
» Un bien, un mal, une joie sentoient
» Conjointement.
» N'onques ne fu entre eux deux autrement. »
(G. de M. — Jugem. du bon roi de Behaigne. Fonds La Vallière, nº 25, fº 10).

Ce poëme qui, dans son ensemble et souvent dans ses détails, n'offre qu'une imitation servile de Machault, est certainement une des plus faibles productions de Chaucer.

§ 4.

La Fleur et la Feuille.

Des poëmes allégoriques de Chaucer, le plus achevé est sans contredit celui de *la Fleur et de la Feuille*. Aujourd'hui même encore, il se lit d'un bout à l'autre, et, en certains endroits, avec charme, grâce à l'harmonie des vers, à la magie du style, à la variété et au contraste des scènes,

à la régularité de la composition. C'est ainsi qu'en jugeait Dryden qui l'a mis à la portée du commun des lecteurs en en rajeunissant le langage : plusieurs littérateurs ont, de nos jours, renouvelé la tentative de Dryden avec plus ou moins de respect pour la beauté de l'original (1). Speght le premier publia ce poëme dans son édition de 1597-8. Tyrwhitt a exprimé sur son authenticité des doutes auxquels il ne donne pas le moindre fondement. A regarder l'ouvrage en lui-même, tout est dans le goût du temps; la langue est celle de l'époque; bien plus, celle de Chaucer; le vers a la même facture, la strophe est de la même espèce que dans Troïle, que dans le Parlement des Oiseaux, etc. Enfin il est fait allusion à ce poëme dans la légende des Femmes illustres (2). A qui d'ailleurs l'attribuerions-nous ? Il faut parcourir deux siècles, c'est-à-dire aller jusqu'à Spenser, pour rencontrer la même perfection de style.

Le poëme se divise en quatre tableaux bien distincts, et se termine par l'interprétation de l'allégorie. On est au mois chanté par les trouvères;

(1) Voy. Chaucer modernized. The flover and the leaf. By Thomas Powel, p. 161.

(2) V. 188.

une noble dame, en proie à l'insomnie, quitte sa couche avant l'aurore, erre dans la campagne, pénètre dans un bois planté d'arbres gigantesques que l'art a symétriquement disposés. Un sentier, presque effacé par les hautes herbes, conduit notre héroïne dans je ne sais quel lieu enchanté. C'est un cabinet de verdure, formé par une haie circulaire d'églantiers et de sycomores plus épaisse que les murailles d'une forteresse. A l'intérieur, des siéges de gazon qui semblent recouverts par une laine verte et moëlleuse, invitent au repos. Du dehors au dedans, nul regard ne pénètre; mais du fond de ce réduit, l'œil embrasse la campagne environnante, plaine aussi fertile qu'immense. Le parfum qui s'exhale en cette retraite, ne charme pas seulement l'odorat: il bannit les douloureuses pensées et ferme les plaies du cœur. A ce paysage il faut une voix. Sur un néflier odorant, voltige de branche en branche un chardonneret; il ravage bourgeons et fleurs, et fait entendre un chant mélodieux. Sur un laurier vert et frais, est perché un rossignol; il répond par de joyeuses notes. Telle est l'exposition du poëme : voilà le lieu où va se dérouler la vision fantastique de l'héroïne.

C'est Machault qui a fourni les principaux traits

de cette description ; c'est d'après lui que le poëte anglais a peint cette nature où tout est symétrie.

Le *Dit du Vergier* commence par ces vers :

« Quant la douce saison repaire
» D'esté, qui maint amant esclaire,
» Que prez et bois sont en verdour,
» Et cil oisillon par baudour
» Chantent et par envoiseüre
» Chascuns le chant de sa nature ;
» Pour la douceur du temps seri,
» Ou dous mois d'avril le joli,
» Me levay par un matinet,
» Et entray en un jardinet,
» Où il avait arbres pluseurs
» Fleuri de diverses couleurs.
» Si trouvai une sentelette (1)
» Pleine de rousée et d'erbette,
» Par où jalay sans atargier,
» Tant qu'à l'entrée d'un vergier
» Me fist aventure aporcer.
» S'entray ens pour moy deporter,
» Plein d'amoureuse maladie,
» Et pour oïr la mélodie
» Des oisillons qui ens estoient
» Qui si très doucement chantoient,

(1) And at the last a path of little brede
I found, that greatly had not used be,
For it forgrowen was with grasse and weede, *etc.*
V. 43 — 45.

» Que bouche ne le porroit dire.
» Nonques homs vivans n'ot tant d'ire
» Que s'il peüst leur chant oïr
» Qu'il ne s'en deüst resjoïr
» En son cuer, et que sans séjour
» N'entroubliast toute dolour,
» Tant avoit en euls de déliz,
» Et dessus une fleur de lis (1)
» Li dous rossignoles estoit
» Qui renvoisiement chantoit.....
(B. I., Mss. Fr., nº 7221, fº 1.)

Un peu plus loin :

» S'ot en un lieu un arbrissel
» De fleurs et de fueilles si bel
» Et plein de si très bonne odour
» Que nulz n'en auroit la savour
» Tant fust ses cuers déconfortés
» Qu'il ne fust tout reconfortés (2).
. . . . . .
» Je ne scay que ce povoit estre (3)
» Fors que le paradis terrestre. » *Fº.* 3.

(1) The nightingale with so merry a note
Answered him...
She sat in a fresh grene laurer tree. *V.* 89.

(2) There is no hert, I deme, in such dispaire
Ne with thoughts froward and contraire,
So overlaid, but it should soone have bote
If it had ones felt this savour sote. *V.* 81-85.

(3) That, as me thought, I surely ravished was
Into Paradise..... *V.* 115.

Dans le *Dit du Lyon*, les arbres de l'île où aborde le poète, sont tous de même hauteur et plantés à égale distance, genre de paysage déjà décrit par G. de Lorris et qui charmait les anciens Bretons (1) :

« Li vergiers estoit compassez,
» Car d'arbres y avoit assez,
» Mais de groissour et de hautesse
» Furent pareil et par noblesse,
» Planté si, que nulz ne savoit
» Com plus de l'un à l'autre avoit (2). »

Un concert de voix angéliques se fait entendre; de nobles dames s'avancent, vêtues d'un surcôt de velours blanc, étincelant de pierreries, le front ceint d'une couronne d'or qu'ombrage une autre couronne de verdure, tressée soit en laurier, soit en chèvrefeuille, soit en agnus-castus. Au milieu du cercle mouvant, plus belle encore que toutes ces beautés, les dépassant de la tête, se fait remarquer Diane. Elle ne porte plus le carquois, elle n'a plus la courte tunique de la chasseresse; sa main tient un rameau, emblème de la virginité. Elle dirige les chœurs. Une scène analogue se

(1) Voy. M. de la Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons*, t. I, p. 313.

(2) In which were okes great, streight as a line, *etc.* V. 29.

retrouve dans presque tous les ditiés de Machault ou de Froissart, mais moins élégamment décrite (1). Tout à coup la terre tremble sous le galop des coursiers. Du même bosquet sortent des hommes d'armes ; on ne peut les nombrer. Il semble que ce soit le rendez-vous des guerriers de tout pays, de tout temps. Ils sont couronnés de vert feuillage, et portent de blanches tuniques. Trompettes et hérauts ouvrent la marche. Les joûtes commencent ; plus d'une lance est brisée, plus d'un homme, plus d'un cheval roule sur la poussière. Les dames accueillent les vainqueurs ; tous vont vers un laurier immense, capable d'abriter un peuple entier. Ils s'inclinent devant l'arbre symbolique, et font entendre, les uns des chants d'amour, les autres des chants de tristesse.

(1) Voy. Machault, *Dit du Vergier :*

« Car il m'iert vis que je veoie
» Ou joli praïel où j'estoie
» La plus très-belle compagnie. »

Voy. Froissart, *Le Temple d'honour :*

« Lors regardai en une lande,
» Si vi une compagnie grande
» De dames et de damoiselles
» Et riches et jolies et belles,
» Et grand foison de damoiseaux
» Jolis et amoureus et beaus. »

Le poëte introduit ensuite les dames et les chevaliers de l'ordre de la Fleur. Là, point d'armures, mais de riches manteaux; point de hérauts, mais des ménestrels. Au milieu de la prairie est un tertre couvert de fleurs; c'est à ce fragile ornement que s'adressent leurs hommages. La Reine entonne un refrain en l'honneur de la Marguerite. Mais un orage se déclare; pas une fleur qui résiste, pas un fil des vêtements qui ne soit mouillé, tandis que l'autre compagnie est abritée sous le laurier gigantesque. Alors les chevaliers qui avaient combattu viennent avec leurs dames au secours du second cortége et lui donnent l'hospitalité. La troupe est restaurée et mise en possession de riches palefrois. Le rossignol se pose sur la main de la dame à la feuille, le chardonneret vole vers la dame à la fleur. Ces deux oiseaux semblent avoir causé cette évocation merveilleuse, et avoir la puissance de la faire disparaître.

Un poëte, élève et neveu de Machault, mais auquel son originalité fait une place à part dans l'histoire de la poésie au XIVe siècle, Eustache Deschamps a rimé deux ballades où la fleur comparée à la feuille obtient la supériorité. L'une a été publiée par M. Tarbé. Elle avait été composée pour Philippa de Lancastre, mariée en 1387 à

Jean Ier, roi de Portugal. L'autre, restée inédite, est à la fin de ce volume. Par une palinodie dont nous n'avons pas le secret, il fit une troisième pièce dans laquelle il donne la préférence à la feuille.

« Vous qui prisez et locz la fleur tant
» Voulons par droit la feuille soutenir. »
(B. I., Mss. Fr., nº 7219, fº 104.)

Chaucer aura peut-être reçu de la princesse le texte des ballades et l'invitation d'écrire sur le même sujet. Le style, les sentiments, les personnages, tout montre que c'est une œuvre faite pour plaire à la cour d'Angleterre, où ce genre était encore en vogue. Le prince Noir, haranguant ses compagnons d'armes, leur citait Roland et les neuf preux..... Warton voit dans ce luxe descriptif, dans cette peinture du tournoi, une intention satirique. Le poëte n'a eu d'autre but que d'offrir à ses lecteurs les tableaux qui devaient le plus charmer leur imagination. La souplesse de son talent s'y est prêtée avec une ingénieuse facilité. D'ailleurs cette œuvre n'appartient pas seulement à la poésie chevaleresque; par le fond elle se rattache à une littérature plus réfléchie.

Une dame de la compagnie, chevauchant à part, explique à la promeneuse le sens de cette vision

La reine qui tient le rameau, emblème de chasteté, c'est Diane, au milieu des femmes vertueuses. Les guerriers couronnés de vert feuillage se sont immortalisés par de brillants exploits. Parmi eux on distingue les neuf preux, les chevaliers de la Table ronde, les douze pairs de France, et les membres de l'ordre de la Jarretière. La reine de l'autre société, c'est Flora; sa suite est composée de ceux qui aiment la chasse et les plaisirs. La fleur passe, la feuille reste.

Cette fin du poëme rappelle le lai du Trot, vision fantastique à laquelle assiste un chevalier de la cour d'Artus. Au milieu d'une forêt passent deux compagnies de dames; celles qui forment la première troupe, sont couronnées de roses, montées sur de riches palefrois, escortées de jeunes bacheliers, et reçoivent ainsi le prix de leur courtoisie. De maigres coursiers emportent les autres à travers ronces et broussailles, et leur font expier le crime d'avoir vécu sans aimer. Dans le quatrième chant de la *Confessio amantis* (1), la fille du roi d'Arménie est ramenée au joug de l'amour par une apparition à peu près semblable.

(1) Voy. Confessio amantis, éd. Pauli, t. II, p. 43, et pièces justificatives, H.

M. Paulin Pàris pense (1) que l'auteur du Décaméron a pris dans le lai du Trot l'idée de son Enfer des beautés cruelles. Ainsi ce petit poëme a inspiré successivement Boccace, Chaucer et Gower.

En résumé, l'introduction du poëme est due au Dit du Vergier; l'allégorie a été suggérée par des ballades d'Eustache Deschamps; la conclusion rappelle le lai du Trot, inspiré lui-même par le chroniqueur Hélinand. Mais ces éléments divers ne sont pas juxta-posés sans art, comme dans le *Livre de la Duchesse*. On dirait que l'idée principale s'est développée avec une entière spontanéité, et a produit d'elle-même ses ornements accessoires. L'inspiration se soutient depuis la première stance jusqu'à la dernière. Comment Dryden a-t-il pu retoucher une poésie qui sera toujours jeune et toujours fraîche? Il a substitué des rimes plates à la jolie strophe de Chaucer, et dénaturé l'idée primitive. Chez lui, ce n'est plus une allégorie, ce n'est plus l'éloge de la vertu, du courage, de la fidélité. C'est un jubilé de fées, sous la conduite d'Obéron. Et pourtant il s'est trouvé des critiques qui ont approuvé ce qu'ils

(1) Voy. Hist. litt. de la France, p. 67, t. XXIII.

appellent une restauration, ce que je regarde comme une mutilation du poëme !

§ 5.

Petits Poëmes.

Outre ces poëmes, il existe de courtes pièces qui attestent la même origine. La *Prière à Notre-Dame*, composée à la requête de la princesse Blanche de Lancastre, quoique rappelant, et par les pensées et par les images, des hymnes en anglo-saxon sur le même sujet, n'est cependant pas sans modèle dans notre littérature, et fait songer à l'A B C, *Plante-Folie*. La *Ballade du village sans peinture* donne lieu à de fréquents rapprochements avec des passages du Roman de la Rose, d'une chanson d'Eustache Deschamps, intitulée : *Comment Franche Voulenté peut résister à tous cas*, et *du Remède de fortune*.

Ainsi Machault avait dit :

> Tu vois la mer quoie et paisible
> Aucune fois et puis horrible
> La vois et pleine de tourment.....
> Tout ensi fortune se mue.

Chaucer s'est approprié cette comparaison :

FORTUNE.

Thou pinchest at my mutability
For I thee lent a droppe of my richesse,
And now me liketh to withdraw me,
Why shouldest thou my royalty oppresse
The sea may ebbe and flow more and lesse.

A en croire Tanner, le morceau entier ne serait qu'une traduction. La *Complainte de la Pitié* se rattache complétement au genre de G. de Lorris.

—

Il y a un genre d'idylle qui se rencontre souvent dans la littérature allemande du moyen-âge (1). C'est un dialogue établi entre des oiseaux qui contrastent par leur caractère. Le rossignol et le coucou sont de préférence les acteurs de ce petit drame champêtre. L'un y figure comme chantre harmonieux et amant fidèle, l'autre représente les défauts opposés aux qualités de son interlocuteur. C'est le double rôle que Chaucer leur a assigné dans une pièce qui, à n'en pas douter,

(1) Voyez Menzel, Deutsche Dichtung. — Natur poesie, p 212. éd. 1858.

Voy. aussi un article de L. Uhland, inséré dans la *Germania*, 1858, p. 129, intitulé *Ruth der Nachtigall.*

vient d'un original français. En voici un fragment qui fait preuve (1).

Le Rossignol : « Maintenant retire-toi, laisse cette demeure à quiconque est doué de la voix. Chacun s'enfuit pour ne pas t'entendre ; ton chant, en vérité, est fort monotone. »

Le Coucou : « Quelle idée ! je chante aussi bien que toi ; mes notes sont distinctes et nettement tranchées ; et quoique je ne puisse comme toi faire d'inutiles roulades, chacun me comprend. Il n'en est pas de même de tes cris bizarres ; ainsi, tu répètes sans cesse *occis*, *occis !* Que veux-tu dire ? »

Le Rossignol : « Oiseau stupide ! Quand je dis : *Occis*, *occis !* j'exprime le vœu que forme mon cœur de voir périr tous ceux qui pèchent contre l'amour. »

On lit dans le Roman de Dame Aye :

« Ce fu à unes Pâsques que yver se fenist
» Que foillissent cil bois, que cil pré sont flori
» Et chantent li oisel et mainent grant delit,
» Et li roussignolet qui dit oci, oci !
» Pucelle est en effroi qui loing set son ami,
» Tost change geune dame l'amor de son mari.

Hist. litt., *t.* 22, *p.* 345.

(1) Chaucer's Works, p. 433.

et dans une chanson de Guillaume le Vinier :

Trop a mon cuer esjoï
Li louseignols qu'ai oï
Qui chantant dit
Fier, fier, oci, oci,
Ceux par qui sont esbaï
Fin amant.

Hist. litt., *t.* 23, *p.* 592.

—

Dans le poëme de *Mars et Vénus*, Chaucer déclare avoir suivi littéralement Gransson. »

« Fleur de ceux qui riment en France. »

Cette déclaration ne doit s'appliquer qu'aux deux complaintes; mais l'exposition qui les précède, est trop savante pour venir de ce gentilhomme. L'astronomie, suivant la coutume du moyen-âge, s'y mêle à la mythologie; Vénus et Mars y sont tour à tour ou plutôt à la fois des astres gravitant dans le ciel et des dieux, habitants de l'Olympe. Quoi qu'en dise Geoffrey, Gransson ne paraît pas avoir beaucoup écrit. M. Paulin Pâris cite de lui une pastourelle. J'ai retrouvé sous son nom deux pièces en l'honneur de la Saint-Valentin, et une complainte débutant par ce vers :

» Je souloye de mes yeux avoir joye. »

Ce sont les seuls titres avec lesquels il se présente devant la postérité.

J'ai passé en revue tous les poëmes inspirés par des modèles italiens ou français. Dans les uns comme dans les autres, j'ai constaté par des analogies ou des ressemblances manifestes l'influence des trouvères. Il me reste à examiner si la même influence se retrouve encore dans les ouvrages où le poëte anglais croit traduire ou imiter l'antiquité.

CHAPITRE V.

—

DE L'IMITATION DE L'ANTIQUITÉ

DANS CHAUCER.

—

§ 1er.

Annelida et Arcite.

Chaucer, par certains côtés, touche à la renaissance; il domine les préjugés de son époque; par d'autres, il reste un homme du moyen-âge. Il n'a pas, comme son contemporain Pétrarque, le vif sentiment, la parfaite intelligence de ce que fut l'antiquité. Il semble ne connaître les auteurs anciens qu'à travers la naïve métamorphose que leur font subir nos trouvères. Et pourtant il étudie la littérature latine aux sources mêmes. Non-seulement il a lu les poëtes latins du moyen-âge qui

figurent sur la liste d'Eberhard de Béthune, les distiques du Pseudo-Caton, l'anti-Claudien et le *De Planctu Naturæ* d'Alain de Lisle, l'*Aurore* de Pierre de Riga, la *Nova Poetria* de Geoffrey de Vinsauf, le *Megacosmus* de Bernard Sylvester, le *De Naturis animalium* de l'évêque Théobald ; mais il cite Juvénal, Lucain, Claudien, Boëce, les élégies de Maximien attribuées plus tard à Gallus, il imite Virgile, Ovide, Stace. Les ouvrages où Chaucer s'est inspiré de ces trois poëtes sont *Annelida et Arcite*, *la légende des Femmes illustres*, enfin le premier chant du *Palais de la Renommée*.

L'auteur prétend avoir tiré du latin le sujet d'Annelida, et avoir eu pour guides Stace et Corinne. En effet, le début est imité du livre XII de la Thébaïde. Mais le poëme de Corinne ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, dont Apollonius Dyscole (1) a cité un fragment, a-t-il jamais été traduit en latin, cette traduction existait-elle du temps de Chaucer ? Voilà des faits difficiles à admettre. D'ailleurs, le ton, le rhythme, l'allure du poëme décèlent une production de l'école de Machault. Il n'y a pas une expression, pas une image qui rappelle l'an-

(1) Ap. Maittaire, de Dialect., p. 429, l. 4.

tiquité. Probablement le nom de Corinne, comme celui de Lollius, sert à donner le change (1).

§ 2.

La Légende des Femmes illustres.

La *Légende des Femmes illustres* (2), poëme inachevé, ne renferme que neuf histoires. Celle de Cléopâtre, telle qu'elle est racontée, provient d'une source qui m'est inconnue; celle de Lucrèce est tirée des *Gesta Romanorum*; Virgile et Ovide ont servi de guides pour le récit des amours de Didon, Ovide seul pour les aventures de Thisbé, d'Hypsipyle, d'Ariane, de Philomèle, de Phyllis, et d'Hypermnestre. Avec les ressources d'une langue naissante, qu'il façonnait lui-même, Chaucer avait de quoi reproduire jusqu'à un certain point les chefs-d'œuvre de la littérature romaine. Il l'a prouvé dans des passages, trop rares, je l'avoue, mais dont l'heureuse expression défie les traducteurs qui l'ont suivi. Que l'on examine comment Dryden et lui, séparés par un intervalle de trois cents ans, ont rendu l'apparition de Vénus

(1) Chaucer's Works, p. 346.

(2) Legend of good women, p. 410.

à Énée, aux environs de Carthage. Si la poésie de Virgile a, dans la langue du temps de Richard II, un air trop négligé, mais qui n'est pas sans charme, elle se montre, chez Dryden, roide et compassée, et, à tout prendre, le vénérable barde conserve encore la supériorité. Il en est de même pour les vers faciles, harmonieux, des Métamorphoses et des Héroïdes; quand Chaucer l'a voulu, il les a traduits avec une grâce et une fidélité qui auraient dû mieux inspirer Turberville, Peend, Sandys, Golding (1).

Mais Chaucer ne se contient pas longtemps dans le rôle de traducteur; ce n'est même que par distraction et dans les endroits où il a été ému qu'il reste fidèle au texte, et qu'il s'applique à en faire passer les beautés dans son ouvrage. Ordinairement il se croit obligé de rajeunir ces vieux auteurs, de substituer aux anciens usages des mœurs plus modernes; chez lui, presque partout des anachronismes. Ainsi, parmi les présents que Didon envoie au héros troyen, figurent un destrier propre à la joûte, un palefroi pour le voyage, un oiseau chasseur dressé à prendre le héron, une coupe d'or remplie de florins. Chaucer nous ra-

(1) Voy. Warton, p. 331—41, tom. III.

conte gravement qu'Androgée, fils de Minos, s'était rendu à Athènes pour y suivre un cours de philosophie. Les souvenirs des poëmes chevaleresques et même des fabliaux s'interposent entre l'original et le traducteur ; il abandonne Virgile pour Benoît de Sainte-Maure ou tout autre trouvère.

La légende de dix-neuf Héroïnes a un prologue qui mérite de nous arrêter par les questions qu'il soulève. Le poëte y représente de nouveau la marguerite, comme le symbole de la fidélité et de la tendresse. C'est Alceste elle-même qui a reçu cette forme gracieuse en récompense de son dévouement. Cybèle lui a donné la blanche couronne, emblème d'innocence, et Mars un diadème de rubis, signe de pudeur. Nul écrivain ancien, que je sache, ne fait mention de cette métamorphose. Chaucer prétend avoir, dans ses coffres, un livre où l'histoire est conservée, et, quelques vers plus loin, il s'appuie de l'autorité d'Agathon. Peut-être veut-il parler d'une traduction latine du banquet de Platon, ce qui, à cette époque, serait un fait curieux. Mais, dans ce dialogue, dont Agathon est, en effet, l'un des principaux personnages, c'est Phèdre d'abord, puis Diotime par la bouche de Socrate, qui font l'éloge de l'épouse d'Admète. D'ailleurs, il n'est nullement question

de cette résurrection merveilleuse que les dieux lui accordent à chaque printemps. Il faudrait donc supposer qu'un commentaire accompagnait le texte possédé par Geoffrey. Agathon a écrit une tragédie intitulé *La Fleur*. La métamorphose d'Alceste était-elle le sujet de cette tragédie, aujourd'hui complétement perdue, mais signalée dans la Poétique d'Aristote comme un thème où l'auteur, fort de son génie inventif, avait délaissé toute tradition? Je n'ai rien trouvé dans les fragments anonymes des tragiques grecs qui pût servir de base à cette trop aventureuse hypothèse.

§ 3.

Palais de la Renommée.

Il est un poëme sur les origines duquel je n'ai pas encore fait connaître le résultat de mes recherches. C'est le *Palais de la Renommée*, imité par Pope. Si je l'ai réservé pour clore la première partie de mon travail, c'est que je le regarde comme renfermant presque autant de matériaux de source classique que de provenance italienne. La jeunesse de Geoffrey se complut dans le Roman de la Rose et les poëmes chevaleresques de Boccace ; son âge mûr fut pour nos trouvères, ses

contemporains; dans sa vieillesse, avant de commencer sous l'inspiration des souvenirs d'une vie entière et à l'aide de nos légendes, de nos lais bretons, de nos fabliaux, son immortel *Pèlerinage de Canterbury*, on voit le poëte se tourner de nouveau vers l'Italie tant ancienne que moderne, et demander un dédommagement des occupations vulgaires que lui imposait sa charge de contrôleur des douanes, à la lecture de Virgile et de Dante. Le *Palais de la Renommée* a été composé sous cette double influence. Une troisième influence s'y adjoint, qui transforme en satire, en boutades, en capricieuses fantaisies, les emprunts faits à l'Enéide ou à la Divine Comédie, c'est celle de Jean de Meung et de nos conteurs.

Pour suivre le commentaire de ce poëme, il convient donc de se soustraire un instant aux habitudes d'un goût formé par l'étude de compositions régulières, où le sujet est d'abord expliqué, où l'action marche, où toutes les parties s'enchaînent. Dans les ouvrages classiques, la règle que l'écrivain s'impose, c'est l'unité; au moyen-âge, ce qui préoccupe avant tout l'artiste, le poète, c'est la variété. La muse de Chaucer, comme celle des trouvères, est un enfant qui, chemin faisant, à la première haie en fleurs, ne songe plus au but

du voyage. Ce poëte oublie la fin qu'il s'est proposée, et compte sur l'intérêt de chaque détail pour la faire oublier au lecteur; quelquefois même il ne l'indique que fort tard. Dans le poëme que nous étudions, et qui se partage en trois chants, ce n'est que vers le milieu du second que l'on entrevoit le dessein de l'auteur.

Le premier livre renferme une dissertation sur les songes analogue au début du Roman de la Rose, une invocation au sommeil imitée de Machaut, un souvenir donné à la mort tragique de Crésus, telle qu'elle est racontée par Jean de Meung, une description du temple de Vénus, orné de tableaux qui représentent les différentes scènes de l'Énéide. L'échange de l'hexamètre contre le vers de huit syllabes, les réflexions moqueuses, les exclamations naïves qui se mêlent au récit y font prendre à l'épopée, copiée en raccourci, je ne sais quelle physionomie bourgeoise et comique. Cette longue introduction se termine par une vision empruntée à Dante. Le poëte, en sortant du temple, se trouve au milieu d'une plaine aride et sablonneuse; un aigle resplendissant d'un éclat ineffable va fondre sur lui. Les vers anglais développent ce passage du neuvième chant du Purgatoire.

« Il me semblait voir en rêve un aigle planer
» dans le ciel avec des plumes d'or, les ailes éten-
» dues et prêt à descendre... Puis il me parut
» qu'après avoir tournoyé un peu, il descendait
» terrible comme la foudre et m'enlevait en haut
» jusqu'à la région du feu. »

In sogno mi parea veder sospesa
Un' aquila nel ciel con penne d'oro,
Con l'ali aperte ed a calare intesa:

Poi mi parea che più rotata un poco
Terribil come folgor discendesse,
E me rapisse suso infino al foco.

Purgatorio, ch. IX.

—

Me thought I saw an egle sore,
But that il seemed much more,
Than I had any egle ysein,
This is as sooth as death certain,
It was of gold, and shone so bright,
That never saw men such a sight. *B. I, v.* 498.

. . . . . .

But never was that dent of thunder
Ne that thing that men call soudre,
That smite sometime a toure to poudre,

. . . . . .

As this foule whan it beheld,
That I a ronme was in the field,
And with his grim pawes strong,
Within his sharpe nailes long,

Me fleyng at a swappe he hent,
And with his sours againe up went,
Me carying in his clawes starke,
As lightly as I had ben a larke,
How high, I cannot tellen you. *B. II, v.* 25.

Si le premier chant du *Palais de la Renommée* a été inspiré par Virgile, le second, qui est consacré à la peinture de ce voyage aérien, est plein de souvenirs dus à Alighieri. Le poëte de Mantoue et celui de Florence ont également perdu, dans l'imitation anglaise, leur majesté épique. J'ai dit ce qu'était devenue l'Enéide; de même le grandiose et le sublime de la Divine Comédie disparaissent sous le pinceau ingénieux, mais fantasque, de Chaucer. Ce trajet, dans des espaces inconnus, devrait éveiller des sentiments d'effroi; il se change bientôt en une espèce d'ascension d'aéronautes, qui s'entretiennent sur des matières scientifiques. La traversée est remplie par une longue dissertation sur la nature du son et la manière dont il se propage.

Deux fois pourtant le poëte se souvient du cadre qu'il a donné à cet entretien, et peint les profondeurs de l'immensité qu'il dominait dans son essor. Là, se pressent des réminiscences venues de tout côté. Cicéron, Virgile, Ovide, saint

Paul, Boëce ont décrit des situations analogues. Chaucer n'omet aucun de ces souvenirs. Il avait aussi présent à l'esprit ce passage de Dante : —
« Phaéton, lorsqu'il lâcha les rênes de son char
» et sillonna le ciel d'une trace de flamme; Icare,
» lorsqu'il sentit son dos se déplumer sous la cire
» fondue, ne furent pas saisis d'une plus grande
» terreur que moi, quand je me trouvai suspendu
» dans l'air sans voir autre chose que le monstre.
» Il nage lentement, lentement, tourne et des-
» cend; mais je ne m'en aperçois qu'au vent qui
» me frappe.... et déjà j'entendais le torrent mugir
» avec un terrible fracas au-dessous de nous, à
» droite; c'est pourquoi je penchai la tête.... alors
» ma terreur redoubla à l'aspect de l'abîme. »

Mais Chaucer ne cherche nullement à être pathétique. Ce qu'il veut, c'est montrer son érudition, c'est se jouer des auteurs qu'il cite, et de son lecteur trop prompt à s'émouvoir. Cependant, sous cette forme ironique, plaisante, se cache une intention sérieuse. L'oiseau céleste qui, par pitié pour l'isolement et la vieillesse du poëte, et en récompense de ses nombreux *Ditiés*, le transporte dans le *Palais de la Renommée*, est une allégorie facile à saisir. C'est l'âme généreuse, enchaînée à des soins vulgaires, qui s'arrache de

temps à autre à la réalité! C'est le poëte qui se console du présent en entrevoyant l'avenir! De même la dernière partie du poëme, malgré les conceptions les plus grotesques, n'est que le développement de cette vérité, que la gloire, dans la distribution de ses faveurs, est aussi capricieuse que la fortune.

Pope a vu un rapport de filiation entre ce poëme et le *Trionfo della Fama* de Pétrarque, et Warton le rattache à une source provençale. Les vers du poëte lauréat étaient en effet connus à la cour d'Angleterre, et Chaucer devait avoir lu le Triomphe de la Renommée, où parmi tant de noms célèbres figure celui de son protecteur, le duc de Lancastre. Mais entre l'hymne italien et la satire anglaise, aussi riche en fantaisie qu'en réflexions philosophiques, il est difficile de saisir des points de contact. Les deux premiers chants ne portent la trace d'aucun emprunt fait à Pétrarque. Le troisième, comme les précédents, est rempli de détails altérés sans doute, changeant de cadre et par conséquent d'intention, mais qui n'en répondent pas moins à des fictions de Virgile ou d'Alighieri. L'invocation reproduit presque littéralement plusieurs stances de la Divine Comédie.

O Buono Apollo. . . . . .
O divina virtù, se mi ti presti
Tanto che l'ombra del beato regno
Segnata nel mio capo io manifesti,

Venir vedràmi al tuo diletto legno,
E coronarmi allor di quelle foglie
Che la materia e tu mi farai degno.

Entra nel petto mio è spira tue...

Paradiso, c. 1. pass.

—

God of science and of light,
Apollo through thy great might,
. . . . . .
And if, devine vertue, thou
Wilt helpe me to shewe now,
That in my heed ymarked is,
Lo, that is for to meanen this,
The House of Fame for to discrive,
Thou shalt see me go as blive
Unto the next laurer I see
And kisse it, for it is thy tree
Now entre in my brest anone. *B. III, v. 1.*

Le Rocher de glace qui sert de fondements au *Palais de la Renommée* n'est pas sans analogie avec la montagne expiatoire que Virgile et son compagnon gravissent si péniblement; le portrait de la déesse est pris dans l'Enéide; les dignitaires de cette cour ont presque tous été chantés dans

la trilogie italienne. On y trouve Homère, Ovide, Lucain, que Dante avait placés dans les limbes :

Quegli è Omero poeta sovrano
. . . . . .
Ovidio e l' terzo, e l' ultimo è Lucano. *Inferno, c. IV.*

—

Full wonder hie upon a piller
Of iron, he the great Omer, *B. III, v.* 375.
. . . . . .
And next him on a piller was,
Of copper, Venus' clerke, Ovide, *V.* 396.
. . . . . .
Tho saw I on a piller by,
Of iron wrought full sternely
The great poet dan Lucan. . . . *V.* 406.

Puis Stace, tellement aimé des lecteurs du moyen-âge, que l'imagination en a fait un disciple timide de la foi nouvelle, et qu'il occupe un des cercles du Purgatoire.

Tanto fu dolce mio vocale spirto
Che Tolosano a se mi trasse Roma
Dove mertai le tempie ornar di mirto.
Stazio la gente ancor di là mi noma :
Cantai di Tebe e poi del grande Achille.
Purg., c. XXI.

—

The Tholason that height Stace,
That bare of Thebes up the name,

Upon his shoulders and the fame
Also of cruell Achilles..... V. 370.

Enfin, c'est Virgile que l'amant de Béatrix a pris pour guide, et qu'il appelle son maître, son doux seigneur. Les groupes de poëtes, de ménestrels, de jongleurs, ainsi que les catégories de suppliants qui viennent demander oubli, célébrité, gloire solide, vaine réputation, sont imités de la hiérarchie qui règne dans le pays des âmes, tel qu'il s'est révélé à Dante. Joignons à ces rapprochements les faits déjà signalés et d'autres que j'ai négligés, parce qu'ils sont, au premier abord, d'une parenté plus contestable, et nous serons convaincus que Pétrarque est pour peu de chose dans les emprunts faits par Chaucer, que l'hypothèse d'un modèle provençal est gratuite, et que, pour se renseigner sur les origines du poëme anglais, il suffit d'ouvrir le livre de la Divine Comédie, et de comparer.

Pope, en ramenant ce sujet à une forme classique, en substituant sa touche sobre et élégante à la manière hardie de son devancier, a réussi à faire une composition d'un dessin irréprochable, mais sans coloris.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

—

A l'exception du Pèlerinage de Canterbury, qui mérite d'être étudié séparément, parce que le génie du père de la poésie anglaise s'y révèle sous un autre aspect, affranchi d'un goût factice, et dans la plénitude de sa force, tous les poëmes de Chaucer viennent d'être examinés, toutes les questions d'origine qu'ils font naître, viennent d'être posées et presque toutes résolues par des textes qui ne laissent aucune place au doute.

Chaucer savait l'italien, quoi qu'en dise son dernier biographe, Sir N. Harris, et il a traduit directement le Filostrato de Boccace. Le pseudonyme de Lollius, substitué au véritable nom de l'auteur par une supercherie qui était habituelle aux écrivains du temps, n'aurait dû troubler ni Tyrwhitt, ni Warton, ni Douce, ni tant

d'autres savants; les nombreux passages qui ne se rencontrent pas dans l'original, dérivent de lectures familières au traducteur ; on peut indiquer le Songe de Scipion, les Héroïdes d'Ovide, la Consolation de Boèce, le Roman de la Rose, le pseudo-Dictys, le pseudo-Darès, Guido de Columna, et peut-être Benoît de Sainte-Maure, trouvère à l'imagination duquel l'Europe du moyen-âge doit le premier récit des aventures de Troïlus et de Briséis. Cet épisode piquant, cette réminiscence des poëmes du cycle d'Arthur, adaptée à un sujet antique, reprend dans la version anglaise, par le mélange des styles et la naïveté des anachronismes, une couleur qui se rapproche plus du modèle primitif que l'élégance presque classique de la rédaction italienne.

De la Théséide dérive sans intermédiaire le *Récit du Chevalier*. L'original français n'a pas été retrouvé; il est donc impossible de constater si les changements introduits dans la fable par Chaucer sont d'emprunt. Je regarde d'ailleurs la fiction telle que Boccace l'a ménagée, comme plus poétique, et je la suppose plus fidèle à la conception du trouvère malheureusement inconnu. Le poëme d'Anne de Graville n'apporte aucune lumière sur cette question ; il reproduit en abrégé, à l'aide d'une

vieille imitation en prose que je n'ai pu consulter, l'ouvrage italien. Cette dame, comme l'indique à tort une note ajoutée assez récemment au manuscrit de l'Arsenal, n'a pas mis à profit la version anglaise. Quant à la rédaction en grec barbare, la langue, le rhythme, la dédicace, les passages imités du latin ou du français, prouvent que ce n'est qu'une traduction de la Théséide.

Un fait qui n'a jamais été signalé, c'est que deux tirades du Roman de la Rose ont été imitées dans la Théséide. Chaucer avait, ce semble, reconnu les vers de son auteur favori, ici paraphrasés, là resserrés dans l'octave italienne, et se les est appropriés à son tour, en jetant parfois un coup d'œil sur l'original. De là le portrait de l'héroïne de la *Cour d'Amour* et la description du *Temple de Vénus* dans le *Parlement des Oiseaux*. Dans chacun de ces poëmes, qui appartiennent par leur cadre et leurs autres détails à l'école de G. de Lorris, il y a aussi des souvenirs de la Divine Comédie. Mais Chaucer ne s'est jamais inspiré sérieusement de la poésie de Dante; j'ai dit qu'il la parodiait, le mot est trop dur; il en change profondément le caractère. Le *Palais de la Renommée* en offre un exemple. La comparaison qui vient d'être faite entre cette œuvre et le triple

poëme d'Alighieri prémunira suffisamment contre les arguments de Warton en faveur d'une origine provençale, et ne laissera à Pétrarque qu'une part aussi restreinte que douteuse dans l'invention du sujet traité avec une telle exubérance de fantaisie par le vieux Geoffrey, et ramené si froidement par Pope sous le joug de la raison.

En résumé, voici ce que Chaucer doit à l'Italie : il a imité le *Filostrato* et la *Théséïde*, poëmes qui sont, l'un certainement, l'autre vraisemblablement d'origine française. Très-circonspect à l'égard de Pétrarque, il ne lui a pris qu'un sonnet, et s'est peut-être souvenu du *Trionfo della Fama*. Les emprunts qui nous sont étrangers sont ceux qui proviennent de la Divine Comédie; encore Chaucer, en cette occasion, s'est-il servi du rhythme et du style de nos trouvères, de même que, dans *Troïlus et Cresséide*, il a préféré notre vers élégiaque à l'hendécasyllabe italien, la stance de J. de Brienne et de Thibaut, à l'octave, et la naïveté de nos rimeurs, à l'élégance presque classique de son modèle.

Tyrwhitt avait soupçonné, d'après le mémoire du comte de Caylus, qu'un *Ditié* de Machault n'avait pas été inconnu au vieil auteur dont il commentait les ouvrages. Une lecture attentive

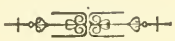
et réitérée des poésies, la plupart inédites, de notre compatriote, m'a prouvé qu'avec le Roman de la Rose, elles ont servi de modèle à Geoffrey, pour plusieurs de ses compositions allégoriques. J'ai donc essayé de montrer à quelle école appartient Machault, d'apprécier sans engouement le talent de ce poëte si célèbre au XIVe siècle, et aujourd'hui presque oublié; j'ai indiqué ses principaux successeurs en France. A la cour d'Angleterre, Froissart l'imite; Chaucer fait de même pour se plier à la mode, et sans doute parce qu'il voit en lui un autre G. de Lorris; mais il relève cette fade poésie par sa verve caustique et d'heureux emprunts faits à nos auteurs de l'âge précédent, entre autres à Marie de France. Dans deux ou trois circonstances, Froissart et Chaucer offrent des passages d'une ressemblance frappante, et qui ne se trouvent pas dans leur guide commun; il est alors difficile de se prononcer sur la priorité. Un gracieux poëme, *la Fleur et la Feuille*, a été attribué à une inspiration provençale. Le commentaire que j'en ai donné, fait voir que l'idée de cette composition a été suggérée par une ballade d'Eustache Deschamps, et par le *Lai du Trot*, qu'imitèrent aussi Boccace et Gower. Des poëtes français que Chaucer a mis

à contribution, il n'a nommé que celui auquel il doit le moins, et qui avait le moins à lui prêter, Gransson, gentilhomme qu'il connut à la cour de Richard II.

La traduction du Roman de la Rose est remarquable par sa fidélité. La copie vaut l'original, sans le surpasser. Reproduire avec autant de bonheur la poésie de Virgile, d'Ovide ou de Stace, était chose impossible. Geoffrey ne l'a pas même tenté; en de rares endroits, il a montré les qualités d'un bon traducteur; ordinairement il traite les sujets antiques comme le faisaient nos trouvères.

Tels sont les principaux résultats auxquels m'a conduit l'étude patiente des poëmes chevaleresques et allégoriques de Chaucer, et des modèles qu'il a eus sous les yeux. Ces modèles sont variés; le talent qui les imite n'est pas sans originalité. Cependant, sans le *Pèlerinage de Canterbury*, le père de la poésie anglaise ne serait, à tout prendre, qu'un disciple de Guillaume de Lorris.

SECONDE PARTIE.



PÈLERINAGE DE CANTERBURY.

CHAPITRE Ier.

—

DE LA FABLE ET DES PERSONNAGES.

—

§ 1er.

Le Pèlerinage de Canterbury n'est pas une imitation du Décaméron.

L'idée d'encadrer plusieurs histoires dans une narration, nous est venue d'Orient; elle a été popularisée en Europe longtemps avant Chaucer par Pierre d'Alphonse, juif converti, auteur de la *Disciplina clericalis*, et par les nombreuses versions du Roman des Sept Sages. Ce sont ces ouvrages qui paraissent avoir servi de modèle au Pélerinage de Canterbury plutôt que le Décaméron, inconnu peut-être à Geoffrey. Mais le poëte anglais est supérieur à ses devanciers, y compris Boccace, par la fable, qui a un dénouement, et

par la diversité des personnages qui entraîne celle des histoires. Il faut avouer que la description de la peste de Florence que Boccace a placée comme introduction, est un tableau historique du premier ordre, et que le contraste entre un cadre si sérieux et un fond si léger est d'un effet très-poétique. Dans l'excès des maux, l'homme demande l'oubli; et l'imagination est pour lui ce charme puissant qu'Hélène jette dans la coupe de ses hôtes afin de tarir leurs larmes. Toutefois, l'action du Décaméron a le défaut d'être illimitée; les histoires, en passant par la bouche de narrateurs de même condition, prennent toutes le même cachet d'élégance. Dans Chaucer, le pèlerinage terminé, l'action a une fin nécessaire; les voyageurs appartiennent à tous les ordres de la société, et les récits, appropriés aux personnages, y diffèrent de nature et de manière. L'introduction du poëme anglais est aussi regardée comme un morceau achevé et classique : en voici le début qui initiera au sujet:

« Quand avril avec ses douces ondées a pé-
» nétré le sol durci par la sécheresse de mars,
» et baigné les veines de la terre de cette humidité
» dont la vertu engendre les fleurs; quand le
» zéphyr a caressé de sa tiède haleine les pousses
» naissantes dans chaque bosquet, dans chaque

» bruyère, tandis que le soleil, jeune encore, n'a
» parcouru que la moitié du signe du Bélier, et
» que les petits oiseaux inaugurant leurs concerts,
» passent les nuits sans clore la paupière, tant la
» nature les aiguillonne de ses feux; alors les
» chrétiens soupirent après les pèlerinages, et les
» porteurs de palmes vont dans des contrées
» étrangères vénérer des reliques saintes et re-
» nommées; alors surtout, du fond de chaque
» comté d'Angleterre, accourent à Canterbury,
» pour rendre hommage au bienheureux martyr,
» ceux que le saint a soulagés dans leurs mala-
» dies. »

« Or, certain jour de cette saison, j'étais à
» Southwark, logé à l'enseigne du Tabard (1),
» et prêt à faire avec ferveur mon pèlerinage à
» Canterbury. Sur le soir, arrive une troupe de
» vingt-neuf voyageurs, gens de diverses con-
» ditions, réunis par aventure, tous chevauchant

(1) Tabar, tabard, tabart, manteau court à l'usage des gens de guerre (*Roquefort*). Cependant Narès, dans son Glossaire, prétend que ce vêtement était aussi porté par des étudiants du collége de la Reine, à Oxford, aujourd'hui encore appelés *Tabarders*. Werstegan dit que de son temps le mot ne s'appliquait plus qu'à la cotte d'un héraut. On en trouve une description dans le bel ouvrage de Strutt, II, 29.

» vers le tombeau de saint Thomas Becket. Les
» chambres et les écuries étaient spacieuses et
» nous fûmes à l'aise. Bref, au coucher du soleil,
» j'étais déjà entré en propos avec chacun des
» voyageurs et admis dans leur société; je pris
» l'engagement de me lever de grand matin, et
» de les accompagner.

» Néanmoins, puisque ni le temps ni la place
» ne me font défaut, avant de faire un pas de
» plus dans mon histoire, il me semble convena-
» ble de vous dire la profession de mes nouveaux
» compagnons, leurs noms, leur rang et leur
» arroi divers. C'est par un chevalier que je veux
» commencer. » (V. 1-43.)

L'hôte fait bon accueil aux pèlerins, et leur offre de les accompagner au tombeau du saint. Pour égayer la route, chaque voyageur racontera une histoire, à l'aller ainsi qu'au retour. Un prix est réservé au plus aimable conteur. Cette proposition a immortalisé l'hôte Bailli, et son auberge est encore visitée par les curieux. C'est sur ce sujet que le vieux Geoffrey a composé dans une langue claire, riche, harmonieuse, une ample comédie qui le place entre Aristophane et Molière. Peintre, moraliste, poëte, il embrasse dans son œuvre toute la société contemporaine. Nulle part

ne se trouve un tableau plus animé de la vie privée des Anglais sous les Plantagenets. Doué d'un vif sentiment de la réalité, il décrit les diverses classes, les usages, les coutumes avec une exactitude telle que l'antiquaire ne saurait où trouver des renseignements plus précieux; profond observateur du cœur humain, porté d'ailleurs à la satire, il retrace les ridicules, les préjugés, les vices de l'époque de manière à faire pressentir les temps de la réforme; enfin, possédant une imagination vraiment puissante, de ses réminiscences il fait des créations originales, il ramène les observations de détail à des types qu'étudieront plus tard les poëtes, les moralistes, les romanciers.

Cette vaste composition offre à la critique deux objets d'examen nettement séparés : d'un côté, l'introduction et les prologues qui précèdent les contes; de l'autre, les contes. Une distinction plus vraie encore consiste à étudier les caractères, puis les situations. On voit alors clairement ce qui appartient au génie de Chaucer; dans le tissu de chaque histoire, le poëte anglais n'est qu'imitateur : exposition, incidents, dénouement, il emprunte tout à nos écrivains. Dans la peinture des personnages, il est inventeur; sans s'interdire entiè-

rement les ressources de ses vastes lectures, il a surtout pour modèle la réalité qui l'entoure et la nature morale qu'il sait si bien pénétrer. C'est par ce côté que j'essaierai d'abord de le faire connaître. Où prendre les matériaux de cette première étude? Dans le préambule, dans les prologues et dans les contes eux-mêmes.

Analyser une passion, sans montrer des hommes passionnés, c'est le fait du philosophe, non du poëte tragique; de même, dessiner des caractères en repos, ce n'est pas écrire une comédie. A cela se borne Chaucer dans son introduction regardée d'ailleurs, à juste titre, comme un chef-d'œuvre du genre descriptif. Pour trouver, au lieu de portraits, des personnages animés, au lieu de la fixité de la toile, la vie et son mouvement, il faut étudier les prologues qui rattachent les contes les uns aux autres. Là, à la description succède l'action : les types des diverses conditions sociales, esquissés dans le préambule, s'individualisent sans perdre leurs traits généraux, et deviennent des êtres réels avec lesquels on fait connaissance et qu'on n'oublie plus. Là, une fable bien simple, le récit d'un voyage qui n'a d'autre incident que les joyeux dires de la compagnie, suffit au poëte pour mettre en relief les

caractères. Il les fait ressortir à l'aide des contrastes, il les éclaire par les saillies et l'à-propos du dialogue, aussi bien que par le choix des contes dont le sujet, la diction, et parfois le dialecte répondent au rôle de chaque pèlerin. Il faut aussi étudier les contes eux-mêmes où, quelle qu'en soit la provenance, reviennent sans cesse les mœurs, les hommes du XIVe siècle. Les personnages qui y figurent y sont de la même condition que les narrateurs. Ce qui permet au poëte de donner plusieurs nuances d'un même type, et de faire admirer dans son œuvre, la même variété que dans la vie réelle.

§ 2.

Chevalerie.

Un clerc picard, Garnier, de Pont-Sainte-Maxence, dans une légende rimée en 1175, célèbre les miracles opérés par Thomas de Canterbury, et l'affluence des fidèles qui allaient visiter le tombeau du saint :

« Tuz li munz curt à lui, et evesque et abbé,
« Et gentil et vilain, li prince et li chasé;
» Et nuls nes en sumunt, ainz i vunt de lur gré,
» Mult se haste d'aler cil ke n'i a esté.
» Nis li petit enfant i sunt en berz porté. »

Hist. litt., *t.* 23, *p.* 578.

Chaucer descend jusqu'au vilain, mais ne s'élève pas jusqu'aux princes et aux grands dignitaires ecclésiastiques qui naturellement ne se mêlaient pas à la foule des pèlerins. Les personnages, réunis à l'auberge du Tabard, peuvent se distribuer en quatre catégories : 1°. la chevalerie; 2°. le clergé; 3°. les professions libérales; 4°. les métiers.

Chaucer, en récitant la romance de Sir Thopas, et se faisant interrompre par l'auditoire que fatiguent de telles exagérations, s'est plutôt moqué de la littérature chevaleresque que de la chevalerie elle-même. Il avait vu à Londres ce dernier champion de la chrétienté en Orient, Pierre de Chypre, dont Froissart a raconté les malheurs, et auquel Guillaume de Machault a consacré un long poëme. Ce prince, célèbre par ses conquêtes de Satalie et d'Alexandrie, et quelques-uns de ses compagnons d'armes, lui avaient offert l'image vénérable d'une institution qui déclinait :

« Là, se trouvait un chevalier, brave guerrier,
» s'il en fut, qui, depuis sa première sortie du
» manoir paternel, fidèle à son ordre, aima la
» loyauté, l'honneur, la liberté, la courtoisie; il
» s'était signalé dans les guerres de son suzerain.
» Nul ne poussa plus loin que lui ses excursions

» chez les chrétiens et chez les infidèles, et tou-
» jours il fut honoré pour son intrépidité. Il
» était à la prise d'Alexandrie. Maintes fois,
» en Prusse, de préférence aux chevaliers des
» autres nations, on lui assigna la place d'honneur
» dans les banquets; il avait combattu en Lithua-
» nie, en Russie; il s'était distingué au siége
» d'Algesir, dans le royaume de Grenade; plus
» tard, à Belmarie. Layas et Satalie furent té-
» moins de sa valeur. Sans compter plus d'un
» combat naval, il avait pris part à quinze grandes
» batailles sur terre; en Afrique, champion du
» Christ, il était descendu trois fois dans la lice
» et autant de fois avait tué son ennemi. Ce même
» brave chevalier, à la suite du seigneur de Pa-
» lathie, s'était couvert de gloire contre les Turcs.
» A sa bravoure s'alliait la sagesse; dans ses ma-
» nières, doux comme une jeune fille, il ne blessa
» jamais par des paroles peu courtoises. C'était
» un parfait gentilhomme. Que vous dire de son
» équipement? Il avait bonne monture, mais lui-
» même était peu élégant, vêtu d'une casaque
» de futaine où le haubert avait laissé sa rouille.
» Il revenait de guerroyer et avait hâte de se ren-
» dre en pèlerinage. » (V. 42—78.)

Il est intéressant de rapprocher de ce passage une ballade d'Eustache Deschamps, le *Bachelier d'armes*. Les deux poëtes ont marqué des mêmes traits le vrai chevalier :

« Humble cuer ait, toudis doit traveillier
» Et poursuir faiz de chevalerie,
» Guerre loyal, estre grand voyagier ;
» Tournoiz suir et jouster pour s'amie :
» Il doit à tout honnour tendre,
» Si c'om ne puist de lui blasme reprandre ;
» Ne lascheté en ses œuvres trouver ;
» Et entretouz se doit tenir le mendre :
» Ainsi se doit gouverner chevalier. »

(*Ed. Crapelet*, *p.* 119.)

Autant est grave la figure du chevalier, autant est frais et gracieux le portrait du jeune écuyer.

« Avec lui était son fils, jeune écuyer ; un » amoureux, un bel adolescent, les cheveux fri- » sés comme si on les eût mis en presse ; vingt » ans, c'était son âge, à mon avis ; de taille ordi- » naire, il se faisait remarquer par sa prestesse et » par sa force. Il avait déjà fait partie de trois » expéditions, en Flandre, en Artois, en Picar- » die, et s'était comporté de manière à mé- » riter les bonnes grâces de sa dame. Chargé de

» broderies, vous l'eussiez comparé à une prai-
» rie, qu'émaillent de fraîches fleurs, blanches
» et rouges. Tout le jour il chantait, jouait de la
» flûte. Pour le teint, c'était un mois de mai.
» Sa tunique courte avait des manches longues et
» larges. Il se tenait à ravir sur son destrier;
» d'une éducation accomplie, il rimait des chan-
» sons, dictait des lettres charmantes, savait joû-
» ter, savait danser, maniait la plume et le pin-
» ceau. Le cœur à l'amour, la nuit il ne dormait
» pas plus que ne fait le rossignol. Courtois, mo-
» deste, prévenant, c'est lui qui à table découpait
» les viandes devánt son père. »

Dans une autre pièce de E. Deschamps, restée, je crois, inédite, mais dont La Curne de Sainte-Palaye cite quelques vers, sont énumérées les qualités d'un écuyer; notre aimable pèlerin a une éducation encore plus achevée. Il sait rimer, dicter, peindre, jouer de la flûte. Tyrwhitt n'a pas remarqué que, pour vêtir l'écuyer, Chaucer a emprunté la robe du *Dieu d'amours*, telle qu'elle est décrite par G. de Lorris.

« Fu la robe de toutes pars
» Portraite, et ovrée de flors
» Par diverseté de colors.
» Flors i avait de maintes guises

» Qui furent par grant sens assises :
» Nulle flor en esté ne nest
» Qui n'i soit.... etc. »
(*V.* 887, *édit. Méon.*)

Après l'écuyer vient l'archer; il est décrit tel que W. Scott peindra l'habile Loksley et les compagnons de Robin Hood (1).

« Sans autre serviteur, il n'avait pour suite » qu'un *yeoman;* c'est ainsi qu'il aimait à voya- » ger. Notre yeoman, avait casaque et capuchon » verts, et sous son baudrier, un faisceau de » flèches brillantes, acérées, garnies de plumes » de paon, il portait dignement le costume de son » rang. Ses flèches ne tombaient pas négligem- » ment les plumes en bas ; dans sa main on » voyait l'arc redoutable. Ses cheveux étaient ras, » son visage brun; il connaissait les détours de » la forêt. Il avait un riche brassard et de plus » un sabre et un bouclier d'un côté, et de l'autre » un poignard à pointe aiguë, enfermé dans » un élégant fourreau; un saint Christophe » d'argent qui brillait sur sa poitrine, un cor de » chasse et le baudrier vert disaient, à n'en pas » douter, que c'était un forestier. » (V. 100-18.)

(1) Ivanhoë, ch. XIII.

Dans le beau roman d'Ivanhoë, dont l'auteur doit tant à Chaucer, il y a deux *Frankleins*, l'un, Cédric, vieux Saxon tout préoccupé de l'orgueil de sa race; l'autre, Athelstane, qui, par son épicuréisme, rappelle notre gentilhomme campagnard, joyeux convive de l'auberge de Southwark.

« Un gentilhomme campagnard (*Franklein*)
» se trouvait de la société; blanche comme la pâ-
» querette était sa barbe; sanguin de tempérament,
» il aimait, dès l'aube, une soupe au vin. Vivre
» dans les délices, c'était sa coutume; car, en
» vrai fils d'Épicure, il mettait le bonheur dans la
» volupté; il tenait maison et grandement, c'était
» le saint Julien du pays; son pain, sa bière était
» à tout venant.

» Nul n'avait meilleure cave; chez lui, à toute
» heure, viande apprêtée, chair et poisson en
» abondance; on eût dit qu'il pleuvait dans son
» logis toutes les friandises imaginables, et, sui-
» vant les saisons de l'année, sa table changeait
» d'aspect; il avait en cage plus d'une grasse per-
» drix, plus d'un brochet, plus d'une brème.
» Malheur à son cuisinier si la sauce n'était pi-
» quante, bien relevée et tout à point. La table,
» immobile au milieu de la salle, était toujours
» couverte. Aux sessions, il était choisi comme

» chef et seigneur (*lord and sire*); une dague et
» une bourse de soie pendaient à sa ceinture, qui
» était plus blanche que le lait. Il avait été shérif;
» on n'eût pas trouvé facilement un tel vavas-
» seur. » (V. 555-62.)

Il est évident que cette minutieuse peinture du hobereau, qui fait le saint Julien dans ses terres, n'est pas exempte d'ironie, tandis que la douceur, la bravoure, les manières courtoises du chevalier, la grâce, l'éducation, le courage de l'écuyer, sont un éloge ou du moins un regret accordé par le poëte à une institution mourante. Geoffrey s'est moqué de la littérature chevaleresque et non de la chevalerie.

§ 3.

Clergé.

Tout porte à croire que Chaucer étudia à Oxford, et qu'il y connut Wiclef, dont le savoir et l'éloquence durent le frapper vivement. Plus tard, il le retrouva s'abritant sous la protection du duc de Lancastre. Le réformateur, on le sait, attaquait le relâchement du clergé, et touchait au dogme même. Chaucer ne l'a pas suivi dans ses dangereuses innovations, mais il a souvent traduit ses

plaintes contre les abus qui, de l'aveu de graves autorités, affligeaient alors l'Église.

Il est un livre qui semble aussi avoir fortement ému l'imagination du poëte; c'est *la Vision de Pierre le Laboureur*. Dans cette satire écrite en dialecte populaire, on retrouve la forme allégorique du Roman de la Rose, les personnifications des vices et des vertus qui figurent dans le *Tournoiement de l'Antechrist* de Huon de Méry, et nombre d'emprunts faits à Gautier Map et à Wiclef. L'auteur paraît vouloir la réforme, sans révolte ni séparation. Le mal y est flétri et dépouillé des attraits séducteurs que lui laissent souvent les poëtes satiriques eux-mêmes. La vision de Piers Ploughman est supérieure sous le rapport moral au Pèlerinage de Canterbury; comme œuvre littéraire elle est de beaucoup au-dessous. La forme, le style n'y sont que des moyens; le but, c'est le triomphe de la vérité et de la vertu. Chaucer avant tout est poëte; il veut plaire, il veut toucher, et fait son profit de tout ce qui lui inspire de beaux vers. Cependant il ne faut pas croire que la vision de Piers Ploughman n'ait aucun mérite poétique. Malgré le peu de souplesse des vers anglo-saxons, le moine de Malvern a semé son étrange poëme de proverbes énergi-

ques, d'épigrammes mordantes, de descriptions rapides, mais pittoresques, et de portraits vigoureusement esquissés. Il y a, au début, une peinture de la vie humaine et de ses diverses conditions, qui est, si je ne me trompe, un morceau d'une beauté originale.

Wiclef et l'auteur de Piers Ploughman résumaient un nombre infini de satires qu'avait suscitées l'interdit fulminé en 1208 contre le roi Jean Sans-Terre (1), ou qui venaient du continent. L'Angleterre, en ce genre de littérature, n'était que trop riche. Cependant, Chaucer s'est aussi souvenu de nos plus hardis trouvères, Jehan de Condé, Jacques de Baisieux et Jean de Meung. S'il veut peindre la bourgeoisie et les artisans, il n'a d'autre point de départ que ses propres observations ; il copie la vieille Angleterre, telle qu'elle s'offre à ses yeux, et nul artiste n'a mieux réussi à peindre l'âme, le caractère, l'humeur, par la physionomie, par les gestes, par les attitudes, par le costume. Qui a lu attentivement le Pèlerinage de Canterbury, a vécu avec les Anglo-Normands du siècle d'Edouard III. Lorsqu'il s'agit du clergé, son inspiration n'est pas aussi dégagée

(1) Hist. litt., t. XXI, p. 333, art. de M. Victor Le Clerc.

de réminiscences, mais elle n'en est que plus forte. Telle est l'âpreté de sa verve que, dans un sujet si délicat, je ne pourrai le suivre.

Après le portrait tant soit peu ironique d'une abbesse, se succèdent des tableaux où la satire est de plus en plus avouée; c'est d'abord un moine qui est loin d'être un ascète, mais qui n'a rien d'odieux et se fait pardonner ses fourrures, sa mule aux riches harnais, son épicuréisme par l'aménité de son caractère; puis c'est un frère quêteur, fourbe et rapace, qu'attire le chevet des mourants; viennent ensuite l'effronterie sacrilége du marchand d'indulgences, la cruauté sans merci d'un inquisiteur de bas étage, de l'huissier ecclésiastique. Chaucer s'est montré habile à graduer les nuances, à éveiller des sentiments qui, de la moquerie vont jusqu'à l'indignation; il excelle de même dans l'art des contrastes. Il a flétri les vices affublés de dehors hypocrites, il rappelle les maximes d'un christianisme sincère. Bien des fois on a chanté le modeste habitant du presbytère, mais Geoffrey n'a pas été surpassé.

Pour donner quelque idée du talent de Chaucer comme peintre de mœurs, et montrer comment il s'approprie les emprunts faits à la triple source que j'ai indiquée, il faut que je me décide à faire

des citations et des rapprochements. Quoique la satire, bien prise, soit une leçon de goût et de vertu, j'userai de la plus grande réserve en cet endroit de mon travail, et je me résigne à être incomplet. Je ne détacherai de cette ample comédie que les scènes où figurent des travers, des défauts peu sérieux et non celles où le vice est mis à nu. D'ailleurs, ce que flétrit le poëte, avait été flétri par les Conciles, et sera éternellement condamné par la morale.

Voici le portrait de la prieure : « Il y avait aussi » une Religieuse, prieure de son couvent, sou- » riant avec une timide modestie, et dont le plus » grand serment était par saint Eloi. On la nom- » mait madame Eglantine. Madame Eglantine » chantait aux offices avec un aimable nasillement, » parlait avec facilité et netteté le français qu'on » enseigne à l'école de Strafford-at-bow : le fran- » çais de Paris lui était inconnu. A table, en fille » bien élevée, aimant la civilité la plus scrupu- » leuse, elle ne laissait rien tomber de ce qui » approchait de sa bouche ; elle se gardait de » tremper le bout de ses doigts dans le jus des » viandes ; elle savait choisir et goûter un mor- » ceau sans qu'on le suivît à la trace sur sa poitrine. » Sa lèvre supérieure, essuyée avec soin, n'im-

» primait pas le moindre vestige de graisse au bord
» de la coupe. Comme elle se penchait avec pré-
» caution sur son assiette! Et certes elle ne man-
» quait ni d'enjouement dans l'esprit ni de grâce
» et d'amabilité dans le maintien, quoique s'étu-
» diant à imiter le ton de la cour, à prendre
» des manières dignes, et à inspirer la déférence
» et le respect.

» Que dire de son cœur si charitable, si tendre,
» qu'une souris prise au piége, morte ou blessée,
» la mettait tout en larmes. Des petits chiens
» d'espèce rare, s'élevaient par ses soins, ayant
» à foison viande rôtie et gâteaux. L'un d'eux
» allait-il de vie à trépas, ou recevait-il quelque
» coup des passants, autre sujet de pleurs et
» d'amertume. C'était la sensibilité même que
» madame Eglantine. Cette religieuse, dont la
» guimpe était plissée avec soin, avait un nez
» long et bien proportionné, des yeux transpa-
» rents comme le cristal, une bouche petite et
» vermeille, un front large, une taille élevée. Son
» habit était irréprochable; à son bras elle portait
» deux chapelets en corail, montés d'argent, au
» bout desquels pendait une broche en or brillant
» où était gravé un A avec cette devise : *Amor*
» *vincit omnia.* » (V. 118-62.)

Il est inutile d'insister sur le goût avec lequel le poëte a rassemblé les traits dont se compose cette physionomie que de légers ridicules rendent encore plus intéressante. Gresset, dans ses meilleurs moments, n'a pas manié la satire avec plus de délicatesse. Ce français étranger, ce chant tant soit peu nasillard, cette sensibilité qui, faute des soucis réels de la vie, se crée des prétextes frivoles, sont des détails pleins de naturel. Un fait que Tyrwhitt a déjà signalé, c'est que la religieuse est élevée dans les préceptes de courtoisie du Roman de la Rose; ce qui ferait de ce livre peu chaste le code du bon ton et des belles manières au XIVe siècle. Chaucer reproduit textuellement le passage qui commence par ces vers :

« Et bien se gart qu'elle ne moille
» Ses dois ès broez jusqu'as jointes, etc. »

On trouve des recommandations aussi naïves dans le roman de Beaudous, par Robert de Blois (1).

Les recherches de l'érudition n'aboutissent pas seulement à reconstruire le passé, elles deviennent des matériaux pour des créations nouvelles.

(1) Voy. Hist. litt., t. XXIII, p. 735.

L'imagination a besoin d'être fécondée par l'étude; l'idéal n'est qu'une conception plus pure qui suit l'expérience, mais ne la devance pas. Ces débris de ballades, ces monuments mutilés recueillis par Percy, Ritson, Ellis, Hartshorne et d'autres laborieux investigateurs, ainsi que les poésies du vieux Geoffrey, ont nourri le génie de Walter-Scott. Les lecteurs à qui sont familières ces reliques arrachées à l'oubli, en reconnaissent des traces dans tous les ouvrages de l'immortel romancier. Si vous avez admiré le prieur de Jorvaux, cavalier habile, montant une mule richement harnachée, sachez que cet ecclésiastique a une ressemblance frappante avec le moine du Pèlerinage de Canterbury. L'ordre de Saint-Benoît, introduit en Angleterre par Augustin, avait pris de grands développements et possédait d'immenses revenus. Les richesses de l'ordre corrompirent les membres; le solitaire du Mont-Cassin n'aurait pu reconnaître ses disciples dans les Bénédictins du XIVe siècle. Chaucer a voulu peindre le pervertissement de la règle, cet amour du luxe, cette passion de la chasse qui se montraient dans les dignitaires. Warton, à ce propos, rappelle qu'en 1216, l'archidiacre de Richemond, à sa prise de possession du prieuré de Bridlington, était vêtu

suivi de 97 chevaux, 21 chiens et 3 faucons. Un fameux chasseur contemporain du poëte, fut William de Clown, abbé de Leicester; sa réputation était telle que le roi et quelques nobles lui payaient pension pour chasser avec lui. Les autres détails de cette page, déjà plus satirique que la précédente, pourraient trouver un commentaire dans les ouvrages de Wiclef (1); mais le poëte ne s'est pas élevé au ton d'indignation du fougueux docteur. Sa moquerie est encore empreinte d'indulgence.

« Je passe au moine. C'était un habile économe » de sa communauté, cavalier expert, adroit » chasseur, un moine fait pour être abbé. Il en- » tretenait dans ses écuries maint cheval de prix, » et quand il passait au trot sur sa monture, le » bruit des rênes garnies de sonnettes, se mêlait » au murmure du vent, clair comme le son de la » cloche appelant à la chapelle les moines soumis » à sa surveillance. Pour lui, les règles de Sainte- » Maure et de Saint-Benoît sentaient la décrépi- » tude; aussi, laissant au vieux temps les vieilles » coutumes, il ne restait pas en arrière du siècle. » Il n'aurait pas donné une poule plumée du

(1) Voy. Lewis's life of Wiclif, p. 39.

» texte qui défend la chasse aux gens d'église ;
» il n'estimait pas à l'égal d'une huître le pro-
» verbe qui dit : Moine hors du cloître, poisson
» hors de l'eau.

» Je partage son avis : à quoi bon pâlir au fond
» d'un monastère, les yeux cloués sur un livre et
» se détraquer le cerveau? A quoi bon travailler
» de ses mains, creuser, bêcher, comme le veut
» Augustin? Qu'en revient-il au monde? Qu'Au-
» gustin prenne le hoyau, puisque tel est son bon
» plaisir; quant à lui, ardent piqueur, il avait des
» lévriers prompts comme des oiseaux de passage :
» lancer un cheval et chasser le lièvre, voilà où il
» mettait sa joie; et pour satisfaire ce goût, rien
» ne lui coûtait. J'observai que ses manches
» étaient bordées de la fourrure la plus riche;
» son capuchon s'attachait sous le menton à l'aide
» d'une épingle d'or, figurant un nœud d'amour.
» Sa tête chauve reluisait comme un miroir; de
» même sa face, qui semblait ointe d'essence. Sei-
» gneur plein d'embonpoint, il roulait dans de
» profondes orbites des yeux semblables à une
» fournaise de plomb en fusion. Ses bottes sou-
» ples, son cheval superbe annonçaient un prélat
» magnifique. Nargue de la maigreur des pâles
» revenants! A son avis, le meilleur rôti, c'était

» un cygne bien engraissé. Vous ai-je dit que son
» palefroi était brun comme la baie du géné-
» vrier? » (V. 165-207.)

Jehan de Condé n'est pas perdu dans la foule des rimeurs du XIIIe siècle. Outre des fabliaux, il a écrit deux apologies, l'une : *Por coy on doit honnourer les fêmes*, l'autre en faveur des ménestrels. La première a été imitée en anglais par un auteur inconnu, la seconde, qui témoigne d'une certaine hardiesse, a fourni à Chaucer ce qu'il y a de plus saillant dans le portrait du frère quêteur. Notre trouvère avait dit :

« Quant par terre alla Jesu-Christ,
» Selonc les sainctimes escrits
» C'on lit des IIII Evangelistes,
» N'aloit mie querre ses gistes
» Souvent ès cours et ès palais,
» Des riches hommes clercs et lais
» Les bons vins et les bons morsiaux.
» Souvent l'ostela un mésiaux, etc.
» Mès la poure gent eschuies
» Et les riches hommes suies....
» Dites quel rieule vous donèrent
» Li doi saint qui vous ordenèrent? »...

B. I. Mss. Fr., n° 7534, f° 147.
3. 3.

Le poëte anglais adresse les mêmes reproches : « Les garçons de cabaret lui étaient plus fami-

» liers que les ladres et les mendiants ; avec des
» gens de cette espèce il n'y a ni honneur ni
» profit. Quiconque est sage hante les riches mai-
» sons et la boutique du fournisseur. » (V. 240-8.)

En un autre endroit :

« Dites en quel point absoles
» Les grants seigneurs et les grans dames, etc. (1). »

Chaucer developpe ce passage :

« Comme il écoutait avec indulgence l'aveu des
» fautes ; avec quelle douceur il accordait l'ab-
» solution. A bonne pitance, légère pénitence.
» Faire des largesses à un ordre mendiant, c'est
» une preuve qu'un homme est dûment confessé.
» Nul doute alors que le religieux n'ait opéré une
» conversion. Plus d'un pécheur, tout contrit qu'il
» est, peut avoir un tempérament à rester les
» yeux secs ; ainsi, au lieu de prières et de
» larmes, donnez de l'argent aux pauvres frè-
» res. » (V. 220-30.)

La satire devient telle que je dois m'arrêter dans

(1) For lordes ye plesen
And reverencen the riche
The rather for hir silver. V. 9763.
Piers Ploughman, *p.* 299, *éd.* 1856.

mes citations. Je ne dirai rien ni de l'appariteur ecclésiastique, ni du marchand d'indulgences. Le poëte anglais a dépassé en causticité tout ce qui a été écrit avant ou après lui sur le même sujet. J'aime mieux détourner mes regards de ce spectacle qui laisse dans l'âme je ne sais quelle tristesse, pour les reporter sur la douce figure du curé de campagne.

« Là se trouvait un vénérable ecclésiastique,
» un curé de village, pauvre d'argent, mais riche
» en saintes pensées et en bonnes œuvres. C'était
» un homme savant, un théologien capable de
» prêcher dignement l'évangile et zélé pour ins-
» truire ses paroissiens. Il était d'une sollicitude
» admirable, d'une patience merveilleuse dans
» l'adversité, et il en avait donné la preuve bien
» souvent. Loin d'affliger en réclamant ses dîmes,
» il aimait à partager avec les pauvres et le fruit
» des offrandes et son modeste avoir. Sa paroisse
» s'étendait au loin; car les maisons étaient à de
» grands intervalles les unes des autres; néan-
» moins jamais pluie ni tempête ne l'empêcha
» d'aller porter dans la demeure la plus éloignée,
» chez le riche comme chez le pauvre, des conso-
» lations à ceux qu'éprouvait la maladie ou l'in-
» fortune. Il s'y rendait à pied, un bâton à la

» main : c'est ainsi que, dans son dévouement, il
» donnait à son troupeau l'exemple avant le pré-
» cepte. C'est de l'évangile qu'il tirait ses ensei-
» gnements, et il ajoutait : Si l'or se rouille, que
» deviendra le fer? Quand le prêtre en qui nous
» avons foi, quitte le droit chemin, ce n'est pas
» merveille que l'ignorant se perde. N'est-ce pas
» chose honteuse que de voir un pasteur chargé
» de souillures à la tête d'un troupeau sans tache!
» C'est au prêtre, par-la pureté de ses mœurs, à
» montrer à ses ouailles comment il faut vivre (1).
» Il ne donnait pas son bénéfice à loyer; on ne le
» voyait pas, laissant ses brebis dans la fange,
» courir à Londres pour solliciter une riche cha-
» pelle, ou passer joyeux temps avec un ami. Il
» restait chez lui, surveillait son bercail, le pré-
» servait des attaques des loups. C'était le bon
» pasteur et non le mercenaire. Saint et vertueux

(1) Right so bi persons and preestes
And prechours of holi chirch
That aren roote of the rigt feith,
To rule the peple,
And ther the roote is roten,
Reson woot the sothe
Shal nevere flour ne fruyt
Ne fair leef be greene, etc. *V.* 9803-11.
Piers Ploughman, lib. cit.

» lui-même, il n'en recevait pas moins en misé-
» ricorde les pécheurs, et loin de prendre un ton
» superbe et digne, il usait à leur égard de charité
» et de discrétion. Conduire les hommes au ciel
» par la douceur et l'exemple, c'est ce qu'il vou-
» lait. Mais s'il rencontrait un méchant endurci,
» de haute ou basse condition, peu lui importait,
» il le réprimandait fortement à l'occasion. Jamais
» prêtre meilleur. Ennemi de la pompe et de la
» vanité, il ne s'était pas fait une conscience
» aisée. Il enseignait la doctrine du Christ et des
» apôtres, la mettant d'abord lui-même en pra-
» tique. » (V. 531.)

Goldsmith s'est inspiré de Chaucer lorsque, dans son touchant poëme du *Village abandonné*, il s'arrête devant les lieux où fut le presbytère d'Auburn :

« Là, près de ce taillis où jadis souriait le
» jardin, et où maintenant encore plus d'une
» fleur, naguère cultivée, croît sauvage : là où des
» arbrisseaux arrachés laissent voir le sol, s'élevait
» la demeure du curé du hameau. C'était un
» homme cher à toute la contrée, et grandement
» riche avec quarante livres par an. Loin des
» cités, il accomplit sa divine mission. Jamais il
» ne changea de résidence ; jamais il ne souhaita

» de poste plus élevé. Il ne savait pas flatter,
» aspirer au pouvoir en pliant ses doctrines aux
» circonstances. Son cœur avait appris à estimer
» d'autres buts. Il était plus habile à secourir les
» malheureux qu'à s'élever lui-même. Sa maison
» était connue des vagabonds; il leur reprochait
» leur vie errante, mais soulageait leurs maux.
» Le mendiant dont la longue barbe blanche
» couvrait la poitrine, le mendiant d'ineffaçable
» mémoire était son hôte. — Le prodigue ruiné
» réclamait sa parenté, et était écouté; le soldat
» fatigué, invité à séjourner, s'asseyait à son âtre,
» passait la nuit en récits. Charmé de ses hôtes,
» cet homme plein de bonté, à l'aspect de leur
» détresse, ne voyait plus leurs vices, etc. »

C'est ici le même désintéressement que dans Chaucer, la même modestie, mais moins d'austérité. Sans doute Goldsmith, dans ses courses lointaines, avait plus d'une fois salué le presbytère comme un lieu de halte pour sa fatigue, de ressource pour son dénûment; sans doute aussi, par nature oublieux de la règle, il tenait à l'oubli des fautes, et ces deux mots, hospitalité, indulgence, résumaient pour lui les vertus pastorales. C'est ainsi qu'il affaiblit les touches sévères de son modèle, et qu'il nous représente plutôt un

consolateur des maux d'ici-bas, qu'un guide austère dans la voie du salut.

Delille, dans son poëme de l'Homme des Champs, a fait quelques emprunts à Goldsmith, mais d'une main peu habile. A un souvenir précis, il a substitué une abstraction sans individualité, et par conséquent sans intérêt. Nous avons vu dans Chaucer, le prêtre saint, l'homme de foi et d'espérance; dans Goldsmith l'homme de miséricorde, de pitié, d'indulgence. M. de Lamartine a montré dans Jocelyn la passion se purifiant à l'ombre du sanctuaire. Ce sont les trois types les plus importants qu'on ait tracés du prêtre. Le premier seul est l'idéal. M. de Lamartine ne s'est pas fait illusion à ce sujet. « Le » prêtre moralement et poétiquement conçu a une » autre dimension que Jocelyn, écrit-il dans sa » préface. Jocelyn est un fragment d'épopée in- » time; ce n'est pas, comme on l'a cru, le type » sacerdotal. » Chaucer, selon nous, a réussi à représenter, dans toute sa grandeur morale et sa beauté poétique, la figure du curé de village.

Les commentateurs ont cru voir, dans le caractère du Lollard, — c'est ainsi que le curé est appelé par l'hôte, — Wiclef lui-même, devenu recteur de Lutterworth. Déjà, dans la vision de

Pierre le Laboureur, ils prétendent que le moine de Malvern a désigné son confrère d'Oxford, en esquissant le personnage de *Do-bet*.

« Il est humble comme un agneau, affable » dans son parler; il secourt tous les hommes, » selon leurs besoins; bourses et ceintures que » portent le comte Avare et ses héritiers ont été » déchirées par lui; et, avec l'or de Mammon, » il s'est fait des amis. Il a traduit la Bible; » il prêche au peuple les paroles de saint Paul: » *Libenter suffertis insipientes, cùm sitis ipsi* » *sapientes* (1). »

Je ne crois pas qu'un réformateur d'une nature aussi superbe que Wiclef, ait pu servir d'original au portrait qu'on a lu; mais il est facile de retrouver dans ses écrits tous les traits dont se compose la figure du curé de campagne. Autre chose est d'entrevoir un idéal, de le proposer à ses adversaires comme règle, autre chose de le réaliser. La prose du théologien se reconnaît en effet sous les vers du poëte. A voir ce digne ecclésiastique oublieux de la vieillesse, un bâton à la main, visitant, malgré pluie et tempête, ses ouailles disséminées au loin; à l'entendre enseignant la vraie doctrine du

(1) Piers Ploughman, v. 5966, éd. 1856.

Christ et des apôtres, on se rappelle l'indignation de Wiclef contre « ces prélats, abbés, prieurs qui, » morts au monde et à ses vanités, voyagent avec » quatre-vingts chevaux harnachés d'or et d'ar- » gent, conduits par de misérables écuyers en » haillons (1), et contre ces religieux qui, transfor- » mant la prédication en comédie, débitent au » peuple des mensonges, des fables, des légendes, » et le privent de l'intelligence des saintes Écri- » tures (2). » Cet ecclésiastique humble, détaché, miséricordieux ne semble-t-il pas s'être inspiré de ces paroles du réformateur ? « Si tu es prêtre, » surpasse les autres hommes par la sainteté de » tes désirs, de tes prières, de tes pensées, aussi » bien que de tes paroles, de tes conseils, de tes » enseignements. Que tes actions soient un livre » ouvert où les laïques apprennent à servir Dieu » et à garder ses commandements. Une vie sainte » connue de tous et persévérante, a plus d'effet » par l'exemple, que la prédication par les seules

(1) A Prelate, as an Abbot or a Priour, that is dead to the world, and pride and vanity thereof, to ride with fourscore horse, with harness of silver and gold, and many ragged and fittred squires.

(*Of Prelates. Ms. c.* 9; *ap. Lewis*, *p.* 40.)

(2) They senden other that tellen lesings, fables, and chronicles.

(*Loc. cit.*, *p.* 41.)

» paroles. Ne dépense pas ton bien en fêtes avec
» les riches; ne prélève sur les offrandes que tu
» reçois, et qui sont le patrimoine des pauvres,
» que de quoi te nourrir avec frugalité, te vêtir
» avec modestie, et consacre le reste de ton re-
» venu à soulager les indigents que la maladie ou
» la faiblesse rend impropres au travail. Ainsi tu
» seras un véritable prêtre devant Dieu et devant
» les hommes (1). »

On a vu de l'invraisemblance à mettre un Lollard en compagnie de pèlerins; Wiclef disait :

« Par les pèlerinages, les œuvres de miséricorde
» sont cruellement détournées des gens nécessi-

(1) If thou be a Priest', and namely a Curate, live thou holily, passing other men in holy prayer, and desire, and thinking, in holy speking, counseiling and true teching, [and ever that God's hests, his Gospel, and vertues ben in thy mouth, and ever despise sin to draw men therefro, and that thy deeds ben so rightful, that no man shall blame them with reson,] but that thine open deeds be a true book to all sugets and lewed men to serve God and do his hests thereby. For ensample of good life, and open and lasting, stirreth more rude men than true preching by naked word. And wast not thy goods in great feasts of rich men, but live a mean life of poor men's alms and goods both in meat, an drink, and cloths, and the remnant geve truly to poor men that have not of their own, and may not labour for febleness or sickness. And thus thou shalt be a true priest both to God and to men.

(*Wiclef, short rule of life; ap. Lewis, p.* 146.)

» teux, le vulgaire est entretenu dans le péché,
» et les clercs sont tellement enorgueillis qu'ils ne
» connaissent plus ni Dieu ni eux-mêmes (1). »

Quelle que soit la valeur de cette objection, il n'est pas moins vrai qu'au milieu de ces hypocrites, l'aspect de cet homme vertueux console ; que la satire, tout en devenant plus amère par le contraste, se fait cependant mieux accepter.

Chaucer n'était Lollard que dans une certaine mesure; il ne s'est nullement associé aux erreurs religieuses, aux menées politiques de Wiclef. Il a fait, comme nos trouvères, la satire du vice; il a signalé les infractions faites à la loi morale gravée dans le cœur de l'homme et admirablement exprimée par l'Evangile ; c'est là qu'il s'est arrêté. Les écrivains anglais se livrent sur Chaucer à des inductions téméraires. S'ils veulent trouver la profession de foi du poëte dans cet éloge du curé de campagne, j'y consens; mais qu'ils n'oublient pas

(1) Netheles to gon a pilgrimage, and visite suche placis in sette hope of helthe in doumbe idolis, or in imagis made with mannis handis, in offringe to the imagis or to riche men of the worlde the almes dedis, that ben due to pore men bi commaundment of Crist, is uttrilli unleful, and an opin signe of idolatrie, and spoilinge and sleying of pore men and apostasie either goinge abak fro Cristene feith. (*Reg. eccl. ; ap. Lewis*, *p.* 176.)

que le sermon attribué au vénérable ecclésiastique est tout-à-fait orthodoxe.

§ 4.

Professions libérales.

L'étudiant, le sergent-à-la-coiffe, le pourvoyeur de la faculté de droit, le médecin, l'alchimiste et son aide formeront le troisième groupe. Ici le commentateur est à l'aise. Aucun de ces pèlerins n'a une figure repoussante. On chevaucherait gaiement de compagnie avec eux. Nos auteurs de fabliaux se servent des clercs pour les méchants tours; ils en font les Scapins de leurs Gérontes. Chaucer, dans ses contes, a parfois habilement mis en œuvre cet élément de comique, mais il s'est plu à donner à l'étudiant d'Oxford un tout autre caractère : c'est le pendant du curé de campagne. Ce que celui-ci est pour la foi, celui-là l'est pour la science. Tous les deux sont étrangers à la fortune; les dons qu'ils reçoivent, sont pour l'un une occasion de bonnes œuvres, pour l'autre un moyen d'acheter des livres. La passion des livres avait, au siècle de Chaucer, un représentant illustre en Angleterre, Richard de Bury,

évêque de Durham, auteur du Philobiblion (1), et fondateur de la bibliothèque d'Oxford. Notre jeune clerc méritait d'être l'un des cinq écoliers à qui était confiée la garde de l'établissement. Comme il prie avec ferveur pour ceux qui, par leur munificence, lui ont procuré de quoi s'instruire! Comme il place pieusement sous son chevet les précieux manuscrits! Comme il en admire les belles reliures et les belles sentences! Car il n'aime point ses livres par une vaine ostentation, comme celui à qui le poëte Barclay fait tenir le gouvernail du *Vaisseau des fous;* il les aime pour la science qui y est renfermée. La résignation, la modestie se reflètent sur sa douce physionomie et dans tout son extérieur. Nul n'était plus propre à raconter l'histoire de la patiente Grisélidis.

« Là se trouvait un clerc de l'université d'Ox-
» ford qui avait longtemps étudié la logique; son
» cheval était maigre comme un râteau, et lui-
» même, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût gras;
» ses joues étaient creusées par trop de sobriété,
» son surtout laissait voir la corde, car notre
» clerc n'avait pas encore obtenu de bénéfice, et

(1) Ce livre a été récemment traduit en français par M. H. Cocheris.

» il était peu propre aux affaires du monde. Il
» aimait beaucoup mieux avoir à son chevet une
» vingtaine de volumes sur Aristote et sa philoso-
» phie, reliés en maroquin rouge ou noir, que
» riche robe, viole ou psaltérion. Quoique philo-
» sophe, il avait peu d'or dans son coffre ; il
» dépensait en livres et en leçons les libéralités
» de ses amis, et priait avec dévotion pour les
» âmes de ceux qui lui fournissaient de quoi
» fréquenter les écoles. L'étude était le premier de
» ses soins ; il ne disait jamais un mot de plus
» qu'il ne fallait, et parlait en forme, d'un ton
» révérencieux, laconiquement et par maxime.
» La morale et la vertu inspiraient ses discours ; il
» aimait à apprendre, il aimait à enseigner. »
(V. 286-310.)

L'écolier se distingue par son désintéressement des cinq autres pèlerins, car l'amour du gain est un trait commun de leur caractère. Le plus important de ces personnages, c'est le magistrat. La dignité de sergent était la plus élevée à laquelle pût aspirer un docteur en droit civil. C'est parmi les sergents que se choisissait l'avocat du roi ; les juges les appelaient confrères ; à leur investiture de la robe et de la coiffe, ils offraient un de ces festins dont rien sur le continent ne peut donner une idée.

« Nous avions aussi avec nous un sergent-à-la-
» coiffe, circonspect et sage, qui avait été souvent
» au parvis; plein de bonnes qualités, de discré-
» tion, de dignité, il paraissait tel qu'il était réel-
» lement; ses discours respiraient la sagesse; sou-
» vent il avait rempli le rôle d'assesseur aux assises
» par patente et délégation royale. Sa science et
» son grand renom lui avaient mérité des gratifi-
» cations et des robes, présent royal; c'était un
» infatigable acquéreur, tout devenait sa pro-
» priété, mais loyalement. Jamais homme plus
» occupé, et cependant il semblait encore plus
» affairé qu'il ne l'était réellement. Il connaissait
» les décisions et les décrets rendus depuis le règne
» de Guillaume; aussi savait-il rédiger acte et
» procès-verbal de telle manière que la chicane
» n'y trouvait maille à reprendre; il voyageait
» simplement avec robe bariolée et ceinture de
» soie. C'est tout ce que je vous dirai de sa mise. »
(V. 311-32.)

Dans le portrait du *Manciple* (1), l'auteur oppose avec malice le bon sens pratique à l'érudition bouffie de textes : c'est sans doute d'après ses

(1) Pourvoyeur. Tyrwhitt dérive ce nom de *manceps*. (Voy. Ducange.) La charge subsiste encore.

souvenirs de l'hôtel du Temple qu'il dessine ce portrait. Rien n'était perdu pour son génie observateur.

« Il y avait aussi le gentil pourvoyeur d'une » Faculté de droit, capable de servir de modèle à » tout acheteur par son adresse à conclure un » marché, argent comptant ou à crédit. Il était si » bien sur ses gardes que ses affaires allaient à » merveille. N'était-ce pas une véritable grâce de » Dieu qu'un homme de cette condition surpas- » sât en esprit toute la sagesse de la docte Faculté? » Il avait autour de lui plus de trente docteurs » versés dans les lois; parmi lesquels une dou- » zaine capables d'administrer les biens du plus » riche seigneur d'Angleterre, de manière à faire » vivre sans dettes ce seigneur, fût-il stupide » comme une souche. Et cependant notre pour- » voyeur leur pouvait mettre à tous le bonnet » d'âne. » (V. 569-89.)

Quand on à lu les écrits où Pétrarque exhale sa haine contre les médecins, notamment deux de ses lettres adressées à Boccace (1) et à Pandolfe Malatesta, on est frappé de l'exactitude avec la-

(1) Voy. Senile, l. XIII, ép. 8; liv. XIV, ép. 16. — Voy. aussi Averroës et l'Averroïsme, par M. Ernest Renan.

quelle Chaucer recueillait toutes les circonstances qui pouvaient faire de ses pèlerins des types plus vrais et plus complets de chaque condition sociale. Ce qui choquait Pétrarque, c'était le pédantisme de ces docteurs, appartenant presque tous à l'école arabe, leur goût pour l'astrologie, leur charlatanisme, leur incrédulité, leur luxe. Ecoutons le poëte anglais :

« Avec nous se trouvait un médecin, un doc-
» teur : c'était plaisir de l'entendre parler de mé-
» decine et de chirurgie; il était bon astrologue :
» à l'aide de la magie, il corrigeait la maligne
» influence des astres et rendait la marche as-
» cendante des constellations propice à son ma-
» lade. Il connaissait la cause de toute maladie,
» qu'elle provînt du chaud ou du froid, de l'hu-
» midité ou de la sécheresse; il savait quel en était
» le siége, quelle en était la nature : de plus, il
» était habile praticien. Une fois la cause connue,
» et la source du mal, les remèdes ne se faisaient
» pas attendre; il avait ses apothicaires qui lui
» envoyaient drogues et électuaires; *ces gens*
» *s'entr'aidaient et se procuraient mutuellement*
» *des clients et du gain. Leur amitié était de*
» *vieille date.* Il avait lu le vieil Esculape,
» Dioscorides Rufus, Hippocrate, Haly, Galien,

» Sérapion, Rhazès, Avicenus, Averroès, Da-
» mascène, Constantin, Bernard, Gatisdus et
» Gilbert. Il vivait de régime, point de superflu,
» des aliments nutritifs et faciles à digérer. *Il*
» *étudiait peu la Bible.* Ses habits, de couleur
» écarlate et perse, étaient en taffetas et en riche
» soie, et cependant il n'aimait pas la dépense,
» entassait les écus qu'il gagnait pendant les
» épidémies; car il savait que l'or est en médecine
» un cordial, et, en bon médecin, il tenait à
» son or. » (V. 415-46.)

Poëte du moyen-âge par l'imagination et les souvenirs, Chaucer est un philosophe des temps modernes par la raison et les pressentiments. Il a su s'élever au-dessus des préjugés qui pesaient sur ses contemporains. Les syllogismes de l'école, les définitions des jurisconsultes, le faste des médecins ne lui en imposent pas; il rit de la magie, de l'astrologie, et dans ce tableau qu'il achève avec tant de soin, une place est réservée à ceux qui croient à la pierre philosophale. Pendant que nos joyeux pèlerins s'en vont devisant, alors que l'une des religieuses vient de raconter la légende de sainte Cécile, arrivent sur des chevaux efflanqués, un chanoine, le Don Quichotte du grand œuvre, et son valet que son

extrême maigreur défend de comparer à Sancho Pança. Nos deux alchimistes ruissellent de sueur, comme s'ils étaient auprès de leurs fourneaux; et cette course haletante est une image fidèle de cette autre course que fait leur esprit dans le royaume des illusions. Un dialogue des plus comiques s'engage entre l'hôte, représentant du sens commun, et l'apprenti philosophe qui a certains airs de ressemblance avec le Lazarille de Tormes, si ingénieusement dessiné par Hurtado de Mendoza.

« Quel homme est ton maître? est-ce un » clerc? — Plus qu'un clerc. Telle est sa science » qu'il pourrait paver d'argent et d'or la route qui » conduit à Cantorbéry. — Benedicite! tu nous » dis là une chose merveilleuse; mais si ses actions » répondent à ses paroles, pourquoi ce triste » accoutrement? Son surplis ne vaut pas une » mite! » Cette question embarrasse quelque peu le valet qui tient à ne point paraître dupe. — « L'excès en toute chose est un vice, comme » disent les clercs. Mon maître est trop savant. » C'est ce qui le perd. Que Dieu l'amende! Je » n'en puis dire davantage. »

L'hôte a recours aux cajoleries. — « Je ne veux » pas te contraindre à parler, brave garçon. Mais

» puisque tu connais l'art de ton maître, dis-moi
» comment il le pratique. Et d'abord, sans in-
» discrétion, où demeurez-vous? — Dans les
» faubourgs les plus éloignés et les plus sombres,
» habités par les fripons et les voleurs qui crai-
» gnent le grand jour, répond naïvement le va-
» let, et l'hôte reprend : Mais pourquoi es-tu si
» blême? »

Cette observation suggérée par une feinte et maligne sollicitude, va droit au cœur du malheureux. — « Par saint Pierre! que Dieu me
» prenne en pitié! A force de souffler, j'ai perdu
» la fraîcheur de mon teint. Je n'ai guère le
» temps de consulter mon miroir. C'est un rude
» labeur que d'apprendre la multiplication de
» l'or. Nous faisons toujours quelque méprise,
» et c'est toujours à recommencer. »

Ainsi que le dit D. Caton, cité par Chaucer :

Conscius ipse sibi de se putat omnia dici (1).

L'alchimiste, fort soupçonneux de sa nature, veut interrompre l'entretien établi entre son confident et l'hôte; mais il est bafoué, conspué et

(1) Le Pseudo-Caton avait été traduit en français par Everard, Adam de Guiency et Adam du Suel.

s'éloigne des pèlerins avec la même vitesse qu'il avait mise à les rejoindre. Débarrassé de son démon, le malheureux valet dévoile les secrets de l'art mystérieux; il énumère les substances qui entrent dans le creuset, il retrace les déceptions dont il a été témoin pendant sept ans. Il raconte comment les choses se passent. Les croyants se rassemblent; chacun apporte son contingent; l'alchimiste seul prépare le mélange; les vases éclatent: au lieu de se multiplier, l'or disparaît. Et l'un de dire : Le pot était fêlé! — Et l'autre : On a trop soufflé! — Un troisième : J'aperçois quelques vestiges de notre or; — et tous de répéter l'éternel refrain du joueur, de l'ambitieux, de toutes les convoitises : Une autre fois, nous serons plus heureux! (V. 16021.)

Le rôle de l'alchimiste est douteux; le chanoine est-il dupe comme ses associés ? ou les trompe-t-il? son triste état donne à penser que si, en préparant le grand œuvre, il met de côté une portion du métal fourni en commun, c'est pour renouveler séparément les tentatives. Dans une histoire racontée par le nouvel arrivant, figure un autre alchimiste qui évidemment n'est qu'un fourbe; il y aurait donc double emploi. Or, vrai génie dramatique, Chaucer, dans le monde qu'il crée,

aspire à la variété qui règne dans les productions de la nature. La description du laboratoire de l'alchimiste est d'un désordre à surpasser tout ce qu'a jamais pu accumuler sur une toile, le capricieux et grotesque pinceau d'un Téniers ou d'un Van Laar. Thomas Wik (1), qui appartient à l'école de ce dernier maître, a peint un des adeptes travaillant au milieu de livres, de lampes, de fioles, de creusets, de fourneaux, mais ce pêle-mêle est loin d'approcher de l'énumération savante faite par l'acolyte du chanoine. Certainement les pages de Chaucer sont l'un des documents les plus complets sur l'alchimie. L'ouvrage où le poëte a puisé de préférence, est un traité en vogue au moyen-âge, le *Secretum secretorum* (2), qui était censé renfermer les instructions d'Aristote à Alexandre. Lydgate en a traduit une partie, Gower l'a imité dans le VIIe livre de la *Confessio amantis*. C'est d'après cet ouvrage qu'Egidius Colonna a écrit le *de Regimine principum*, mis en vers anglais par Occlève.

Ben-Johnson doit à Chaucer l'idée de la comédie de l'Alchimiste, et Walter-Scott plusieurs scènes

(1) Voy. Musée de Munich, n° 516.

(2) Voy. Fabric. Bibl. gr., v. 11, p. 167.

de l'Antiquaire et de Kenilworth. Ainsi les conceptions du vieux Geoffrey, intéressantes pour qui triomphe des difficultés du langage, ne sont pas perdues pour le reste des lecteurs; ils les admirent sous une forme plus moderne, sans en connaître la provenance.

§ 5.

Commerce et Métiers.

L'humeur satirique de Chaucer s'affaiblit en descendant aux classes inférieures; l'indignation, plutôt mise en lumière que dissimulée par l'ironie, fait place à l'enjouement. Ce changement de ton est d'ailleurs approprié au sujet et atteste un goût ainsi qu'un sens moral d'une grande rectitude. Au lieu de vices à flétrir, le poëte n'a plus que des travers à signaler. Mais son analyse devient moins profonde; elle s'épuise dans les détails de l'extérieur, et n'indique que faiblement le caractère. Peut-être est-ce un artifice pour concentrer l'attention sur certaines figures. Ainsi, dans un bas-relief, la composition finit souvent par de simples traits.

Je traduis ce qui concerne le marchand, le marin, et les artisans :

« Il y avait un marchand à la barbe bifurquée,

» vêtu de tartan, haut sur les étriers, le chef cou-
» vert d'un castor de Flandres. Ses bottes lui pre-
» naient le pied à ravir. Il s'énonçait avec un
» ton solennel, faisait sonner son gain toujours
» croissant. Son vœu le plus cher, c'était que la
» mer fût sûre entre Middelburgh et Orewell. Il
» donnait, moyennant le change, de beaux écus
» de France. Nul ne le savait endetté, tant il
» mettait d'adresse dans ses marchés et ses em-
» prunts. A dire vrai, c'était un digne homme,
» mais son nom, je l'ignore. » (V. 272-87.) (1).

« Je crois savoir que le marin, habitant de
» l'ouest, était de Darthmouth : il avait enfour-
» ché un bidet de louage que bien, que mal; sa
» tunique, d'un drap grossier, lui descendait
» jusqu'aux genoux; à son cou était passé un cor-
» don, à ce cordon pendait un poignard caché sous
» l'aisselle; le soleil des tropiques avait bruni son
» teint; c'était un bon camarade. Il avait tiré de
» la futaille plus d'un coup de vin de Bordeaux
» pendant le sommeil du marchand; il ne se pi-
» quait pas d'avoir une conscience scrupuleuse.
» S'il combattait, et était victorieux, il jetait les

(1) La vie privée des marchands est décrite avec finesse. V. 12930-13365.

» vaincus à l'eau et leur permettait de regagner à
» la nage leur pays. Mais pour connaître les ma-
» rées, les courants, les rivages, le port, la lune,
» le pilotage, il n'avait pas son pareil de Hull à
» Carthage. Il unissait la prudence à la hardiesse;
» sa barbe avait essuyé plus d'une tempête ; il
» connaissait toutes les rades, quelles qu'elles
» fussent, de l'île de Gothland au cap Finis-
» tère, et toutes les anses de Bretagne et d'Es-
» pagne : son vaisseau avait nom : *Madeleine.* »
(V. 390-412.)

« Un mercier, un charpentier, un tisserand,
» un teinturier, un tapissier portaient même li-
» vrée, et semblaient animés des sentiments d'une
» vraie fraternité. Leur équipement était neuf;
» leurs couteaux montés non pas en cuivre, mais
» en argent bien travaillé, bien luisant, ainsi que
» leurs ceintures et leurs bourses. Chacun d'entre
» eux semblait un beau bourgeois, fait pour sié-
» ger dans la salle de la corporation, sous le dais
» magnifique. Chacun, vu sa sagesse, méritait d'ê-
» tre un jour élu alderman. Pour cela, ils avaient
» assez de revenus. Leurs femmes n'en eussent
» pas été fâchées : il est beau d'être appelée Ma-
» dame, d'avoir la préséance aux vigiles, et de
» porter un riche manteau. » (V. 562-78.)

Il y a cependant trois personnages qui sont d'une étude aussi achevée que ceux du second groupe : je veux parler du meunier, de l'intendant *(Reve)* et de la femme de Bath. Le portrait du meunier est un morceau classique en Angleterre, il se trouve dans les chrestomathies, et c'est à peu près le seul passage du vieux poëte qui soit resté populaire. Mais aussi, quelle vigueur d'expression!

« Le meunier était certainement un vigoureux » gars, riche en chair, riche en os; il dépassait de » la tête toute la compagnie. A la lutte, il était » toujours vainqueur et gagnait le bélier. Il fallait » le voir avec ses courtes épaules, sa largeur; » c'était un vrai nœud de chêne; nulle porte qu'il » ne pût arracher des gonds ou briser d'un coup » de tête; sa barbe rousse eût fait envie au renard » le mieux fourré.... Il avait la racine du nez, du » côté droit, ombragée par une verrue hérissée » de poils rougeâtres comme la soie qui garnit les » oreilles du sanglier; ses narines étaient noires » et profondes; à son côté pendaient épée et bou- » clier; sa bouche semblait une fournaise. Notre » meunier était grand bavard, grand amateur de » farces et de contes licencieux. Comme il déro- » bait adroitement le blé et savait prélever une » triple mouture! Et néanmoins il en valait bien

» un autre, et avait, comme on dit, un pouce
» d'or. Blanche était sa tunique; bleu son capu-
» chon. Il savait jouer de la cornemuse, et nous
» fîmes notre sortie de la ville au son de cet ins-
» trument (1). » (V. 547-68.)

Quoique le portrait de l'intendant soit moins célèbre que celui du meunier, j'y trouve des qualités d'un ordre plus relevé. Ce corps maigre, cette enveloppe grêle et diaphane, laisse voir à merveille le démon de la convoitise qui l'agite, le meut sans cesse, le transporte en tout lieu. La demeure de ce régisseur est riante, entourée d'arbres, bien située : c'est sans doute un asile qu'il réserve à ses maîtres, quand il se sera emparé de leur château et de leur domaine.

« L'intendant était un homme colère, grêle, se
» rasant à s'emporter la peau, les cheveux coupés
» court près des oreilles, le chef tonsuré comme
» tête de prêtre. Ses jambes étaient longues et

(1) La satire au moyen-âge ne ménageait pas les meuniers. Voici une citation entre mille :

Prions pour ces loyaux meuniers,
Que tous chascuns disent larons,
Qui puissent aller tous mitrés
En paradis à reculons.

Recueil de farces, 1837, *Le Roux de Lincy*.

» maigres.... Personne ne pouvait le trouver en
» défaut ; il n'y avait ni bailli, ni berger, ni ser-
» viteur dont il ne connût les tours et la connivence : aussi le craignaient-ils comme la mort.
» Sa demeure riante était située dans une bruyère,
» et ombragée d'arbres au vert feuillage. Plus
» habile acheteur que son maître, il avait acquis
» une belle fortune. Il prêtait d'une main à son
» seigneur ce qu'il lui avait volé de l'autre, et en
» obtenait des remercîments, une jaquette et un
» capuchon. Dans sa jeunesse, il avait appris un
» bon métier : c'était un habile artisan en char-
» pente. Il était monté sur un étalon gris-pom-
» melé, et qui s'appelait *Scott*.

» Son surtout était bleu-clair, et il portait au
» côté une lame rouillée. Cet intendant dont je
» vous parle, était du comté de Norfolk ; re-
» troussé comme un frère, il chevauchait le der-
» nier de tous. » (V. 589-624.)

Dans son introduction, le poëte n'a mis que deux portraits de femme, mais qui forment un contraste aussi habile que frappant. On a vu la prétention aux manières aristocratiques, la réserve, la circonspection de la Prieure ; voici maintenant le type de la bourgeoise, fière de sa richesse et fort peu disposée à adopter les conclusions de

la thèse que Goldsmith fait soutenir au docteur Primrose sur les secondes noces.

« Il y avait avec nous une femme des environs de » Bath, quelque peu sourde, et c'était dommage; » elle faisait le commerce de draps, et, par sa » nombreuse clientèle, défiait les marchands » d'Ipres et de Gand. Dans toute la paroisse, » nulle femme n'aurait osé aller à l'offrande » avant elle, et si parfois cela arrivait, notre hé- » roïne entrait dans une telle colère, qu'elle ou- » bliait toute charité; ses mouchoirs étaient du » tissu le plus riche, et je puis affirmer que ceux » qui ornaient sa tête le dimanche, pesaient bien » une livre. Ses bas étaient d'un vif écarlate, bien » tirés; ses souliers neufs sortaient de chez le » faiseur. Elle avait un air décidé, une belle » physionomie, un teint coloré. Digne femme » toute sa vie, elle avait été conduite par cinq » maris au porche de l'église. Elle avait fait trois » fois le pèlerinage de Jérusalem, et traversé maint » fleuve étranger. Rome, Bologne, Saint-Jacques » en Galicie, Cologne, lui étaient villes connues. » Cette veuve (brèche-dent, s'il faut tout dire,) » allait à l'aise sur une haquenée, la guimpe bien » jointe, la tête couverte d'un chapeau large comme » un bouclier, les hanches enveloppées d'un ample

» manteau, et les pieds armés d'éperons aigus,
» etc., etc. » (V. 447-78.)

La femme de Bath joue un rôle important dans le Pèlerinage de Canterbury. Elle s'attribue le privilége des longs discours, non pas en vertu de son âge qu'elle prend plaisir à oublier, mais de son sexe dont elle regarde la supériorité comme incontestable. Non contente de débiter tout un poëme du cycle d'Arthur, elle fait précéder son récit d'une apologie du mariage, qui n'occupe pas moins de huit cent cinquante vers. Ce que la verbeuse commère donne pour un panégyrique, n'est autre chose que l'histoire des tribulations qu'elle a fait éprouver à ses différents maris. C'est donc une vraie satire, étincelante de verve et singulièrement propre à augmenter le nombre des partisans du célibat. Aussi le vendeur d'indulgences l'interrompt en s'écriant :

« Dame, vous êtes un bon prédicateur, par
» saint Jean! j'étais sur le point de prendre femme,
» mais pour ne pas m'exposer à de telles souf-
» frances, je remettrai cela à une autre année. »
(V. 5783.)

Ni l'amplification de Boileau, ni l'hyperbole de Juvénal ne peuvent entrer en comparaison avec ce morceau, l'un des plus curieux échappés à une

veine intarissable d'esprit et d'érudition. La muse du fabliau semble avoir rassemblé dans ce poëme tous les traits qu'elle avait aiguisés, toutes les anecdotes, tous les proverbes malins qu'elle avait recueillis jusqu'alors. Est-il un seul conteur qui n'ait fourni quelques vers, quelque incident à cette longue satire? Par un artifice ingénieux, le poëte a rendu jusqu'à un certain point vraisemblable l'érudition de dame Alison en lui donnant pour cinquième mari un clerc d'Oxford, qui a préféré les douaires accumulés de la veuve à la lointaine perspective d'un maigre bénéfice.

« Il avait un livre qu'avec joie nuit et jour il » feuilletait pour son délassement. Il le nommait » Valère et Théophraste. Dans ce même volume, » se trouvait un écrit contre Jovinien, fait par un » clerc de Rome, un cardinal, si je ne me trompe, » qui s'appelait Jerôme, ainsi que les œuvres de » Tertullien, de Chrysippe, de Trotula, d'Héloïse » qui fut abbesse près de Paris, les paraboles de » Salomon, l'art d'Ovide et autres bourdes sem- » blables. C'est dans ce livre que Jankin apprenait » plus d'histoires de méchantes femmes que la » Bible ne renferme de légendes en l'honneur des » bonnes.

» Il est impossible qu'un clerc dise du bien des

» femmes. Qui a peint le lion, dites-moi, je
» vous prie? Si les femmes écrivaient des histoires
» comme font les clercs dans leurs cellules, elles
» chargeraient les hommes de méfaits que rien
» ne pourrait effacer. » (V. 6248.)

Ce livre, cause de discordes, et qui finit par être livré aux flammes, contenait les auteurs mêmes imités en cette occasion par Chaucer. Le *Liber aureolus Theophrasti de nuptiis*, l'*Epistola Valerii ad Rufinum de non ducendâ uxore*, sont les ouvrages qui ont été mis de préférence à contribution dans le long préambule débité par la bourgeoise. Il faut aussi ajouter le Roman de la Rose.

Dans cette composition qui est l'écho de ce que le moyen-âge a dit de plus moqueur contre les femmes, soit par la bouche des clercs, soit par celle des conteurs, tout est d'emprunt, et cependant le poëte a si bien fondu ces matériaux de diverse provenance; il a trouvé, pour les réunir, un cadre si ingénieux, et, pour les traduire, une langue si pittoresque, qu'il a fait une œuvre originale, et qui renferme plus d'effets comiques, plus de vers heureux que la meilleure pièce du théâtre anglais.

—

§ 6.

L'Hôte du Tabard.

Après avoir passé en revue tous les pèlerins, à l'exception de deux ou trois que nous avons dû écarter de notre examen, il nous reste à parler de l'hôte. Henry Bailly est le représentant du bon sens, mais non pas du bon sens greffé sur l'égoïsme et mettant invariablement la matière au-dessus de l'esprit, à la manière de Sancho Pança. Sans être enthousiaste, son âme est sympathique et bienveillante. C'est en vain qu'on interrogerait ce qui nous est parvenu des poëtes comiques, grecs ou latins, on ne trouverait pas d'ancêtres à l'hôte du *Tabard*. Il est le premier de sa race, et sa postérité au théâtre ou dans le roman n'a fait que dégénérer, même sous la plume de Shakspeare. Qui comparerait l'hôte de la Jarretière (1), l'ami de Falstaff, le compagnon de ses méfaits, à Henry Bailly, à cet honnête bourgeois si avisé, si joyeux, et qui n'a pas son pareil dans Cheapside? Voyez-le siéger au bout de cette longue table qu'entourent des

(1) Voy. The merry wives of Windsor.

convives de tout rang, de tout état, mais devenus un instant égaux sous le sceptre de *Marshall of hall*, de ce roi du festin. Il conservera dans tout le poëme son identité, mais, de temps à autre, un trait viendra s'ajouter à sa physionomie sans détruire l'expression première.

Plein d'indépendance, Henri Bailly témoigne cependant à chaque condition les égards qu'elle réclame. Sa voix a des intonations différentes, selon qu'il s'adresse au chevalier, à l'abbesse ou à des pèlerins d'un rang inférieur. A chacun son rôle, à chaque heure son occupation, paraît être l'une des maximes qu'il met en pratique. C'est pourquoi il s'indigne contre l'intendant qui fait un sermon : — « A quoi bon ce langage? Le diable a-
» t-il fait un intendant pour prêcher, un savetier
» pour être pilote? Raconte ton histoire et ne
» perds pas le temps. » Au frère qui cherche querelle, il rappelle la charité et la paix; il gourmande le jeune clerc, qui va méditant au milieu d'une si joyeuse compagnie. En fait de poésie et d'éloquence, il est le malin interprète du sens commun et de la raison; il refuse d'entendre jusqu'au bout la romance de Sir Thopas, et recommande au moine d'être clair et d'éviter les figures de rhétorique. En matière de religion, il

n'est pas homme à se laisser prendre aux fausses reliques vendues par le marchand de pardons, mais il craint jusqu'à l'excès les réformes ! Voilà pour l'esprit; pour le cœur, il est également bien doué. Il faut l'entendre exhaler avec naïveté son indignation contre Appius, comme si le crime était d'hier. — « Voleur maudit, juge inique, » que la mort la plus cruelle tombe sur ton corps » et sur tes os! Pauvre jeune fille! elle paya cher » sa beauté. Les dons de la nature sont souvent » une cause de ruine! Oui, Virginie, ta beauté » causa ta mort! » (V. 12221.)

Des pèlerins soumis au joug conjugal, il n'en est pas un seul dont les annales domestiques n'offrent le tableau de dissensions; l'hôte subit la loi commune.

Après certain conte, Henri Bailly fait cette réflexion :

« Dieu me garde d'une telle moitié! Voyez » quelles ruses, quelles subtilités dans les femmes! » Elles sont aussi affairées que des abeilles pour » décevoir la simplicité des hommes. L'histoire » du marchand en fait foi..... Sans aucun doute, » j'ai une femme qui m'a apporté mince dot et » vertu à toute épreuve..... Quant au caquet, » c'est une vraie mégère; elle a de plus, mille

» défauts. Mais n'en prenons souci, laissons les
» choses aller leur train. Toutefois, entre nous,
» j'ai regret d'être enchaîné à cette femme, et si
» je voulais vous énumérer tous ses vices, ce se-
» rait long. D'ailleurs, quelqu'un de la compa-
» gnie lui rapporterait mes propos. » (V. 10295.)

Après l'histoire de Mélibée et de dame Prudence, il s'écrie :

« Je donnerais un bon baril d'ale pour que ma
» femme eût entendu cette histoire, car elle est loin
» d'avoir une semblable dose de patience. Si l'un
» des voisins ne la salue pas à l'église, ou pousse
» la hardiesse jusqu'à prendre le pas sur elle, de
» retour, elle s'écrie : Lâche, venge ta femme,
» ou cède-moi ton couteau, et prends ma que-
» nouille et va filer. Ainsi je dois avoir querelle
» au dedans ou querelle au dehors. » (V. 13895.)

Warton a comparé avec assez de justesse le rôle de l'hôte à celui du chœur dans la poésie dramatique. Il faut toutefois donner plus de précision à ce rapprochement. Chez les Grecs, dans la comédie ancienne, le chœur est ordinairement composé d'êtres fantastiques ; c'est la satire littéraire ou philosophique créant des formes bizarres pour personnifier les idées, les systèmes qu'elle attaque, et les mettre ainsi à la portée du rire popu-

laire ; c'est un monde fictif placé à côté du monde réel, et où le poëte se fait voir lui-même armé du sarcasme et de l'ironie. Pour la tragédie, il n'en est pas ainsi. Le chœur, c'est l'intervention du peuple dans le drame et non celle du poëte. C'est la sympathie qui s'éveille parmi la foule au spectacle des joies ou des douleurs; c'est l'approbation s'attachant à ce qui est juste, s'éloignant de ce qui ne l'est pas; c'est la voix de l'expérience se mêlant au bruit des passions. Autant que le permet la différence des genres, tel est à peu près le rôle de l'hôte dans le poëme de Chaucer. Mais non-seulement comme le chœur des pièces de Sophocle ou d'Euripide, il blâme, il loue, il exhorte, il dissuade, il raille, il s'émeut; comme celui de quelques pièces d'Eschyle, il est le moteur principal, le centre du poëme.

Pour avoir une idée moins imparfaite du talent d'observation et des facultés créatrices de Chaucer, comme poëte comique, il faudrait suivre le développement de la fable, et entendre les pèlerins se renvoyer les uns aux autres, selon leurs rivalités et leurs antipathies, des épigrammes et des allusions malignes. Il faudrait aussi rechercher dans les contes ces mêmes types de chaque condition sociale diversement nuancés. On serait amené à

cette conviction qu'en ce siècle, où religieux et laïcs jouaient dans les églises des farces grossières, Chaucer créait la vraie comédie, qu'il en façonnait la langue, qu'il enseignait l'art de dessiner des caractères, de les mettre en relief, en un mot, qu'il laissait à ses successeurs un trésor d'études précieuses, où la vie humaine est embrassée dans son infinie variété, et saisie dans ses aspects les plus apparents et les plus fugitifs. On souscrirait peut-être à cette assertion d'un critique anglais (1), que Geoffrey, dans la comédie, n'est pas inférieur à Shakspeare, et que nul autre poëte de la Grande-Bretagne n'est encore venu s'adjoindre à ces deux génies pour former un glorieux triumvirat. Toutefois, en reconnaissant tout ce qu'il y a d'originalité et d'inspiration directe dans cette partie de l'œuvre de Chaucer, il est juste de ne pas oublier que souvent nos trouvères ont tracé les premiers linéaments des portraits qu'il achève si bien.

(1) Voy. Retrospective Review.

CHAPITRE II.

—

CONTES.

—

Les récits des pèlerins représentent, ou peu s'en faut, tous les genres littéraires cultivés au moyen-âge, jusqu'à G. de Machault. Les travaux de Tyrwhitt, de Douce et de Thomas Wright en Angleterre, de Von der Hagen, de Liebretch et de Keller en Allemagne, ceux de M. Victor Le Clerc en France, ont fait connaître la plupart des originaux que l'auteur des contes de Canterbury a eus entre les mains. Le résultat de ces investigations laborieuses a été de constater que le poëte anglais ne doit rien au Décaméron, et qu'il a puisé, comme Boccace, à des sources françaises. Sans guide dans l'étude des poëmes allégoriques, j'éprouvais quelque plai-

sir à explorer des routes non frayées; ici il reste peu de documents à découvrir. Rassembler des indications disséminées dans plusieurs écrits, réfuter les erreurs consacrées par l'autorité de Warton et de Tyrwhitt, rapprocher les copiïes des modèles, et faire voir quelle part d'originalité elles renferment encore, telle est surtout la tâche que je me suis prescrite.

Suivant la nature des ouvrages que Chaucer fait entrer dans son poëme, son imitation est plus ou moins indépendante. Il importe donc, avant tout, de les classer. Mais les éléments les plus divers, le miracle chrétien, le merveilleux celtique et arabe, la mythologie grecque, l'ironie normande et champenoise; les formes les plus variées, l'apologue, le sermon, l'allégorie, le conte, la satire, le poëme chevaleresque, figurent dans ce monument, curieuse encyclopédie des genres littéraires qui charmaient nos ancêtres. On peut toutefois rattacher ces différents récits à quatre classes dans lesquelles se répartiront 1°. les légendes, 2°. les petits poëmes ou lais armoricains, 3°. les fabliaux, 4°. les genres qui ne sauraient trouver place dans les trois autres catégories.

—

§ 1er.

Légendes.

Alors qu'un dogme nouveau réprimait les passions égoïstes et les instincts grossiers, et faisait briller dans toute leur pureté les conceptions morales, il était impossible que l'entendement et le cœur de l'homme reçussent une vie nouvelle sans que l'imagination participât à ce réveil. L'hexamètre latin était sonore et vide; la poésie se retrouva sur les lèvres des vieillards, des femmes, des enfants. Ces âmes naïves se laissèrent aller aux rêves d'une pensée pleine de foi dans la providence et dans la justice, et transformèrent bientôt en croyances religieuses, en faits avérés, ce qui n'avait d'abord été qu'une aspiration, qu'un souhait, qu'un espoir. — « Quelque nombreux et » quelque frappants que fussent les miracles qui » s'opéraient, disent les pieux et savants Bénédic- » tins, on ne laissait pas d'en ajouter d'imaginés » aux réels, et de les orner de quelques nouvelles » circonstances, pour en relever le merveilleux... »

Plus tard, la légende, au lieu d'être le produit spontané d'une imagination toute prête à croire à la réalité de ses propres fictions, devint, dans la

main des moines, une arme innocente pour protéger les biens de l'église, ou un moyen de combler des lacunes dans l'histoire des saints. Je cite encore les Bénédictins : « Comme la plupart de ces » écrivains manquaient de lumières pour discer- » ner les motifs légitimes qui devaient leur faire » prendre la plume, il se glissait quelquefois dans » leurs ouvrages certaines vues d'intérêt.... »

« Lorsqu'on manquait de vies originales des » saints, on en substituait d'autres faites après » coup; mais on avait ordinairement soin d'y in- » sérer ce que la tradition du pays contenait de » leurs actions. Ainsi ces légendes n'étaient pas » tout-à-fait imaginées. Au VIIe siècle, on alla » jusqu'à en supporter d'entièrement fausses. » Telle est la double origine des légendes. Produit de l'imagination populaire ou innocente supercherie d'un zèle facile à comprendre, elles se placèrent à côté des miracles reconnus pour authentiques. Au point de vue de la sincérité de la foi, on peut déplorer ce mélange de traditions vraies et fausses, mais la critique est bientôt désarmée quand on songe que ces récits, nés de la piété, l'engendraient à leur tour, qu'ils consolaient par des peintures idéales des maux trop réels, qu'ils protégeaient le faible contre le fort, et qu'ils offrent

aux civilisations vieillies, aux siècles de réflexion et d'analyse, des monuments d'une poésie primitive, pleine de fraîcheur et de grâce. La légende devait avoir sa place dans ce Panthéon ouvert par Chaucer aux formes variées de l'inspiration poétique.

Une croyance répandue au moyen-âge, c'est que les Juifs, aux approches de la fête de Pâques, enlevaient des enfants chrétiens et les mettaient en croix ou les torturaient pour insulter aux mystères de notre religion. Les actes des Bollandistes renferment plusieurs vies de jeunes martyrs canonisés à ce titre. Au commencement de ce siècle, la terreur qu'inspirait à l'enfance une race persécutée, n'était pas éteinte. Gœthe raconte qu'il resta longtemps sans oser se hasarder dans la rue des Juifs, à Francfort-sur-Mein, l'imagination frappée par les récits de la chronique de Godefroy, et par les peintures satiriques que l'on voyait encore sur les murs de la Tour-du-Pont. En Angleterre, le martyre de Hugues de Lincoln fut surtout célèbre (1). Matthieu Pâris en a donné une description émouvante: des ballades ont été composées sur ce sujet dans les différents idiomes de la

(1) Voy. Hugues de Lincoln publié par M. F. Michel, chez Silvestre, 1834.

Grande-Bretagne; une d'elles, en anglo-normand, est presque contemporaine de la date assignée à cet acte de fanatisme. Le récit de la prieure est une légende de même nature. La scène est dans une ville d'Asie. Un jeune garçon traverse chaque jour le quartier des Juifs en chantant l'*Alma Redemptoris Mater;* il est massacré. Un miracle fait retrouver le corps de la victime qui, la gorge ouverte par le fer, n'en répète pas moins l'hymne en l'honneur de la Vierge. Il est probable que le poëte n'a rien ajouté à la tradition, et qu'il n'a d'autre mérite que celui d'une versification pleine d'harmonie. On lit en effet dans le *Fortalitium fidei*, éd. de 1525, f° ccxviii, une histoire presque semblable.

Une des nonnes qui accompagnent la prieure, édifie les pèlerins par un récit d'une date plus ancienne. La légende de sainte Cécile nous reporte aux jours de la persécution. C'est une peinture ravissante du sublime instinct de la pudeur qui, reparaissant sur la terre avec la doctrine du Christ, se faisait entendre comme une voix d'ange aux vierges chrétiennes sur le point de devenir épouses. Chaucer, en cette circonstance, n'a été que traducteur. Il ne manquait en effet à la narration de Jacques de Voragine que l'ornement du

rhythme pour devenir un petit poëme exquis! Le merveilleux chrétien s'y montre sous les aspects les plus gracieux, touchant le cœur en même temps qu'il charme l'imagination.

Ces deux légendes ont une forme simple et primitive; l'histoire racontée par l'homme de loi est beaucoup plus compliquée. C'est une fusion d'éléments divers faite par un écrivain d'un génie peu inventif, mais connaissant à merveille les ressorts dramatiques qui ne manquaient pas d'émouvoir nos ancêtres. Les peuples d'une civilisation peu avancée sont comme les enfants, et aiment à retrouver dans chaque récit, les événements, les situations qui les ont intéressés une première fois. Tyrwhitt ne doute pas que l'histoire racontée par le sergent-à-la-coiffe, ne soit une imitation directe d'un épisode de la *Confessio amantis* emprunté par Gower à un poëme d'origine bretonne, au lai d'Emare. Longtemps après la publication du commentaire de Tyrwhitt, Sir Fréd. Madden (1) prétendit avoir vu l'original latin suivi par Chaucer. Dans quelle mesure le poete anglais a-t-il été imitateur? C'est malheureusement ce que

(1) Introduction to Syr Gawayn, page x, apud L. Holland. Crestien von Troies, page 118.

ne nous dit pas le savant critique. Peut-être ce texte latin n'est-il autre chose que l'esquisse placée en marge du texte de la *Confessio amantis*. Les incidents de ce poëme se retrouvent dans nos romans non-seulement du cycle d'Arthur, mais même du cycle carlovingien, et chez nombre de chroniqueurs tant anglais que français. Je citerai *Berte aus grans piés*, *Parise la duchesse*, le *Chevalier au Cygne*, le *Roman de la Violette*, les *Gesta Romanorum*, le *Miroir historial de Vincent de Beauvais*, la *Chronique de Matthieu Pâris*, la *Chronique de Nicolas Trivet*. Chaucer n'a rien eu à inventer dans une fable déjà tellement surchargée d'événements ; mais il l'a revêtue d'une expression vraiment poétique. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire connaître quelques scènes de cette composition fortement empreinte de l'esprit du moyen-âge, et que son caractère exclusivement religieux sépare du lai breton et rapproche des légendes. Gower (1), froid et prosaïque, ne sait ni peindre ni toucher : sa narration est traînante. Expressif et pathétique, Chaucer entre dans chaque caractère, dans chaque situation. Voici l'exposition du poëme.

(1) B. II, p. 179, vol. 1, éd. Pauli, 1857.

« Il y avait en Syrie une compagnie de riches
» et honnêtes marchands qui envoyaient au loin
» épices, drap d'or, merveilleux satin. Modiques
» étaient leurs prix, nouvelles leurs marchandises;
» c'était profit que de faire avec eux des échanges.
» Or, il advint que, pour affaires et par délasse-
» ment, les chefs de la société se rendirent eux-
» mêmes à Rome. Ils ne purent séjourner dans
» cette ville sans entendre parler de la belle
» Constance. Chaque Romain allait disant : « De-
» puis le commencement du monde, nulle femme
» n'égala ni en bonté, ni en beauté la fille de
» notre empereur. Que Dieu la protége et la con-
» serve! Je voudrais qu'elle fût reine de toute
» l'Europe! Elle a grande beauté sans orgueil,
» jeunesse sans légèreté ni folie : toujours la vertu
» est son guide; l'humilité a étouffé en elle tout
» penchant tyrannique. Son cœur est l'asile même
» de la sainteté; sa main, le ministre de la libé-
» ralité et de l'aumône. » Voilà ce qu'on disait,
» et c'était vérité. Nos marchands ayant frété de
» nouveau leurs navires, mirent à la voile, non
» sans avoir vu la princesse. A leur retour, ils fi-
» rent au sultan, avide de récits, un tel portrait
» de Constance, que le monarque en fut épris.

» Dans ce grand livre qu'on appelle le ciel, et

» qui a pour lettres les étoiles, il était écrit que
» l'amour causerait la perte du sultan. Mais les
» hommes ne savent pas déchiffrer complétement
» ce révélateur de l'avenir..... Le monarque en-
» voie ambassade sur ambassade, et, par l'inter-
» médiaire du Pape, de l'Église et de la cheva-
» lerie, il obtient la main de la princesse, à la con-
» dition qu'il se fera baptiser. Constance part le
» cœur dolent, l'âme inquiète : « Père, dit-elle,
» à toi se recommande ta malheureuse enfant, ta
» fille élevée avec tant d'amour; à toi aussi, ma
» mère, toi qui es ma souveraine plaisance par-
» dessus tout, Christ excepté. Je pars et mes
» yeux ne vous reverront plus. Hélas! je dois aller
» chez une nation barbare, puisque telle est vo-
» tre volonté. Que Christ, qui est mort pour notre
» rédemption, me fasse la grâce d'accomplir ses
» commandements! Pauvre femme, qu'importe
» que je meure! les femmes sont nées pour la
» servitude et l'expiation. » (V. 4554, et sq.)

On peut comparer cette scène du départ au récit de Gower; il y a entre ces deux passages la différence qui sépare la prose de la poésie. Ces sombres pressentiments, ces adieux si touchants rappellent le départ de Berte lorsqu'elle se rend à la cour de Pépin. Mais Adenès, à la douleur de

la fille fait répondre la douleur de la mère. Blanchefleur, en quittant son enfant, lui dit ce vers sublime de tendresse :

« Se bien ne vous prouvez, de la dolor morrai. »
(Si vous êtes malheureuse, je mourrai de douleur.)
(*Éd. P. Paris*, *p.* 12.)

La mère du sultan, qui rappelle la vieille Calabre des *Enfances Godefroy de Bouillon* (1), voit avec indignation l'apostasie de son fils; elle entraîne les grands dans un complot. « Seigneurs, » dit-elle, vous savez que mon fils est sur le point » de quitter les saintes lois du Coran, données » par Mahomet, l'envoyé de Dieu; mais, je le » jure, je renoncerai à la vie plutôt qu'à la loi » du Prophète. Que retirerons-nous de cette nou- » velle loi, si ce n'est servitude et souffrance, et » plus tard l'enfer pour avoir renié notre foi? » Seigneurs, rangez-vous à mon avis et j'éloi- » gnerai le danger. » Tous jurent de se laisser guider par elle. Elle continue : « Nous devons » feindre de nous convertir au christianisme; » quelques gouttes d'eau froide ne nous feront

(1) Voy. Hist. litt. de la France, t. 22, p. 598, art. de M. Paulin Paris.

» pas de mal ; je préparerai une telle fête, une
» telle réjouissance, que je me débarrasserai du
» sultan. Quant à sa femme, teinte du sang qui
» rejaillira sur elle, elle aura besoin d'un second
» baptême. » (V. 4760 et sq.)

L'homme de loi exhale son indignation : « O
» sultane! racine d'iniquité! nouvelle Sémira-
» mis! sous la forme d'une femme, vrai serpent,
» semblable au dragon enchaîné au fond de
» l'enfer. » Puis, par une transition qui semblait naturelle au moyen-âge, il s'en prend à Satan : « O Satan, depuis le jour où tu fus chassé de
» notre héritage, tu n'as pas oublié le chemin de
» la séduction. Par toi, Eve nous a réduits à la
» servitude, c'est toi qui veux empêcher ce ma-
» riage chrétien. Quand tu te disposes à commettre
» le mal, pour instruments, tu prends des
» femmes. »

« La princesse arrive : Syriens, Romains vont
» à sa rencontre. La sultane l'accueille comme
» une mère sa fille chérie; toutes deux chevau-
» chent côte à côte et doucement vers la cité
» voisine. Le triomphe de Jules-César, que cé-
» lèbre Lucain, n'est rien en comparaison de
» l'entrée de Constance dans la capitale du
» royaume. Mais ce scorpion, cet esprit malin,

» la sultane, sous toutes ses flatteries, cachait
» un dard mortel. »

Nous venons d'entendre le juge citer Lucain. La strophe suivante n'a-t-elle pas un parfum d'antiquité? N'est-ce pas un souvenir de l'allégorie platonicienne qui montre le plaisir uni à la douleur? N'est-ce pas une réminiscence des vers d'Horace :

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem benè præparatum
Pectus.

« O malheur! tu succèdes toujours au bonheur
» ici-bas. Les dernières gouttes de joie sont mé-
» langées d'amertume; l'infortune est le com-
» mencement de toute prospérité. Ecoute ce con-
» seil pour ta sûreté : aux jours heureux, songe
» au malheur souvent inattendu, mais qui vient
» derrière. » (V. 4840.)

Ce malheur arriva bientôt : le crime fut accompli; le sultan et les nouveaux convertis furent mis à mort. La princesse jetée dans un vaisseau avec un trésor et quelques vivres, fut abandonnée à la merci des flots. Tel est le premier acte de ce drame si fertile en péripéties.

« La voilà naviguant sur l'onde amère. O ma

» Constance, vierge pleine de bonté ! O fille d'un
» empereur! Que celui qui est le maître de la
» fortune soit ton pilote! Elle se signa, et, d'une
» voix attendrissante, devant l'image du Christ,
» s'écria : — « Autel saint, Croix rougie du sang
» de l'agneau qui, dans sa miséricorde, a lavé
» dans son propre sang nos iniquités, protége-moi
» contre le méchant, arrache-moi à ses étreintes.
» Aujourd'hui je vais être engloutie dans l'a-
» bîme... » — Des jours, des années flotta cette
» créature à travers la mer de Grèce, dans le
» détroit de Maroc; elle eut à faire plus d'un
» triste repas; elle vit souvent la mort, avant que
» le flot l'eût portée aux rivages marqués par la
» Providence. »

Le juge craint que les auditeurs n'ajoutent pas foi à cette navigation, et énumère tous les miracles de l'ancien et du nouveau Testament. — « Qui
» a sauvé cette jeune fille du massacre? Celui qui
» sauva Daniel de la gueule des lions. Qui l'a pré-
» servée du naufrage ? Celui qui fit sortir Jonas
» sain et sauf du ventre de la baleine. Qui l'a
» nourrie? Celui qui procura des aliments à Marie
» l'Egyptienne, etc. » — Ces mouvements oraroires doivent venir de Chaucer qui les aura insérés pour donner au récit une tournure dramatique.

Le vaisseau aborde dans le Northumberland, et s'enfonce dans le sable. Le gouverneur du château recueille l'infortunée ; mais elle refuse de se nommer. Le Roman de Berte offre une scène entièrement semblable.

« Quand Symons oy Berte parler si faitement
» Bien semble gentil fame, moult grant pitié l'emprent,
» Si que l'éaue du euer sur sa face en descent. »
(*Ed. P. Paris*, *p.* 69.)

« Symons en fait sa nièce et Constance s'amie,
» Chascuns li porte honor, douceur et compaignie. »
(*Idem*, *p.* 83.)

La princesse convertit Hermegild et le gouverneur, ce qui devient l'occasion d'une nouvelle catastrophe. Satan veut perdre Constance. Un chevalier rebuté par cette chaste princesse, tue Hermegild et accuse l'étrangère dans le lit de laquelle il a glissé un couteau. Cet incident se retrouve dans le Roman de la Violette, dans le Miroir historial de Vincent de Beauvais (1), et dans les *Gesta Romanorum* (2). J'ai éprouvé un vif intérêt à rapprocher la peinture des angoisses de l'infortunée avec la douleur de Parise la duchesse qui, faus-

(1) Spec. Hist., liv. VII, c. 90.

(2) Voy. Warton, Dissert. on the Gesta Romanorum, p. cxcviij.

sement accusée, est sur le point d'être livrée aux flammes. Il y a beaucoup plus d'élégance dans le poëte du XIVe siècle; mais l'auteur inconnu du Roman de Parise a des traits qui vont au cœur. C'est d'abord la prière de la mère qui demande à vivre jusqu'à la naissance de l'enfant qu'elle porte dans son sein.

« Quant li enfes ert nez, s'el faites bautissier
» Quant serai relevée, si me copez le chief. » (*P.* 61.)

C'est la charité de la chrétienne distribuant ses vêtements aux pauvres, avant de monter sur le bûcher.

« Que li véist ses draps desrompre et desmaller,
» Et par panz et par pèces aux pores ganz doner;
» Par delèz les oreilles fit ses tresces coper.
» An sa pure chemise est à suens cors remés.
» *Qui adonc véist l'anfant par son vantre tranbler,*
» Dont elle esteit accincte bien a vj mois passez,
» Onques Dex ne fist home que n'an print grant pidé. »

C'est enfin le pardon accordé par la victime à ses bourreaux.

« Garçon et pautronier la corrurent cobrer.
» Vers .I. feu l'entraïnent, voïant tot le barné.
» — Vos qui ci me jugiez, vers moi anantandez·
» Dex pardona sa mort, je fois vos autretel. »
(*Ed. Martonne*, *p.* 62.)

Le poëte anglais a mis dans la bouche de Constance une fervente prière, tout en faisant ressortir son effroi en présence du supplice :

« Dieu immortel, qui sauvas Suzanne des » embûches de la calomnie; et toi, Vierge com- » patissante, qui vois aux pieds de ton Fils des » troupes d'anges entonnant l'hosanna, si je suis » innocente, venez à mon secours. »

« Avez-vous vu parfois dans une foule le front » pâle d'un condamné qui est conduit au supplice » et qui n'a plus de grâce à espérer; tel est son » teint livide que sa figure est reconnaissable » entre toutes. Ainsi était Constance promenant » à l'entour ses regards. »

Allah, le roi du pays, est touché de compassion. Il fait apporter un livre qui n'est autre que l'Évangile. Le chevalier parjure étend la main, mais tombe comme frappé de la foudre. Une voix se fait entendre : « Tu as calomnié la fille de la sainte Église. » Le roi embrasse le christianisme et épouse l'étrangère.

Survient un emprunt fait au roman du *Chevalier au Cygne* (1). Par une fourberie de la

(1) Voy. la perfidie de Matabrune, Hist. litt., tom. 22, p. 391, art. Paulin Paris.

mère du roi, la jeune reine est de nouveau confiée à l'esquif qui l'a apportée. Elle n'est plus seule: un faible enfant est dans ses bras. C'est toujours la même résignation chrétienne.

Il serait trop long de suivre notre héroïne dans ses nouvelles infortunes jusqu'au moment où elle se retrouve aux bras paternels. Les derniers rédacteurs de cette légende, en multipliant ainsi les événements, me paraissent avoir eu le dessein de l'adapter à quelque moralité. Sans doute Constance est l'emblème de la parole évangélique visitant sans succès les infidèles de Syrie, convertissant les Saxons, nouveaux conquérants de la Grande-Bretagne, et revenant s'asseoir sur son trône, dans la capitale du monde. Chaucer, dans les deux premières légendes, n'avait été que traducteur; ici, sans avoir rien inventé, il s'est approprié le sujet par un style plein de vérité et d'émotion.

§ 2.

Lais bretons.

Nous venons de voir quelle place occupe le merveilleux chrétien dans le Pèlerinage de Canterbury; la dernière pièce que j'ai analysée, renfermant déjà des traces du merveilleux celtique,

nous conduit à l'étude des lais bretons. La critique peut demeurer indécise sur le berceau de la légende d'Arthur et des épopées de la Table ronde, et le fixer soit dans l'Armorique, soit dans le pays de Galles (1); mais les gracieux poëmes que nous connaissons par la traduction de Marie de France, sont, à n'en pas douter, des productions de nos bardes, comme le prouvent la scène où se passent ces petits drames, et les personnages qui y figurent. Dans ces lais qu'on récitait sans doute en s'accompagnant de la rote et avec une certaine mélopée, domine la féerie; les couleurs du christianisme s'y appliquent tant bien que mal. Ce genre de poëme exprime parfaitement l'état de l'imagination des Bas-Bretons, qui se partageait alors entre les croyances antiques et les enseignements nouveaux. Le conte du Franklein est un véritable lai breton; il a les traits qui me semblent caractériser ce genre de poésie; la nature physique y change ses lois ou du moins y déploie des forces inconnues; le cœur de l'homme y donne l'exemple d'une résignation étrange; les personnages n'ont rien d'historique. Le *Mariage de Gauvain* a les mêmes teintes poétiques; mais c'est

(1) Voy. M. Ernest Renan, Poésie des races celtiques.

plutôt un épisode du cycle d'Arthur qu'un récit isolé et indépendant. Outre ces deux pièces, j'examinerai l'histoire de Grisélidis qui n'est pas sans analogie avec le lai du Frêne (1).

Ce lai est une des plus touchantes créations que la muse armoricaine ait léguée à nos trouvères. Il se distingue entre ces charmants poëmes que Marie de France traduisait dans un langage plein de clarté et de précision, et faisait admirer à la cour d'Angleterre. Poétiques récits qui, recevant de la transmission orale une forme plus naïve, sont encore de nos jours le premier aliment offert à l'imagination de l'enfance ! S'il m'était permis de faire ce rapprochement, je dirais qu'il y a une singulière ressemblance entre ce conte et l'Ion d'Euripide. Dans les deux poëmes, un jeune enfant est sacrifié à l'honneur d'une mère, recueilli dans un temple et consacré au culte. Ion et Frêne éveillent dans le cœur de leurs mères d'injustes préventions; reconnus, le fils de Créüse remonte sur le trône de ses ancêtres, et la jeune Bretonne occupe le rang qui lui est dû, et que sa sœur était sur le point de lui ravir. Dans ce

(1) Marie de France, éd. Roquefort, t. I, p. 138. Ellis's early english metrical romances, p. 48, éd. Bohn.

conte armoricain, point de géant malfaisant ou de fée protectrice ; le merveilleux n'y éclate que dans le domaine du sentiment. Pauvre enfant abandonnée, nourrie dans un monastère, Frêne est vue, puis enlevée par un riche seigneur. Plus tard, déférant à l'avis de ses chevaliers, le châtelain se décide à épouser une femme de haut rang. L'abnégation de la pauvre délaissée est héroïque :

« La demande ayant été faite aux parents, fut » acceptée. Mais, hélas ! les chevaliers ignoraient » que les deux jeunes personnes fussent sœurs ju- » melles. Frêne était la malheureuse abandon- » née, et sa sœur était destinée à devenir l'épouse » de son ami. Le mariage est enfin arrêté, et dès » que Frêne apprend que son ami va se marier, » elle ne laisse apercevoir aucune trace de cha- » grin, et se dévoue aux plus rudes travaux. Elle » sert son seigneur comme à l'ordinaire et prend » soin de tout le monde; aussi toutes les person- » nes invitées et celles de la maison s'émerveil- » laient-elles de son courage et de son dévoue- » ment. Les amis de Buron s'étaient rendus au » château le jour de la noce, ainsi que l'arche- » vêque ; les chevaliers de la ville de Dol lui » amenèrent la nouvelle épouse. La mère de » Coudre avait accompagné sa fille : craignant que

» son gendre ne revînt à ses premières amours,
» elle voulait lui conseiller de renvoyer Frêne....
» Les noces furent très-belles, et, pendant qu'on
» se livrait au plaisir, Frêne parcourut les cham-
» bres du château pour examiner si tout était en
» place et si rien ne manquait. Il ne paraissait
» point que cet hymen lui déplût; car elle avait
» servi la nouvelle mariée avec tant de grâce, que
» les convives ne pouvaient revenir de leur sur-
» prise. Chacun louait sa conduite, ses soins et
» son activité. La mère, en admirant le courage,
» la patience, le bon cœur de Frêne, lui accorda
» son estime et son amitié. Ah! si elle avait
» reconnu sa fille, elle n'eût sans doute pas voulu
» lui enlever son ami. Toujours attentive, Frêne
» va faire dresser le lit nuptial.... Voyant qu'il
» était recouvert d'une étoffe peu riche, elle ouvre
» son coffre, retire la belle étoffe dont elle avait
» été enveloppée, et la fit servir à décorer le lit
» de son seigneur. » (*Lai du Frêne, Paraphrase de Roquefort, p.* 167.)

On a pensé que la résignation de la jeune Bretonne avait pu suggérer l'idée de l'histoire de Grisélidis. Frêne n'est éprouvée que comme amante; dans ces limites, l'action est dramatique, sans être révoltante. Grisélidis est soumise à des

tortures, à des humiliations qui épuisent la pitié. Elle est traitée comme une serve à qui il n'est permis d'avoir ni dignité d'épouse, ni entrailles maternelles; son tyran ne semble pas même supposer qu'elle ait le droit d'obéir à l'instinct de la pudeur. Si le poëme breton a inspiré le conteur auquel Pétrarque et Boccace sont redevables de cette nouvelle devenue si célèbre, je ne crains pas de dire que la première conception, moins connue, ou plutôt à peu près ignorée, est plus vraie et plus poétique.

Le texte primitif du conte de Grisélidis n'a pas été retrouvé. C'est une opinion reçue que cette nouvelle doit sa célébrité à Boccace. Placée à la fin de l'ouvrage, comme pour répondre au magnifique début, et effacer par de tragiques émotions la frivolité du livre, elle n'a pu manquer d'attirer les regards. Je dois cependant faire remarquer que certains détails descriptifs et généalogiques que ne fournit pas l'italien, permettent de constater que les plus anciennes traductions françaises ont été faites d'après la version latine de Pétrarque. Chaucer s'est aussi conformé au texte latin; il a reproduit le mouvement, la construction de certaines phrases. Le récit en prose, publié à Londres

en 1619 (1), grandement amplifié, a pour point de départ une rédaction française, et répond au latin. Voici les vers malicieux qu'on lit sur le titre :

Written first in French,
And
« Therefore to French I speake and give direction,
» For English Dames will live in no subjection. »
But now translated into English.
And
« Therefore, say not so, for English maids and wives
» Surpasse the French in goodness of their lives. »

Le drame de Thomas Decker (2), représenté en 1600, a probablement la même source. Ce n'est qu'en 1620 que fut terminée la traduction anglaise du Décaméron.

Le clerc, malgré sa timidité, aurait manqué à son caractère, s'il n'eût décoché quelque trait de satire contre les femmes, après avoir fait l'éloge de l'une d'elles.

« Grisélidis est morte et sa patience avec elle,
» l'une et l'autre sont enterrées en Italie; je le
» déclare devant ce nombreux auditoire ; que
» nul homme marié ne soit assez hardi pour ré-

(1) Réimprimé pour la société Percy, 1842.

(2) Réimprimé (for the Shakspeare society) 1841.

» péter l'épreuve, dans l'espoir de rencontrer une
» autre Grisélidis; certainement il échouera. —
» O nobles femmes, remplies de prudence, ne
» permettez pas à la modestie de clouer vos lan-
» gues; ne fournissez pas à un clerc l'occasion
» d'écrire sur vous une histoire analogue à celle
» de Grisélidis, de peur que Chiceface ne vous
» engloutisse dans ses entrailles. — Imitez l'écho
» qui ne garde pas le silence, mais qui répond en
» contretaille, etc. »

C'est la première fois, dans la littérature anglaise, qu'il est fait mention du personnage fantastique de Chicheface, caricature imaginée par la verve gauloise et sur le compte de laquelle on trouvera les renseignements les plus complets dans le XXIIIe vol. de l'Histoire littéraire de la France.

Percy a publié dans son recueil une ballade intitulée le Mariage de Sir Gauvain (1). C'est une heureuse restauration, faite à l'aide de fragments déchiffrés avec peine sur un manuscrit en lambeaux. Le savant critique regarde ce poëme, aujourd'hui mutilé, comme l'original du conte qui nous occupe. A considérer l'orthographe et la langue, rien ne prouve l'antériorité de la ballade.

(1) Reliques of english poetry, p. 199, éd. in-8°. 1848.

Il n'y a pas lieu de croire avec Tyrwhitt, qu'elle ait été faite d'après Gower et Chaucer. Elle n'est sans doute qu'un remaniement d'un poëme plus ancien où l'aventure piquante de Gwalmaï à la langue d'or était racontée plus naïvement encore, et d'une manière plus conforme aux récits des *gentils Bretons*. J'avais d'abord pensé que le *Wedding of sir Gawain*, indiqué par Warton comme se trouvant dans les papiers de Sh. Turner, pouvait être cette ancienne rédaction; mais, d'après la première ligne citée, ce document malheureusement égaré, doit être le poëme du Chevalier à l'Épée, analysé par Legrand d'Aussy et faussement attribué à Chrétien de Troyes.

Ce n'est point sur ce premier original qu'ont travaillé Gower et Chaucer. Ils ont eu des rédactions différentes : Gower (1), quelque conte rapporté de Sicile par les chevaliers normands et inséré dans les *Gesta Romanorum* ; Chaucer, le lai breton transformé par la verve moqueuse de quelque *fableor*.

Toutes les fois qu'un récit, soit par la nature du sujet, soit par le caractère du narrateur, peut laisser entrée à la plaisanterie ou servir de montre

(1) Gower, Confessio amantis. B. I., vol. 1, p. 89, édit. Pauli.

à l'érudition, Chaucer qui néglige toute autre voie d'originalité, donne libre carrière à son malin enjouement et à ses souvenirs classiques. On en voit une preuve dans l'histoire racontée par la femme de Bath. Les incidents sont à peu près les mêmes que dans les *Gesta Romanorum* et dans Gower; un jeune chevalier ne peut racheter sa vie qu'en devinant une énigme, et l'interprétation lui en est fournie par une vieille, laide à faire peur, moyennant promesse de mariage. La scène est entièrement celle de la ballade; c'est à la cour d'Arthur que siége le tribunal et que se rend le jugement; le dénouement est semblable; l'épousée, comme plus tard la fée Urgèle de Voltaire, retrouve jeunesse et beauté. Ainsi, même en écartant l'hypothèse, plus que vraisemblable, d'une rédaction française, il est évident que Geoffrey n'a pas eu de peine à tracer le canevas de cette nouvelle. Mais il a mis beaucoup d'art à assortir cette narration à l'humeur, au ton de la joyeuse et tyrannique bourgeoise. Le début du conte est un modèle de provocation satirique à l'adresse du frère limiteur qui entend plaisanterie et n'en garde pas rancune. Les incertitudes sur le vrai sens de l'énigme offraient à la satire des ressources dont Chaucer a su tirer parti. Comme certains

personnages des comédies d'Aristophane, des dialogues de Platon ou des Provinciales, qui se trahissent en croyant faire leur propre panégyrique, la femme de Bath, entichée des prérogatives de son sexe, en révèle cependant les défauts, les faiblesses, avec une naïveté qui est du meilleur comique. Gower a développé des idées analogues, moins prosaïquement que de coutume, et cependant quelle n'est pas la supériorité de Geoffrey!

« Le chevalier allait en chaque demeure, en
» chaque endroit, mais il ne peut réussir à trou-
» ver deux conseillers qui fussent d'accord. Les
» uns disaient que les femmes préfèrent la ri-
» chesse, d'autres, les honneurs, d'autres, la
» beauté, d'autres, la parure..... d'autres, un
» veuvage souvent renouvelé. Il y en avait un
» qui prétendait que la flatterie et la louange con-
» naissent le chemin de notre cœur; et certes, il
» n'était pas éloigné de la vérité : — Empresse-
» ments, adulations, prévenances sont pour nous
» ce qu'est la glu pour l'oiseau. Certains étaient
» d'avis que nous aimons par-dessus tout à être
» libres, à en faire à notre tête, et, loin d'en-
» courir des reproches sur nos défauts, à enten-
» dre dire que nous sommes sages et sans extra-
» vagance. C'est nous prendre en effet par notre

» côté faible. Nulle de nous n'est tellement vi-
» cieuse en dedans qu'elle ne désire paraître sans
» tache et sans défaut. Quelques-uns pensaient
» que notre plus grand bonheur, c'est de passer
» pour discrètes ; mais cet avis ne vaut pas le
» manche d'un râteau. » (V. 6502.)

Tel est ce passage dont j'ai cru devoir tempérer l'âpreté, mais qui, dans l'original, ne serait désavoué par aucun maître en l'art de peindre. La langue y est d'une admirable clarté; les vers, comme ceux de Molière, reproduisent le naturel de la conversation, et en même temps, par leur précision, s'ouvrent un accès facile dans la mémoire. Toutefois, j'ajouterai qu'il n'est pas un seul trait de cette peinture qui ne se trouve déjà, avec plus ou moins d'expression, dans le livre de Jean de Meung. Voici ce que notre trouvère dit du pouvoir de la flatterie :

« Car il n'est fame, tant soit bone,
» Vielle ou jone, mondaine ou nonné,
» Ne si religieuse dame,
» Tant soit chaste de cors et d'ame,
» Se l'en va sa biauté loant
» Qui ne se délite en oant.
» Combien qu'el soit lede clamée,
» Jurt qu'ele est plus bele que fée, etc. »

(*Ed. Méon*, *v.* 9976.)

L'indiscrétion des femmes est devenue une mine inépuisable de plaisanteries dans toutes les littératures. Il y a aussi, à ce sujet, une longue tirade dans le Roman de la Rose (1). Mais nulle satire ne vaut la jolie fable de La Fontaine. L'anecdote n'a rien de tragique; ce n'est plus l'histoire de Dalila, ni de certaines héroïnes des *Gesta Romanorum*. La divulgation du secret n'a pour résultat que de verser du ridicule sur les langues intempérantes. L'exemple choisi par Chaucer est aussi innocent et reste dans les limites de la comédie, sans empiéter sur celles du drame. La Bourgeoise de Bath cite d'après Ovide, ou plutôt d'après les variantes que le clerc d'Oxford, son cinquième mari, faisait au texte des Métamorphoses l'aventure de Midas, et elle attribue, non plus au barbier, mais à la femme de l'opulent monarque, l'indiscrétion qui trouva tant d'échos.

« Ovide, entre autres gentillesses, rapporte
» que Midas avait, sous sa longue chevelure,
» deux oreilles d'âne. Ce défaut, il le cachait de
» son mieux et le dérobait aux regards de chacun.

(1) Et quiconques dit à sa fame
Ses secrez, il en fait sa dame, etc.
(*P.* 110, *t. III*, *éd. Méon.*)

» Néanmoins, il aimait tant sa femme, qu'il lui
» confia le secret, la priant de ne pas souffler mot
» d'une pareille difformité. Celle-ci jura qu'au
» prix de tous les trésors du monde, elle ne con-
» sentirait à rendre son mari la fable et la risée
» des gens ; mais elle comprit que garder une telle
» confidence, c'était à en mourir : elle dépéris-
» sait ; un mot pouvait la soulager. Elle se rendit
» au marais voisin, et imitant le butor qui plonge
» sa tête et fait murmurer l'eau en cherchant une
« proie : Ondes de ce marais, ne me trahissez pas ;
» à vous seules je viens le dire, mon mari a des
» oreilles d'âne. » Elle dit et fut guérie, etc. (1). »

C'est ainsi que Chaucer altère les genres auxquels il emprunte des modèles, fait dominer la satire dans les compositions où elle ne devrait être qu'un accident, et réserve toujours une large part à l'érudition. Plein des souvenirs de l'antiquité, nourri du fiel de nos conteurs, il ne peut échapper aux réminiscences venues de cette double source.

Le récit du Franklein roule sur le même sujet

(1) Voy. une variante très-curieuse de la fable de Midas dans les contes Serbes, éd. All., Kaiser Trojan hat ziegenohren, p. 225, n° 39.

que la nouvelle du *Jardin enchanté*, insérée d'abord dans le Philocopo, et reproduite en abrégé dans le Décaméron. On en a conclu que Chaucer avait copié Boccace. La vérité est que les deux écrivains ont eu à leur disposition les mêmes matériaux. Le poëte anglais indique de la manière la plus explicite d'où provient ce conte (1), et il n'a pas tellement effacé les couleurs primitives, que les traits caractéristiques du lai armoricain n'apparaissent encore. Supprimez cette longue kirielle d'héroïnes empruntée au livre de saint Jérôme contre Jovinien, cette invocation à Apollon et à Diane, ces termes d'astrologie, ces ornements qui sont d'autant plus mal séants que le Franklein n'a pas étudié, et vous aurez une idée exacte de l'original, malheureusement perdu.

Boccace a fait de ce petit poëme une nouvelle tout italienne, et ne lui a rien laissé de l'empreinte originale. La scène est changée, le ciel mélancolique de la Bretagne, les noirs rochers contre lesquels l'Océan brise barques et vaisseaux, font place aux riants paysages du Frioul, encadrés dans de vertes

(1) Thise olde gentil Bretons in hir dayes
Of diverse aventures maden layes,
Rimeyed in hir firste Breton tonge. V. 11020.

montagnes, sillonnés par des fleuves magnifiques; les personnages n'ont plus ni le même nom ni le même caractère; à l'astrologue d'Orléans succède un magicien de Thessalie qui n'est pas sans parenté avec l'enchanteresse de Théocrite et de Virgile; le sentiment moral y a perdu de sa force; le désespoir de Dorigène, l'héroïne du conte breton, est réel; la vénitienne Dianore, au milieu de sa douleur, songe encore à sa parure. Ce n'est pas que la nouvelle de Boccace soit sans mérite: dans le Philocopo, elle rachète des longueurs par des beautés descriptives du premier ordre; dans le Décaméron, elle est d'une concision, d'une élégance tout-à-fait classique. Cependant, je préfère le conte de Chaucer, parce que, sous cette narration prolixe, je puis reconnaître l'original, digne d'entrer dans le recueil de Marie de France.

§ 3.

Les Fabliaux.

Le fabliau occupe une grande place dans le vaste poëme que nous étudions; il y est représenté dans ses variétés. Il y a le fabliau classique, le fabliau venu d'orient, le fabliau né du sol gaulois; quelques-uns n'ont pour but que de piquer la curiosité,

d'autres portent avec eux un enseignement ; la plupart sont des peintures à la fidélité desquelles on voudrait ne pas croire. Quelle qu'en soit la source, ils arrivent à Chaucer par l'intermédiaire de nos conteurs, et non par les imitations de Boccace. Le poëte anglais ne change rien à la narration, n'ajoute rien aux ressorts mis en jeu par le premier trouvère ; de ce côté, il se soumet au droit d'aînesse, et ne réclame aucune part d'invention. Son originalité consiste à semer çà et là de courtes, fraîches et vives descriptions, à peindre les costumes, les usages de la société contemporaine, à entrer dans les caractères. Tel de nos contes gagne autant sous sa plume qu'une fable de Phèdre ou d'Aviénus, dans les mains de La Fontaine.

Les deux fabliaux d'origine classique sont la mort de Virginie et le châtiment du corbeau, l'un emprunté à l'histoire, l'autre à la poésie. Quoique mis sous le patronage de Tite-Live, le premier récit vient directement de Jean de Meung ; le personnage d'Icilius est supprimé ; le meurtre est accompagné des mêmes circonstances que dans le Roman de la Rose.

« Car il par amors sans haïne
» A sa belle fille Virgine

» Tantost à la teste copée,
» Et puis au juge présentée.
(*T.* 2, *p.* 77, *v.* 5658.)

C'est encore au même livre qu'est dû le monologue de la nature par lequel s'ouvre le fabliau, ainsi que le portrait de Virginie auquel toutefois G. de Machault a coopéré. Chaucer ne peut réclamer comme sien qu'un excellent passage sur les duègnes, qui est écrit dans le meilleur style, et un entretien entre le père et la jeune Romaine qui exprime le souhait *de pouvoir au moins pleurer sa mort comme la fille de Jephté*. Citation étrange, mais tout à fait conforme aux habitudes du moyen-âge. (V. 11955 et sq.)

Le fabliau, choisi par l'Econome de la faculté de droit, est tiré des Métamorphoses d'Ovide; Machault et Gower se sont exercés sur le même sujet, mais le vieux Geoffrey, appliquant avec génie, à l'antiquité classique, le style de nos trouvères, a montré une fois de plus comment il sait s'approprier ce qui est du domaine commun. Apollon n'a plus rien d'homérique, rien qui rappelle l'Olympe. C'est un joyeux bachelier, habile archer, habile ménestrel; changez les noms; à l'oiseau, substituez une indiscrète, et vous avez une comédie bourgeoise. La narration est ornée de

réflexions et de proverbes tirés du Roman de la Rose. Ainsi, chaque page confirme ce que j'ai avancé, que, dans le Pèlerinage de Canterbury, domine par-dessus tout l'influence de Jean de Meung. Le châtiment du corbeau se retrouve présenté sous un autre point de vue, dans la plupart des versions du *Dolopathos* (1). (V. 17043-17310.)

La féerie arabe aurait figuré magnifiquement dans les contes de Canterbury, si l'histoire de Cambuscan, commencée par l'Ecuyer, était terminée. La magie des mille et une nuits déploie ses inépuisables ressources dans ce poëme, que Milton regrettait de voir inachevé, et que Spenser essaya, mais sans succès, de compléter. Le docte Warton a donné sur l'origine probable de ce conte, un savant commentaire. Chaucer me paraît, en cette occasion, comme pour les légendes, n'avoir été que traducteur ; l'influence des trouvères y étant étrangère, je n'ai pas à insister. (V. 10322-10988.)

Parmi les vrais fabliaux français, les uns, œuvre des gens d'église, et d'abord écrits en latin, ont

(1) A Keller Li Roman des sept Sages. (Einleitung.) Wright's introduction to the seven sages, page 69.

servi à égayer les sermons avant de s'en détacher; les autres sont nés sur les lèvres du peuple, dans l'idiome national. Les premiers sont des espèces de légendes où le burlesque se mêle au sacré. Le recueil de Gautier de Coinsi nous fait voir les anges, les saints et les démons intervenant d'une étrange manière dans les choses humaines. Chaucer n'a pas oublié de placer un de ces *contes dévots* dans son ouvrage, mais il l'a bien choisi.

Il y avait entre les frères quêteurs et les huissiers épiscopaux, une rivalité facile à expliquer et que le poëte n'a pas manqué de reproduire d ns son vaste tableau. Non content d'avoir dessiné ces personnages avec un excès de verve, tout-à-fait embarrassant pour la critique au XIXe siècle, et qui scandaliserait bien des lecteurs peu accoutumés à supporter la vérité de l'histoire mise en relief par la poésie, il oppose les deux champions, et se sert de l'un pour dénigrer l'autre. Le frère mendiant égaie la compagnie aux dépens d'un huissier épiscopal; l'huissier épiscopal raconte aux pèlerins les menées d'un frère quêteur.

Tyrwhitt croyait que le fabliau qui se prête si bien à la malignité du frère, était de l'invention de Chaucer. M. Thomas Wright, sans retrouver

l'original, a publié une anecdote latine (1) qui en offre le résumé; elle est extraite du *Promptuarium exemplorum*, ouvrage compilé au commencement du xve siècle. On ne peut juger, sur cette simple esquisse, du mérite de la première rédaction. Il est probable que le sujet a singulièrement gagné à être retouché par l'auteur du Pèlerinage de Canterbury. Ce conte est l'un des antécédents les plus poétiques de la légende de Faust, et de certaines scènes de la comédie de Don Juan. Le poëte a exprimé admirablement l'insouciance et l'endurcissement du coupable.

Un huissier ecclésiastique est en chemin pour aller tourmenter une pauvre veuve : sur la lisière du bois il rencontre un yeoman, avec arc et flèches, verte casaque et chapeau à franges noires. Le *sumpnour* (en vieux français *sumenour*) (2), n'osant avouer sa profession, comme le narrateur en fait la remarque, se donne pour un bailli. Le yeoman y met plus de franchise.

« Mon cher camarade, dit cet archer, tu es

(1) Th. Wright, Latin Stories, n° 70, De advocato et diabolo.

(2) Roquefort, Glossaire de la langue romane; Burguy, dans sa grammaire de la langue d'oïl, t. III, p. 339, donne Semoneor, semoneur, d'après le texte du Partonopeus de Blois.

» bailli et moi de même. Sans connaissance
» dans ce pays, je te demande ton amitié. Or
» et argent remplissent mes coffres; et si jamais
» tu visites mon comté, tu pourras prendre ta
» part de mon trésor. — Grand merci, répond
» l'huissier, touchez là. »

Les voilà chevauchant et échangeant de joyeux propos. L'huissier, curieux de sa nature et par métier (c'est encore une remarque du frère), fait force questions:

« Ami, où donc est ta demeure? Un jour ou
» l'autre, je puis avoir besoin de toi. »

L'archer avec douceur: « Bien loin, dans le
» nord, où j'espère te donner l'hospitalité. Avant
» de nous séparer, je t'indiquerai si bien le che-
» min que tu ne pourras te fourvoyer. — Et
» quel est ton nom? »

L'archer sourit: « Tu veux savoir mon nom,
» eh bien! je suis un diable; l'enfer est ma
» demeure; et, comme toi, pour trouver une
» proie, j'irais jusqu'au bout du monde. »

L'huissier, loin de s'effrayer, engage avec sang-froid un entretien sur la figure et les habitudes des esprits infernaux. Les réponses de l'archer, qui a été jadis au service de saint Dunstan, formeraient un traité complet de démonologie.

« D'ailleurs je t'avertis, cher frère, et sans
» plaisanterie, que tu sauras un jour comment
» nous sommes faits, et que tu pourras monter en
» chaire, et professer sur cette matière beaucoup
» mieux que Virgile et Dante lui-même. Mainte-
» nant, chevauchons; car je veux te tenir compa-
» gnie, jusqu'à ce que tu me délaisses. »

Personnification du crime endurci, l'huissier se pique d'honneur et ne quitte pas le suppôt de Satan. Tous les deux s'engagent à mettre leur gain en commun. Un charretier embourbé voue au diable ses chevaux, sa voiture et son foin. Nos voyageurs d'accourir; mais le phaéton invoque saint Eloi et se rétracte. Le poëte décrit alors l'interrogatoire que l'huissier fait subir à la veuve. Celle-ci, poussée à bout, prononce sur l'inquisiteur les mêmes malédictions que le charretier sur ses chevaux, et le démon saisit l'appariteur, corps et âme, et l'emporte en un lieu où il saura *sur la nature des démons plus qu'un docteur en théologie.* (V. 6883 et sq.)

Le frère quêteur fait suivre le fabliau d'un sermon sur la nécessité de résister aux tentations, et il prie pour que l'huissier épiscopal se repente de ses péchés; avant de tomber au pouvoir de Satan. Le *Semoneur*, plein de rage, tremble

comme la feuille du peuplier, et la vengeance ne se fait pas attendre.

Il raconte à son tour une anecdote où les frères prêtent à rire. Ce récit est une satire amère des ordres mendiants. On y reconnaît l'époque, l'influence de Wiclef, sans oublier que nos conteurs ont été aussi impitoyables que Chaucer, et lui ont servi de modèles. Ici, le fabliau dont il s'agit, est d'origine française. Tyrwhitt pensait que cette plaisanterie traditionnelle n'avait jamais été rimée. Le savant M. Th. Wright dit n'en avoir trouvé trace nulle part (1). Cependant, ce qu'il y a de saillant dans ce poëme, la convoitise des frères disputant aux héritiers légitimes ou à d'autres religieux, le legs d'un mourant, sert de matière à un fabliau de Jacques de Baisieux, traduit par Legrand d'Aussy, publié par Méon, et analysé et commenté dans le XXIIIe volume de l'Histoire littéraire de la France (2). La scène du poëme anglais, au lieu d'être à Anvers, est transportée à Holdernesse; la plaisanterie du curé mourant fait place à un tour d'un autre genre et approprié à la grossièreté d'un vilain. Mais plusieurs

(1) C. Tales, Édit. conforme au Ms. Harl., p. 82. Note.

(2) Article de M. Victor Leclerc.

passages sont imités fidèlement. On peut voir dans ce fabliau, dont la première moitié seule est lisible, ce que devient un faible germe fécondé par le génie. Le discours du Jacobin, fort bien esquissé d'ailleurs par le trouvère de Flandres, est dans Chaucer un chef-d'œuvre à mettre en parallèle avec une page quelconque de Molière (1).

A l'exception de J. de Condé, âme courageuse, qui a la haine du vice et qui le poursuit au grand jour, je crois avoir remarqué, chez la plupart de nos trouvères, que les abus qu'ils attaquent ne les ont pas remplis d'indignation. Une anecdote scandaleuse est pour eux une occasion de rimer et de se faire écouter. En est-il de même pour Chaucer ? Ne conte-t-il que pour conter ? Non. La satire, dans ses mains, est un instrument de réforme. Parfois, oubliant le but, il se complaît dans les moyens qu'il emploie ; trop souvent il donne à ses tableaux une vérité qui s'achète au prix de la décence, mais son intention générale est de corriger par le ridicule. Aussi les réformateurs les plus rigides ont regardé Chaucer comme un des leurs.

(1) Voyez le texte anglais. (V. 7284—7700.) Le début du discours est emprunté aux *Gesta Romanorum*, comme l'indique M. G. Brunet, dans sa récente édition du *Violier des histoires romaines*, p. 311.

Il faut cependant avouer que le moraliste cède souvent la place au poëte, et que Chaucer, épris de la réalité, cherche à la reproduire avec ce mélange d'ombre et de lumière, de beauté et de difformité, de bien et de mal auquel elle est soumise. Ce n'est pas même par un entraînement accidentel qu'il laisse trop de liberté à son vers, mais de propos délibéré. Il veut que son œuvre redise tout ce qu'il a vu dans la société qui l'entoure, dans le cœur de l'homme qu'il a sondé, ou du moins qu'il a jugé d'après les peintures de nos trouvères. Plus d'un fabliau n'a été choisi qu'afin qu'il n'y eût pas de lacune; et que telle condition, tel caractère fût représenté. C'est ainsi qu'on s'explique l'emploi de certains matériaux, qu'isolément Chaucer eût dédaignés.

Ces réflexions me sont suggérées surtout par les fabliaux mis dans la bouche du meunier, de l'intendant, du marchand et du marin. La démonstration de la seconde partie de ma thèse serait inachevée si je n'indiquais au moins les sources de ces poëmes. C'est à quoi je me bornerai, ou à peu près. On approuvera les scrupules qui m'empêchent d'éclairer également chacune des parties d'un édifice où le génie du moyen-âge, mélange d'aspirations religieuses, de vertus chevaleresques

et de penchants grossiers, a marqué son empreinte tout entière.

Il y a entre le meunier et l'intendant même animosité qu'entre le frère et l'huissier ecclésiastique. Chacun de ces personnages choisit une histoire propre à éveiller les susceptibilités de son adversaire. Le meunier raconte un mauvais tour joué par un clerc à un charpentier. Si le fabliau est d'origine française, comme le croit avec raison M. Th. Wright (1), il faut reconnaître que Chaucer a su l'adapter à la peinture des mœurs anglaises avec un grand talent, talent dépensé en pure perte, vu la nature du sujet. Ce poëme ne fournit pas peu de renseignements sur la vie privée des habitants d'Oxford au moyen-âge. Le meunier, par son récit pittoresque, nous introduit dans la modeste demeure d'un étudiant. Il nous le montre au milieu de ses livres; sur des tablettes sont posés son Almageste, son astrolabe, ses jetons à calculer; au-dessus est un psaltérion dont il s'accompagne chaque nuit, pour chanter l'*Angelus ad Virginem*. Sa chambre est ornée de

(1) C. Tales. Ed. conforme au Ms. Harléien, p. 41. « I have not » met with this story elsewhere than in Chaucer; it is more than » probable that he took it from an older french fabliau. »

plantes odoriférantes; lui-même est doux comme la racine de réglisse. Ne vous y fiez pas, et sous cette mine de jeune fille, et malgré sa passion pour l'astrologie, l'étudiant est un vrai sournois, dangereux pour son hôte. Un autre personnage très-curieux est un enfant de chœur, qui cumule je ne sais combien d'emplois! barbier, chirurgien, écrivain public; jouant à merveille du violon, de la guitare; dansant d'après les principes de l'école d'Oxford; beau à voir, fêtes et dimanches, avec son teint vermeil, ses longs cheveux dorés, ses culottes rouges, son surplis blanc comme la fleur de l'aubépine! Non content de se faire admirer l'encensoir à la main, il avait toujours dans les mystères le rôle principal, celui d'Hérode. Le portrait de la jeune femme du charpentier est dessiné avec un art exquis; le poëte n'oublie pas que c'est le meunier qui parle; les comparaisons n'ont rien d'ambitieux; elles sont toutes dans le goût d'un homme des champs, mais singulièrement expressives. Le costume est reproduit avec une fidélité précieuse pour l'antiquaire. Ce ne sont pas seulement des beautés descriptives que l'on regrette de voir prodiguées dans un poëme nécessairement voué à l'oubli, mais le passage où le clerc persuade à son hôte que la terre va être inondée d'un second déluge, et une scène

comique admirablement ménagée, admirablement écrite. (V. 3186-3852.)

L'intendant riposte par un récit trop célèbre au moyen-âge, puisque, rimé par plusieurs de nos trouvères, il fut traduit en italien par Boccace, en allemand par Rudiger von Müner (1), et en anglais par Chaucer; trop célèbre depuis, car notre conteur du XVIIe siècle a cru devoir le reprendre à l'Italie. La narration insérée dans le Décaméron, se rattache au fabliau de Jean de Boves, intitulé Gombert et les deux Clercs; celle qui est dans le *Pèlerinage de Canterbury*, provient d'une autre version anonyme, trouvée dans un manuscrit de la bibliothèque de Berne, n° 354, et publiée par M. Th. Wright dans ses *Anecdota litteraria*, page 15. Cette découverte est une nouvelle preuve que Chaucer n'emprunte rien à Boccace, mais qu'il puise à des sources analogues; elle fait voir aussi qu'en cette circonstance, la part d'invention qui revient au poëte anglais, se borne à la jolie description du moulin, au portrait du meunier de Trompington, et à la biographie satirique de dame Simkins (2).

(1) Gesamtabenteuer. V. d. Hagen, n° LV, t. 2, p. 37.

(2) Voy. le texte anglais, v. 3918-4322.

L'histoire racontée par le marchand est semblable à celle que Boccace a popularisée sous le titre du *Poirier enchanté*. L'original commun qu'ont pu suivre les deux écrivains, a été signalé dans le tome XXIIe de l'Histoire littéraire de la France, par M. Victor Le Clerc. C'est un fabliau latin, vraisemblablement de source indienne, la *Comœdia Lydiæ* trouvée dans un manuscrit de Vienne, et publiée avec des améliorations par M. Edélestand du Méril. M. Th. Wright a donné dans ses *latin stories*, une fable d'Adolphe en distiques et une narration en prose sur le même sujet. Je n'ai pas eu l'occasion de lire cette dernière pièce ; mais je crois en posséder la traduction dans un recueil espagnol, *La vida y fabulas del Esopo* (1). Les premiers linéaments du conte anglais s'y retrouvent, voire même l'intervention de divinités mythologiques. Chaucer a déployé dans cette imitation toutes les ressources de son talent descriptif et dramatique. On lira avec plaisir la scène où le vieillard consulte sur ses projets de mariage Justinus et Placebo, l'un ami sincère, l'autre flatteur, caractères dont le contraste est fortement marqué, ainsi que le passage où le vieux

(1) Del Ciego y del adolescente, etc., p. 345.

célibataire, à la veille de bien des déboires, se forge une félicité telle qu'un scrupule l'arrête. — O trait sublime! — C'est celui d'avoir son paradis sur cette terre, et d'être alors déshérité dans l'autre monde. La description des noces, l'allocution du prêtre, le festin, les épices, les danses, le vin du coucher, les quatre jours de réclusion de la mariée, les coutumes du temps sont reproduites avec la fidélité minutieuse d'un pinceau hollandais. Dans ce poëme, il y a aussi du pathétique; les recommandations qu'adresse le pauvre Janvier, devenu aveugle, à May, sa jeune femme, sont touchantes; mais l'éloquence que Chaucer lui prête alors, n'est là que pour faire ressortir la perfidie de l'épouse. L'érudition accompagnée d'anachronismes et d'invraisemblances, y devient elle-même un nouvel élément comique. Rien de plus plaisant que le savant entretien de Pluton et de Proserpine. Pourquoi un si malheureux emploi de qualités si distinguées! (V. 9124-10296.)

Je ne m'arrêterai pas au fabliau débité par le marin : j'aurais à exprimer les mêmes regrets. Quoique l'original n'en ait pas été retrouvé, on peut affirmer, en considérant le lieu de la scène, qui est à Saint-Denis, le nom des personnages et plusieurs circonstances du récit, que Chaucer a

eu sous les yeux, non pas la nouvelle de Boccace, où est retracée la même aventure (1re nouvelle, 8e journée); mais un poëme français qu'il a suivi de plus près que n'avait fait le conteur italien. (V. 12950-13565.)

Le Roman du Renard, satirique épopée, dont chaque rapsodie est un apologue, ne pouvait manquer d'être représenté dans les contes de Canterbury. C'est au Ve chapitre de ce livre, intitulé *Si comme Renard prist Chantecler le coc* (*Ed. Méon*, *t.* 1, *p.* 49), et non pas au recueil de Marie de France, comme l'a dit Tyrwhitt, qu'a été empruntée la fable racontée par le chapelain. Les plaisantes dissertations sur les songes et sur la prédestination, le portrait de l'impérieuse épouse de *Chantecler*, dame Pertelotte, font conjecturer qu'il y avait dans le poëte anglais, le génie d'un grand fabuliste. (V. 14773-15452.)

On a remarqué avec quel art Chaucer a adapté les récits au caractère et à la condition des pèlerins; cependant, le plus pervers de tous, le vendeur d'indulgences, est celui qui débite l'histoire la plus morale. Quelques critiques ont vu en cela une négligence; c'est, au contraire, un moyen de peindre plus au vif cet hypocrite. Le fabliau qu'il encadre dans un sermon, avant d'essayer

de débiter ses fausses reliques, est fort connu : il y en a une esquisse dans le *Cento novelle antiche* (1). Mais nulle part sans doute, ce sujet n'a été présenté sous des couleurs aussi poétiques, aussi originales. C'est un drame, en partie allégorique, où de jeunes débauchés vont provoquer la Mort qui, soir et matin, enlève sans merci leurs compagnons. Nos trois aventuriers rencontrent un vieillard qu'ils insultent et qui toutefois consent à leur indiquer où demeure l'habile adversaire qu'ils veulent combattre. C'est dans une forêt voisine, au pied d'un chêne séculaire. Ils s'y rendent. Le vieillard ne les avait pas trompés. Au pied de l'arbre gît amoncelé un trésor, pour la possession exclusive duquel ils se tendent mutuellement des embûches et périssent. Le personnage du vieillard me semble avoir été tracé d'après la légende du Juif errant, légende fort populaire en Flandres, où se passent les événements du fabliau, et en même temps fort ancienne, puisque Matthieu Pâris en parle dans sa chronique. Je terminerai par une citation qui prouvera une fois de plus quelle variété de tons sait prendre la muse de Geoffrey.

« Un homme, accablé sous le poids des ans

(1) Nov. 82.

» et de la misère, se présente à eux, et avec
» douceur les salue : Que Dieu vous protége,
» Messeigneurs ! » Le plus fier de ces trois dé-
» bauchés lui répond : « Maraud, à la triste mine,
» pourquoi es-tu ainsi enveloppé, à l'exception
» de ta face ? Pourquoi, chargé d'années, de-
» meures-tu sur la terre ? » Le vieillard, tour-
» nant les yeux vers lui, dit : « J'ai voyagé jusque
» dans l'Inde, et je n'ai pu trouver ni dans
» les cités, ni dans les hameaux, un homme qui
» voulût échanger sa jeunesse contre mon grand
» âge ; il me faut donc le garder tant qu'il plaira à
» Dieu. La mort, hélas ! ne veut pas de mes jours.
» Vagabond sans repos, j'erre sans cesse ; et, sur
» le sol, qui est la porte de ma mère, je frappe
» avec mon bâton soir et matin, disant : « Mère
» chérie, laisse-moi entrer ; j'échangerai volon-
» tiers le coffre qui a été si longtemps dans ma
» chambre contre un cercueil. » Mais elle me re-
» fuse cette grâce, c'est pourquoi mon visage est
» pâle et ridé. Quant à vous, Messeigneurs, ce
» n'est pas courtois de votre part d'outrager un
» vieillard qui ne vous a manqué ni en actions ni
» en paroles. Il est écrit : « Vous vous lèverez en
» présence d'une tête blanchie. » Je vous le con-
» seille donc, ne me faites aucun mal, pas plus

» que vous ne voudriez en recevoir, si vous res-
» tiez aussi longtemps que moi sur la terre. Dieu
» soit avec vous, quelque part que vous alliez
» marchant ou chevauchant! » (V. 12650 et sq.)

§ 4.

Récits divers.

Les autres récits ne pouvaient entrer dans ces trois catégories. Le conte du Chevalier a été étudié dans la première partie de cet ouvrage, parce qu'il appartient à la jeunesse du poëte. Le moine débite sous le nom de tragédies une série d'anecdotes qui rappelle évidemment le *De casibus illustrium virorum* de Boccace, traduit plus tard par Lydgate; mais les histoires en sont empruntées à différents auteurs; celle d'Hercule, à Boccace; celle de Nabuchodonosor, à G. Machault; celle de Néron, à G. de Lorris; celle d'Hugolin, à Dante; celle de Lucifer est une traduction presque littérale de ces vers que j'ai rencontrés dans un Volucraire.

« Quant Lucifer qui angles fu
» Et qui en haut paradis fu
» Si biaus, si cler, comme le soleil
» Et qu'il se volst faire pareil
» A Deu, par son très-grand orgueil

» On n'eust pas cligné un œil
» Que il chet vis ens en abime,
» En la maison d'Enfer méime,
» Là est et là sera touz jors
» Et en misère et en plors. »

(*Fonds N. Dame*, n° 193.)

At Lucifer, though he an angel were
And not a man, at him I wol beginne.
For though fortune may non angel dere,
From high degree yet fell he for his sinne
Doun into helle, wheras he yet is inne.
O Lucifer, brightest of angels alle,
Now art thou Sathanas, that maist not twinne
Out of miserie, in which that thou art falle. *V.* 14005-12.

Il en est qui roulent sur des événements contemporains, tels que la mort de Pierre de Lusignan et de Barnabo Visconti. Les vers consacrés à Pierre-le-Cruel, intéressants au point de vue historique, attestent la partialité des Anglais pour ce monstre. C'est l'esprit de la maison de Lancastre qui a dicté ce passage: « O noble Pedro, gloire de » l'Espagne, que la fortune avait élevé si haut en » majesté, on doit plaindre ta mort; un bâtard, » ton frère, te mit en fuite; tu fus attiré dans sa » tente où il te tua de sa propre main, s'emparant » de tes biens et de ta couronne.... Ce n'est pas » Olivier, le compagnon de Charlemagne, c'est un

» Olivier d'Armorique, un vrai Ganelon, qui fit
» tomber ce digne monarque dans un tel piége. »
(V. 14685 et sq.) (1).

On sait que Chaucer a un rôle dans le Pèlerinage. Voulant se moquer, non de la chevalerie, mais de la littérature chevaleresque, il récite la ballade de Sir Thopas. Est-ce une parodie composée de lambeaux pris à diverses romances? ou est-ce une ballade populaire qu'il insère dans son ouvrage? Cette dernière hypothèse n'a rien d'invraisemblable. Les ballades du même genre qui ont été conservées ne sont pas moins ridicules. Je citerai entre autres celle de *Torrent of Portugal*, éditée par O. Halliwel, d'après un manuscrit du xve siècle.

Les deux morceaux dont il me reste à parler, sont en prose. Chaucer, interrompu par l'impatience de l'hôte, substitue à la ballade un traité de morale qui fut écouté avec plus d'intérêt. Au moyen-âge, on goûtait fort les mosaïques de proverbes et de sentences. Cette dissertation n'est autre chose que le *Livre de Mélibée et de Dame Prudence*, traduit du latin d'Albertano en notre

(1) Chaucer confond le connétable avec son frère Olivier Duguesclin.

langue, et mis en anglais d'après la traduction française, comme j'en ai acquis la conviction. Le savant bibliographe, M. Brunet, avait attribué à tort cet ouvrage à Christine de Pisan, M. Paulin Paris l'a rendu à son véritable auteur (1). Le sermon du Curé de campagne par lequel se termine cette succession de récits plus ou moins édifiants, est une version de quelque *doctrinal de conscience*. La Bibliothèque impériale possède de nombreux manuscrits de ces sortes d'ouvrages (2).

(1) Les Mss. français de la Bibliothèque du roi, t. V, page 58.

(2) Voy. les nos 7275-7274-7283-7284-7302-7305-7050-7050.
Mss. Fr.

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE.

—

Après avoir étudié avec le plus grand soin cet immense poëme, qui renferme une vingtaine de mille vers en langage suranné, et avoir rapproché de leurs diverses sources les éléments si variés dont il se compose, il me fallait présenter le résultat de tant de recherches et de tant de lectures, de manière à le rendre facile à saisir, facile à vérifier. J'ai donc ramené à trois points principaux toutes les questions soulevées par l'examen de ce monument, vénérable pyramide, que la plupart des curieux saluent de loin, mais où ils n'entrent guère. Ces trois points les voici : Quelle est la part d'invention qui revient à Chaucer, 1°. dans la fable; 2°. dans les caractères; 3°. dans les contes?

Je regarde comme sans fondement l'opinion de Tyrwhitt, opinion généralement admise, que c'est du Décaméron qu'est venue l'idée du *Pèlerinage de Canterbury*. La *Disciplina clericalis* et le

Roman des Sept Sages avaient déjà donné l'exemple de rassembler dans un cadre commun plusieurs histoires. Dans de nombreux passages de nos fabliaux se trouvait décrite la coutume qui régnait alors chez nous d'égayer par des récits la table d'un hôte (1), et le sujet du poëme de Chaucer est indiqué dans ces vers de *Piers Ploughman*.

« Pèlerins et porteurs de palmes s'engagent
» ensemble à aller visiter Saint-Jacques ou les
» saints de Rome; ils vont contant de sages his-
» toires le long du chemin, et obtiennent la per-
» mission de mentir le reste de leur vie. » (V. 90-99.)

J'admets avec Tyrwhitt que le plan du *Pèlerinage* est supérieur à celui du Décaméron, parce que l'action y a une fin naturelle, et qu'elle se prête à une plus grande variété dans les incidents, dans les personnages et dans les récits.

2°. On reconnaît que c'est dans la peinture des

(1) « Usage est Normandie
» Que qui hébergiez est, qu'il die
» Fable ou chanson à son hoste.

» Et quant avint après souper
» Si commencèrent à border
» Et conter de lor aviaus
» Leurs aventures, leurs fabliaus. »
(Barbazan-Méon, t, III, p. IX.)

caractères que Chaucer a déployé le plus d'originalité, et a montré qu'il savait allier l'observation la plus exacte, la réflexion la plus profonde, à une imagination vraiment puissante. J'ai rendu justice à ces qualités du père de la poésie anglaise. J'admire en lui un génie qui mérite d'être placé entre Aristophane et Molière, entre Cervantes et Lesage. Il n'a manqué à Geoffrey que de vivre deux siècles plus tard, et la gloire de Shakspeare, comme auteur comique, aurait pâli devant la sienne. Toutefois, même dans cette partie de son œuvre, son inspiration n'est pas entièrement dégagée de réminiscences puisées chez nos trouvères.

3°. Chaucer n'est l'inventeur d'aucun des contes insérés dans son poëme ; tantôt le rôle de traducteur lui suffit, tantôt son imitation s'élève à l'originalité. Ce n'est point par caprice qu'il passe d'un calque sévère à l'indépendance. La nature du sujet détermine sa méthode. J'ai pu ramener la plupart des histoires à trois classes, et j'ai constaté que, dans les légendes, le poëte suit ordinairement le texte ; que, dans les lais bretons, il mêle l'érudition et la satire à l'élément chevaleresque ; qu'enfin, dans les fabliaux, tout en se conformant au canevas primitif, il devient créateur, à la manière de La Fontaine, dans l'apo-

logue, par la poésie des détails, par l'éloquence si variée qu'il prête aux différents personnages, et par la profondeur et la vérité des caractères.

On a longtemps cru que Chaucer avait tiré du Décaméron la plupart de ses contes. J'ai d'abord fait remarquer que le poëte anglais n'accorde qu'une place comparativement restreinte, quoique toujours trop grande sous le rapport de la morale, aux anecdotes choisies de prédilection par Boccace. Pour les récits de ce genre, j'ai indiqué les originaux français qu'ont suivis chacun de leur côté, l'auteur du Pèlerinage de Canterbury et le conteur italien.

L'initiative de cette réfutation appartient à l'un des infatigables continuateurs de l'Histoire littéraire de la France, à M. Victor Le Clerc, qui y revient à plusieurs reprises dans son admirable étude sur les fabliaux (1). Sous la plume du savant critique, les productions innombrables d'un genre littéraire, dont le domaine est sans limites, se sont classées méthodiquement, de manière à offrir un tableau fidèle et animé des mœurs du moyen-âge,

(1) Voy. Hist. litt. de la France, t. XXIII, p. 77, 81, 82, 85, 143, 161, 174, 175, 176, 179, 188, 201, 202. — Voy. aussi t. XXII, p. 62-64, ainsi qu'un rapport inséré au Moniteur universel, 13 décembre 1854.

dans les diverses conditions sociales, depuis le chevalier jusqu'au vilain. Les transformations successives et plus ou moins heureuses des conceptions de nos trouvères y sont signalées avec un goût plein de finesse et un enjouement plein de charme. Cet ouvrage, en son genre, est un modèle que je n'ai pu me lasser d'étudier. Puisse-je avoir quelque peu profité à l'école d'un tel maître!

Avant de finir, pour relier la deuxième partie de mon travail à la première, par une observation qui leur soit commune, je rappellerai ce que j'ai avancé au commencement de cet écrit : deux noms de poëtes français me semblent caractériser le génie du père de la poésie anglaise. Dans ses poëmes allégoriques et chevaleresques, Chaucer adopte le genre mis en vogue par *G. de Lorris;* dans le Pèlerinage de Canterbury, l'élément qui domine, c'est la satire, et les traits en sont dirigés contre les mêmes objets qu'avait attaqués la verve érudite et impitoyable de *Jean de Meung*.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

INÉDITES OU RARES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A.

N° 1. (*Voy. page* 21.)

BIOGRAPHIE.

Issue Roll, Mich. 51 Edw. III.

Die Martis xvij°. die Februarii (1377).

Thome de Percy militi misso in nuncium in secretis negociis domini Regis versus partes Flandrie xxxiij.li. vj.s. viij.d.

Galfrido Chaucer armigero Regis misso in consimilem nuncium versus easdem partes Flandrie. In denariis sibi liberatis *per manus proprios* super expensis suis. x.li.

N° 2. (*Voy. page* 28.)

Ballade à Geoffroi Chaucer,

Par Eustache Deschamps (1).

(Bibliothèque Imp. Ms. 7219, *f°* 62 *v°.)*

O Socrates, plains de philosophie,
Sénèque en meurs et anglux en pratique,
Ovides grans en ta poeterie,
Briés en parler, saiges en rethorique,
Aigles très-haultz, qui, par ta theorique,

(1) Cette ballade a déjà été éditée, mais peu fidèlement. Pour bien la comprendre, il convient de lire une autre ballade, p. 114, édit. Crapelet.

Enlumines le regne d'Eneas,
L'isle aux geans, ceulx de Bruth, et qui as
Semé les fleurs et planté le rosier
Aux ignorans de la langue Pandras;
Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

Tu es d'amors mondains dieux en Albie,
Et de la rose, en la terre angelique,
(Qui d'Angela Saxonne est puis fleurie;
Angleterre d'elle ce nom s'applique,
Le derrenier en l'ethimologique),
En bon Anglès le livre translatas :
Et un vergier, où du plant demandas
De ceulx qui font pour eulx auctoriser,
N'a pas long temps que tu edifias,
Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

A toi, pour ce, de la fontaine Helye
Requier avoir un ouvrage autentique,
Dont la doys est du tout en ta baillie,
Pour refrener d'elle ma soif ethique :
Qui en Gaule serai paralitique
Jusques à ce que tu m'abuveras.
Eustace sui, qui de mon plans aras;
Mais pran en gré les euvres d'escolier
Que, par Clifford, de moy avoir pourras,
Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

L'ENVOY.

Poete hault, loenge destinye,
En ton jardin ne seroie qu'ortie;
Considère ce que j'ay dit premier,
Ton noble plan, ta douce melodie;
Mais pour scavoir, de rescrire te prie,
Grant translateur, noble Geffroy Chaucier.

—

B.

TROÏLUS ET CRESSÉIDE.

Extraits du Roman de Troie (1).

Calcas prie les Grecs de redemander sa fille (2).

Calcas la dit Agamenon
As autres rois, à Thélamon
Qui la (la fille) demandassent Priant;
Car il ne velt dor enauant
Qu'ele soit plus en lor comune :
Car trop les heit, ce dit fortune,
Ovec lui velt qu'en l'ost s'en isse,
Ne veaut la ens entr'aus périsse.
Ceste requeste fu bien faite,
Mainte parole i ont retraite.

Calcas blasmèrent Troïen
Dien que plus est vils de chien,
De toz hontoz et de toz vis.
« Est il curaille li chaitis:
» Car haut et riche ere entre nos,
» Puis nos laissa, s'ala à vos. »
Li rois Prianz jure et afie
S'auoir le puet en sa bailie
Qu'il le fera male fin faire;
C'ert à cheuaus ronpre et detraire.
Se non por tant que la pucèle

(1) J'ai copié pendant le mois d'août 1857, l'épisode des amours de Troïlus et de Briséis dans le Roman de Troie, d'après le Ms. 7191², de la B. I. Mon chapitre sur ce sujet (p. 40-50) a été rédigé à la même époque; et le résultat de mes recherches communiqué.

(2) Ce premier fragment est publié d'après le texte imprimé dans la *Germania* 1857 (*p.* 199.)

Est tant cortoise et sage et bèle
Par lui fust arse et desmembrée,
Ni quiert plus faire demorée.
Li rois prianz ainz lor otroie,
Aler sen puet, tiegne sa voie,
Car rienz ce dit ne heit il tant
Come le fel, le sosduiant;
Ne velt que riens, qu'à lui ataigne,
En sa cité soit ne remaigne.

Ms. de Vienne. (*Voy. Chaucer*, *p.* 305.)

—

Plaintes de Briséis.

Molt ot grant duel, molt ot grant ire,
Des ialz plore, del cuer sopire;
Lasse, fet el, quel destinée!
Quant la vile, dont je sui née,
M'estuet guerpir an tel menière;
A une asez vil chanberière
Seroit d'estre an ost grant honte;
Ni conuis roi, ne duc, ne conte
Qui jà enor ne bien me face.
Or moilleront lermes ma face,
Chascun jor mès, sans atandance
Ha! Troylus quele fiance
Ai fete an vous, biax dolz amis.
Jamès, nul jor que soiez vis,
N'amera vos riens plus de moi;
Ce m'est fet par Priam le roi,
Qui de sa terre m'an envoie.
Ja Deu ne place que je soie
Vive de ci qu'à l'ajornant;
La mort quier et vuel et demant.

Ms. de Paris. (*Voy. Chaucer*, *p.* 310.)

—

Entrevue de Troïlus et de Briséis.

La nuit vet ali Troylus,
Tant fu iriez qu'il ne pot plus :
De comforter nia une ore.
Chascun sopire et plaint et plore
Car bien sevent qu'au landemain
Seront parti bien tost au main ;...
Mes la dolor qu'au cuer lor toche
Lor fet venir parmi la boche
Les lermes qui chiéent des ialz....
Cele nuit ont ansamble esté,
Mes moult lor a petit duré.
Asez fu grief li departirs
Asez j ot plainz et sopirs, etc.

(*Voy. Chaucer*, *p.* 313.)

—

Départ de Briséis.

Quant son cors ot gent atorné,
Congié a pris de mainte gent,
Qui de li furent mult dolant.
Ses pucèles et la reïne
Ont grant pitié de la meschine ;
Et mult an plore dame Heleine,
Et cele, qui n'est pas vileine,
Se part de les, o plors o criz :
Car mult par est ses cuers marriz.

. . . . . .

Un palefroi li a lan treit
Onques pucele a nesun jor
Ne chevalcha, ce cuit, mellor.
Li convoiz fu del fil le roy :
O li san issent plus de troy.

Troylus a la resne prise,
Qui mult l'ama d'estrange guise;
Mes ce faudra des or remaint:
Por ce chascun sopire et plaint.
Mais se la donzèle est iriée
Par tanz resera apaïée;
Son duel aura tost oblié,
Et son corage si mué,
Que po li ert de cex de Troye.
S'ele a hui duel, el raura joie
De tel, qui ainz ne la vit jor!
Tost i aura torné s'amor,
Tost estera reconfortée.
Fame n'iert jà trop esgarée,
Por ce qu'ele truist à choisir.
Puis durent po li suen sopir,
A fame dure diax petit,
A l'un oel plore, à l'autre rit;
Mult se muent li lor corage,
Asez est fole la plus sage.....

Salemons dit an son escrit:
Qui fort fame porroit trover,
Le creator devroit loër!.....
Fort est cele qui se deffant
Que fol corages ne la prant:
Biautez et chastéez ansanble
Est mult gries chose, ce me sanble;
Soz ciel n'a riens tant convoitée.
Asez avient mainte foiée
Que, par l'enchauz des proïeors,
An sont conquises les plusors.
Mervoille est quant rien se deffant
A cui an puet parler sovant.
Qui les troverait bien léax.

Un des anges esperitax
Ne doit être plus chiers tenuz ;
Chiere pierre ne orz moluz
N'est à tel trésor conparez.
La an porrions dire asez
Mes n'est or leu, repèrerons
A ce que proposé avons.

(Voy. Chaucer, p. 316.)

—

Séparation des deux amants.

La donzèle cuide morir,
Quant de celui doit departir
Qu'ele tant aime et tant a cher,
Ne li fine ore de proïer
Qu'il ne l'oblit, car an sa vie
Ne sera jà autrui amie,
S'amor toz jorz li gardera,
Jamès nus autres ne l'aura,
Ne riens joie n'aura de li.
Bèle, fet il, or vos en pri,
S'ainz m'amaste c'or y paroisse,
Ne vuel que mien amors descroisse,
De moie part vo di je bien
Qu'ele n'anpirera de rien :
Mon cuer auroiz toz jorz verai,
Jà por autre nel changerai.
De ce se sont antreplevi,
Ainz qu'il se fussent departi.
Li convoiz a jà tant duré
Qu'il furent hors de la cité.
Ces la livrèrent cui il durent,
Qui mult volantiers la reçurent ;
La dameisèle plure fort ;

Rien ne li puet donner confort ;
De Troylus a grant dolor
Qui si s'éloigne de s'amor.

(*Voy. Chaucer, p.* 313. — J'ai pris les quatre derniers vers dans le n° 7209.)

—

Discours de Diomède.

Bèle, fet-il, adroit se prise
Qui de votre amor est seisiz :
Le cuer de vos, les esperiz
Voldroie avoir por covenant
Que votres fusse à mon vivant.
Se por ce non que trop est tost,
Et que si somes près de l'ost,
Et que si vos voi deshetiée,
Pansive et doteuse et iriée,
Je criasse mult grant merci
Qu'à chevalier è à ami
Me retenisiez an demeine.
Ains an voldré sofrir grant peine
Qu'aucuns biens de vous ne me viengne :
Mes mult me dot et mult me creigne
Que vostre cuer soit haïnos
Vers moi, è vers ces d'avoec nos ;
A la gent qui vos ont norrie
Sai que toz jors seroiz amie ;
De ce ne vous doit-an blasmer.
Mais j'ai oï asez parler
De genz qui ne s'iérent vëu
Ne acointié ne conëu,
S'amoient mult, ça vient adès.
Bèle, fet ce Diomédès,
Onques d'amer ne m'autremis,
N'amie n'ai ne fui amis

Or faut qu'amors vers soi me tire.
Qui votre grant biauté remire,
N'est mervoille se il esprant.
Taut sachiez bien certeinement
Qu'an vos metré mon bon espoir,
Jà ne quie mais grant joie avoir,
Devant que j'aie sëurtance
D'avoir vostre amor sans dotance
Et que j'aie votre solaz
. . . . . .
. . . . . .
Dolce amie, ne vos desplace.
Rien que je pri ne que je die
Ne nel tenez à vilenie.
Proiée seroiz et requise
D'amer, ce sai, àn mainte guise :
Ci sont tuit li prince del mont
Et tuit li riche qui i sont
Et li plus bel et li meillor
Qui mult requerront vostre amor.
Mes sachiez, bèle, bien vo di,
Si de moi fètes votre ami
Vos ni auroiz se enor non.
Par liez doit estre è de grant nom
Qui de vostre amor est seisiz.
Bèle à vos me sui ofriz,
Ne refusez le mien homage.
Tel cuer prenez et tel corage
Que soie vostres chevaliers,
Léax amis et droituriers.
Vos seré mès dor en avant
A toz les jors de mon vivant.
Mainte pucele aurai veüe
Et mainte dame conëue
Ainz mes à rien ne fiz proïère

D'avoir s'amor an tel menière.
Vos an estes la primerienne,
Si seroiz vos la darrehienne.
Jà deu ne place c'a vos fail,
Que mès por autre me travail,
Non ferai je, ce sai de voir;
Et se vostre amor puis avoir
Garderé la, sans rien meffère;
N'orroiz de moi chose retrère
Qui vos desplese, à nesun jor.
Del grant sopir et del grant plor,
Dont tant vos voi chargiée et pleine,
Metrai mon cors an moult grant peine
Que vos an puisse esléescier.....

(Voy. Chaucer, p. 325.)

—

Réponse de Briséis.

Briseida fu sage et proz,
Respondi li et à bries moz;
Sire, fet ele, à ceste foiz
N'est bien ne bel, reisons ne droiz,
Que d'amer vous doingne parole;
Por trop legière et por trop fole
Me porriez toz jorz tenir.
Se dit m'avez vostre plaisir,
Bien l'ai oï è antandu,
Mes ne vos ai preu conëu
A doner vos sitôt m'amor:
Molt s'an desvoient li plusor,
Mainte pucèle est eschernie
Par ces où est la tricherie
Et qui sont mencongier è fax
E decoivent les cuers leax;
Trop est gries chose à acorder

Où l'an se doit d'amor fier ;
Por I. qu'an rit, an plorent sis ;
Ne vuel de mal antrer an pis.
Qui tant a ire è esmaïance
E a son cuer duel et pesance
Come je ai molt, po len tient,
D'amors gnères ne li sovient.
Mes bons amis guerpis è les
Ou gie ne cuit repairier mès.....
Or an sui mise del tot hors
Por ce an ai moins cher mon cors.
N'est merveille se m'an deshet :
Ne ce n'est pas biens, se vos plest !
Qu'an vos anpreigne fole amor
A pucele de ma valor :
Se an moi a point de savoir,
Garder me doi de blasme avoir.
Celes qui font plus sagement
An lor chambres privéemant
Ne se pueent si bien garder,
D'ax ne facent sovant parler.
Or seré anfoire è anfole,
Sans autres dames seré sole
Ne voldroie pas chose fère
Que l'an poïst an mal retrère,
Non, ferai-je, n'an ai corage ;
Mes tant vos cuit de haut parage
E preu, selonc le mien avis,
Bien afetie et bien apris
Ne vos vuel fère chose acroire
Qui bien ne fust léax et voire :
Soz ciel n'a si riche pucèle
Ne si prisiée dameisèle
Par ce que rien dëust amer,
Qui pas vos doie refuser.

Je ne vos refus autremant.
Mes n'ai corage ne talant
Que vos ne altre aim jamains ;
Si poez bien estre certeins
S'à ce me voloie aprismier,
Nus plus de vos n'auroie cher.
Mes ni ai pansé ne voloir,
Ne jà Dex nel me doint avoir.

—

Repartie de Diomède.

Diomédès fu sage è proz,
Bien antandi, as premiers moz,
Qu'el n'estoit mie trop salvage.
Itant li dit de son corage
« Bèle, ce sachiez vos de voir,
Qu'an vos metré mon bon espoir ;
Quant amors vialt qu'à vos m'otroi,
Nel contredi ne nel denoi ;
A son gré è à son pleisir
Li voldre mès des or servir ;
De vos m'an rande guerredon !
Je ne lan quier nul altre don ;
E se à ce ne m'atandoie
Jà de bon cuer nel serviroie ;
De sa mesniée seré mès :
Et se je votre boche an bes
Ni aura plus riche de moi
An l'ost de troye devers soi. »
Mult deïst plus Diomédès ;
Mes jà èrent des tantes près,
Ne pooit plus à li parler,
Ainz que venist au desevrer
Li a crié .c. fois merci,
Que de lui face son ami

Un de ses ganz li ot toloit
Que nul nel seet ne aperçoit,
Molt s'an fet liez, n'aperçoit mie
Qu'ele an soit de rien marrie.

—

Entrevue de Calcas et de sa fille.

A tant Calcas i est venuz,
Qui contre li s'an fu issuz;
Molt la joï et ele lui;
E mult se sont beisie andui,
Ases se sont antrebeisié
Calcas en plore de pitié.
A sa fille li vialz parole,
Molt sovant la beise è accole.
Sire, fet-el, dites-moi
Ce est mervoille que je voi
De vos que ensi l'avez fet
Qu'à toz jorz mès vos ert retret,
Que aïdiez noz anemis
A destruire notre pais,
E la terre dont estes nez
E qui vos très grantz héritez
Vos richesces, vos mananties
E vos enors avez guerpies
Pour estre poures, essilliez :
Com iert jamès vostre cuer liez
Qui de tele œuvre estes eidanz?
Vostres clers sens li hauz, li grantz
Qu'est devenu, où est alez?
Trop malemant estes grevez
E si devez vous très bien estre
Seignor evesque et père et mestre
. . . . . .
. . . . . .

Molt doit an plus honte douter
Que mort foïr ne eschiver :
A morir a, ce set, chascuns,
Icist dons est à toz comuns,
E qui morir vialt enorez,
Li cors an est bons eürez,
E l'ame an vet ès grantz déliz ;
Mes qui an cest siègle est honiz,
En l'autre sera trop hontex :
Ilec anfers li tenebrex
Li est aprestez, ce est droiz ;
Sire, mult est mes cuers destroiz,
De ce qu'ensi fète haïne
Vous ont Pluto et Proserpine,
E li autre deu infernal
Par cui vos sont venu cist mal,
Iceste honte et cist domages,
Quant tex an ert vostres corages,
Qu'an la cité ne tornesiez
Ne que vos n'i revertisiez.
Por coi fustes donc si cruex
Qu'avec noz anemis mortex
Venistes-ci por domagier
Et por notre terre essilier ?
Mes alesiez vos séjorner
An une des isles de mer
Tant que cist sièges préïst fins.
Trop i mesprit Danz Apollins,
Se il tel respons vos dona
Ne se il ce vo comanda.
Maudiz soit hui icist algurs
Icist dons et icist eürs,
Qu'à si grant honte nos revert.
Qui l'enor de cest siègle pert
Molt doit petit sa vie amer.

Lores comança à plorer
Et si par ot sarré le cuer
Qu'elle ne parlast à nul fuer.

Calcas respont à la meschine :
Fille, fet-il, ceste destine
Ne volsisse pas que fust moie,
Bien sai que blasmez an seroie
Mes ne m'an poi fère esturdeus,
N'encontre les dex refuseus ;
Ne poi desvoloir lor pleisir ;
Tost m'an poïst mésavenir.
Ce m'estut fère et ça venir,
Dès qu'Apollo vint à pleisir ;
Ainz ne fis rien à tex anuiz ;
Je n'an doi pas être honiz,
Car se il fut à mon talant
Ceste oevre alast tot altremant.
Riens ne set mie la dolor
Que mes cuers suefre nuit è jor.
Mes si je fusse fos ne tex
Qu'ancontre le voloir as dex
Volsisse errer, ne chose fère
Qui de néant lor fust contrère,
Ne sui de ce pas an dotence
Qu'il n'an prëissent tel vangence
Qui toz jors mès me fust greveuse,
Pesme et mortel et périlleuse,
Ansois que tost bien voi è sai
Que morz è destruiz les verrai ;
Si nos vialt mialz ici garir
Que leidemant o ax morir ;
Mort seront-il veincu et pris
Car li deu l'ont ensi promis ;
Ce ne puet mès longues durer.

Quant or vous ai, mult bien m'estet,
N'auré mès ire ne deshet.

(*Voy. Chaucer, p.* 319.)

—

Briséis se retire dans sa tente.

Mult fu la donzèle esgardée,
Mult l'ont gréçois entr'ax loée.
Mult est bèle, ce dïent tuit;
Diomédès tant la conduit
Qu'el descendi el pavellon
Qui fu au riche Faraon,
Cel qui noia en la mer Roge.
Danz Calcas l'ot d'un suen seroge
Pour aprendre lui la mesure
Com bien li monz est lez et dure,
Et comant la terre est profonde
Et qui sostient la mer et l'onde.
Ce li aprist è fist savoir.
Asez l'an dona grant avoir
Quant il le pavellon en ot.
Onques uns clers itant ne sot
Qui la façon ne la mervoille,
Ne ce que li trez aparoille
Poïst escrire an parchemin
Ne an romanz ne an latin.
Tère m'an vuel à ceste foiz,
Si fust-il bien reisonz è droiz
Que je de la façon parlasse,
Mes leidement ni demorasse,
Mult ai à dire et mult à fère
Por ce n'an vuel or plus retrère
Mult fu riches è biax è granz,
Jonchiez fu toz d'erbes dedanz,
Qui o les flors furent coillies
Ne furent flestres ne blesmies,

Mult oloient bien et soëf.
Quant la donzèle fu el tref
Où ses conduiz l'ot descendue
Qui por li sovant color mue,
Congié a pris de li à peine.
Mes li haut prince et li demeine
I sont venu li remirer
Et les novèles demander.
Cortoisement è à bries moz
È sagement respont à toz.
Mult l'ont joïe è enorée
E mult l'ont tuit reconfortée.
Or li vet mialz qu'el ne cuidot,
Car sovant vit ce qui li plot;
Ençois qu'el voie le cart soir
N'aura corage ne voloir
De retorner an la cité:
Mult son corage a tost mué.

—

Troïle blesse Diomèdes.

Navré y tu Diomédès
Parmi le cors de plein ès lès
D'une lance grosse et poingnal
Si que l'anseigne de cendal
Li remest parmi les costez.
Por morz an fu del champ portez.
Au joster li fi Troylus,
Véant .m. chevaliers et plus,
Et si li dist an reprovier
« Or séjornez o la moillier
» Avoec la fille au viel Calcas
» Qui ne vos het, ce dient, pas, etc. »

—

Douleur de Briséis.

Quant Diomédès fu navrez
Et la fille Calcas le sot
Conforta s'an au mialx qu'el pot;
Mes n'an pot pas son cuer covrir
Que plor et lermes et sopir
N'issent de li à nesun fuer.
Bien fet sanblant que de son cuer
L'aime sor tote rien vivant;
N'en avait ainz fet grant sanblant
Tresqua cel jor de lui amer;
Mes lores ne s'an pot céler,
Mult a grant duel et grant pesance,
Ne lesse pas por deparlance
Qu'el nel voie dedans sa tante;
Des ore est tote an lui s'antante.
Des or l'aime, des or le tient
Et de lui perdre mult se crient.
Mult fu périlleuse sa plaie.
Tote l'ost des Grex s'an esmaie
E cele an plore à ses .ii. ialz.
Ne remaint por Calcas qu'est vialz
Ne por chasti ne por menace
Ne por denoi que l'an li face
Qu'ele nel vaist sovant vëoir.
Des or puet-an aparcevoir
Que vers lui a tot atorné
S'amor, son cuer è son pansé.
Si set el bien certeinemant
Qu'el se meffet trop leidemant :
A grant tort è à grant voidie
S'est si de Troylus partie :
Meffet a mult, ce li est vis,
E trop a vers celui mespris,

Qui tant est biax riches è proz
E qui d'armes les veint trestoz.
A soi meïsmes panse è dit
De moi n'iert jà fet bons escrit,
Ne chantée bone chançons :
Tex avantures ne tex dons
Ne volsisse jà jor vëoir.
Malvès sens ai è fol espoir
Quant ie triche à mon ami
Qui ainz vers moi nel desservi,
Ne lei pas fet si com je dui.
Mes cuers dëust bien estre à lui
Si atachiez et si fermez
Qu'altres ni fu jà escoutez.
Fause sui et légière et fole
Là où gen antandi parole.
Qui léaumant se vialt garder
Ne doit jà parole escouter.
Par paroles sont engignées
Les plus sages, les veziées.
Des or auront preu que retrère
De moi cil qui ne m'aiment guère
Harront moi è grant droit auront
Les dames qui an Troye sont.
Grant honte ai fet as dameiseles
E mult grant leidure as puceles.
Ma tricherie è mes meffez
Lor sera mès toz jorz retrez,
Peser m'an doit è si fet el :
Mult est mes cuers muable et fel,
Qu'ami avoie le mellor
Cui pucèle doïnt s'amor,
Ce qu'il amast dëusse amer
E ces haïr et eschiver
Qui porchaçassent son domage.

Ici ne fui-je guères sage
Qui à celui qu'il plus haoit
Contre reison è contre droit
Ai ma fine amor atornée.
Trop moins en doi estre prisée
E que me valt se me repant,
An ce n'a mès recouvremant!
Seré donc à cestui léax
Qui mult est preux è bons vasax.
Las ne pui-je mès revertir
Ne de cestui mès ressortir.
Trop ai an cestui mon cuer mis,
Por ce an ai fet ce que gen fis.
Il n'ëust pas einsi esté
Se fusse ancor an la cité
Jà jor mes cuers nel se pansast
Qu'il le haïst ne qu'il chanjast.
Mes ci estoie sanz consoil
E sanz ami è sanz féoil.....
Morte fusse piéça ce croi
Se n'eüsse merci de moi.....
Tex an porra an mal parler
Qui me venist tart conforter,
Ne doit an mie por la gent
Estre an dolor ne an tormant.....
Dieu doingne joie à Troylus.
Quant nel puis avoir ne il moi,
A cestui me doing et otroy.
Molt voldroie avoir tel talant
Que n'eüsse remanbremant
Des œvres faites d'en arrière:
Ce me fet mal de grant menière,
Ma conscience me reprant
Qui à mon cuer fet grant tormant.
Mes or m'estuet à retorner

Tot mon coraige è mon panser;
Vuelle ou ne vuelle desormès
Confètemant Diomédès
Soit à moi d'amor atandanz
Si qu'il en soit liez è joianz
E je de lui, dès qu'einsi est.

(*Voy. Chaucer*, *p.* 526.)

—

Troïle blessé.

Mult s'esjoït le roi Prianz
Del domage qui est si granz
Desor ses mortez anemis.
Sanblant li est et bien avis
Que livré sont tuit à tormant
Se Troylus vit longuemant :
Mult le chérit è mult l'enore.
Toz li pueples comuns l'aore.
Sacrefices et orisons
Font que de mort et de prisons
Le lor gardent li soverein
Qui tot le mont ont an lor mein.
Sa mère et ses beles serors
O deux cents filles de contors
. . . . . .
. . . . . .
Le désarment à cele foiz.
Li cors de li est mult destroiz.
An .cc. leus ont fet lor merc
Les dures mailles del haubere,
Sanc en ont trait en plusors leus.....
J mantel d'escarlate gris
Li gitièrent à ses épaules.
« Filz, fet la mère, à chières aunes
Vo vandent Grecs notre païs,

Avoir en ont eü et pris
Tant que li cuer de moi acore.
Morir m'estuet, je ne gart l'ore,
Ce est honte que je tant vif,
E que je vers la mort estrif,
Trop ai perdu à vivre après.
Jà fame tant ne vive mès,
Morte fusse se par toi non.
Or ai an toi m'antancion,
Tu me sostiens, vivre me fais,
Mes li mien cuers n'est mie an pais.
De toi se crient, de toi se dote,
Filz an toi est ma vie tote
Si je te pert, je te di bien
Que ne vivroie plus por rien.
Seul la pëor que j'en alein
Me destreint si le cuer el sein
Si fetemant que je nel sant
E qu'an moi n'a espiremant
Einsi com gen ai grant mestier,
Si te gardent sain è antier
Einsi com il le puerent fère
Cil qui el ciel ont lor repère
Si com jel quier è com jel vuel! »
A donc plorèrent si dui huel.
Ses bras li met au col et lace.
Les ialz et la boche et la face
Li besa ele dolcement,
E anvers li l'estraint sovant.
Ha-lasse, ses cuers ert destroiz,
Et dolerex et morz et froiz
Por lui tresqua petit de terme;
Où prendra elle tante lerme,
Com lan convendra à plorer?
Mult lan set bel reconforter,

Estrangement et o biax diz ;
Après s'est asez escherniz
De sa mie qui l'a guerpi
Et a amé son enemi,
Les dames claime tricheresses
Et les pucelles vanteresses,
Dit mal fier se fet an eles,
Car mult en i a pot de celes
Qui léaumant soient amies,
Sanz fauseté et sanz boisdies.
« Qui que s'an lot, ne m'an lot pas.
» Triché m'a la fille Calcas.
» Ele aprant or sovant novèles »
Mult s'an rient les dameizèles
Mult la héent, grant mal li vuelent.
Ne l'aiment pas tant com els suelent.

(*Voy. Chaucer, p.* 332.)

—

Plaintes d'Hécube sur la mort de Troïle.

Biau sire, fet el, Troïlus
Tant a ici froides novèles !
Vos qu'aleitastes mes memèles ?
Por coi nasquistes vos de moi
Quant je véis et mort vos voi ?
Biax sire dolz, biax sire amis,
Por coi vif-je, porquoi lenguis ?
Fu mès mère qui ce veïst
Qui a ses meins ne se oceist ?
Trop me poise quant je sui vive :
Fu onques mère plus cheitive ?

—

Coment Landomata fist finer Calcas.

Si demanda et enquist se il porrait trouver Calcas, en nulle part ne nul de sa lignie. Si li fu dit que Calcas le

vielx estait encore tous vifs. Mais il estoit si viel, que pou povait des ore mès vivre. Et que pource que il se doubtait de toutes gens, ne se trouvait lieu où il peust seurement demourer. Car il cuidoit avoir tant desservi, que nuls ne le voulsist veoir en nulle part. Si s'en est fuis en une ylle estrange, loings de toutes gens; et est la entre gent qui ne le congnaissent et la use sa vie. Lors fit Landomata appareillier nefs et, etc., en pou de temps vindrent en l'ille et trouvèrent Calcas. Si le prirent et l'aportèrent à leur nef et s'en retournèrent arrière; le présentèrent à Landomata. Quant Landomata le vit si viel que il ne se povit les yeux ouvrir si en ont grant pitié et ne volt son sanc espandre, car ce ne li sembloit pas vengeance ne juste chose de si viel home livrer à mort; ains il le fist mettre en une tour et murer dedens et li fist livrer pain et aigue tous les jours de sa vie. Mais quant il se vit emprisonné si prist tel duel et tel yre que en po de jors morut. Et ains fina Calcas doulereusement sa vie.

(*B. I. Mss. Fr.*, nº 6925. *Roman de Landomata.*)

C.

LA THÉSÉÏDE.

Tra gli albuscelli ad una fonte allato
Vide Cupido a fabbricar saette,
Avendo egli a' suoi piè l' arco posato,
Le qua' sua figlia Voluttade elette
Nell' onde temperava, ed assettato
Con lor s' era Ozio, il quale ella vedette,
Che con Memoria l'aste sue ferrava
De' ferri ch' ella prima temperava.

E poi vide in quel passo Leggiadria
Con Adornezza ed Affabilitate,
E la ismarrita in tutto Cortesia,
E vide l'Arti ch' hanno potestate

Di fare altrui a forza far follia,
Nel loro aspetto molto istigurate:
Della immagine nostra il van Diletto
Con Gentilezza vide star soletto.

Poi vide appresso a sè passar Bellezza
Sanz' ornamento alcun sè riguardando,
E vide gir con lei Piacevolezza,
E l' una e l' altra seco commendando,
Vide con loro starsi Giovinezza
Destra ed adorna molto festeggiando:
E d' altra parte vide il folle Ardire
Con Lusinghe e Rufliani insieme gire.

(*Th., lib. VII, st.* 56-7-8.)

—

Under a tree, beside a well I sey
Cupide our lorde, his arrowes forge and file,
And at his feete his bowe already lay,
And wel his doughter tempred all the while
The heddes in the well, with her wile
She couched hem after, as they should serve
Some to slee, and som to wound and carve.

Tho was I ware of Pleasaunce anon right,
And of Array, Lust, Beauty, and Curtesie,
And of the Craft, that can and hath the might
To don by force, a wight to don folie:
Disfigured was she, I will not lie,
And by himselfe, under an oke I gesse,
Sawe I Delite, that stood with Gentlenesse.

Than saw I Beauty, with a nice attire,
And Youth, full of game and jolitee,
Foole-hardinesse, Flatterie, and Desire,
Messagerie, Mede, and other three,
Hir names shall not here be told for me,

And upon pillers great of jasper long,
I sawe a temple of brasse yfounded strong.

Chaucer's assembly of foules. (211-231.)

—

Πῶς ἡ δέησις τοῦ Παλαμᾶνε, ἀπέτωσεν στὴν Ἀφροδίτην καὶ τὸ ποῦ τὴν ηὕρε, καὶ πῶς ἦνε καμωμένος ὁ ναός της.

Εἰς μίαν φυσκήνην ἐμόρφην, ἀνάμεσα στὰ δένδρη
Τὸν ἔρωταν ἐσκεύθηκεν, ποῦ χάλκευε σαίτας.
Ἔχοντας τὸ δοξάρι του, στὰ πόδια πιθομένο.
Καὶ αὐτὲς ἡ θυγατέρες του, ἡ Ὄρεξι ἔπερνέ ταις,
Στὰ κύματα ταῖς ἔβαφε, ἐκείνης τῆς φυσκήνης
Καὶ μετ' ἐκείνην ἡ Ὀκνία, τὴν ὁποίαν ἐσκεύθηκέ την,
Ἀντάμα μὲ τὴν Θύμησι, κεξύφωναν τὰ θέλη,
Μὲ τὰ ξιφάρια ὁποῦ ἔβαφαν, στὴν θρύσιν τὴν μεγάλην.

Τότες περνόντας' ἐσκεύθηκε, ἐκεῖ τὴν Κουρτεσίαν,
Καὶ τὴν στολὴν ὁποῦ ἔστεκεν, μετὰ τὴν Πρεποσήνην.
Εἶδεν καὶ τὴν Φιλοτιμίαν, ὁλοτελῆς χαημένην,
Κ' εἶδε ταῖς τέχναις πόχουσιν, τὴν δύναμιν τὴν τόσην,
Νὰ κάμουσιν ὁκάτιναν, νὰ πόισει ἀταξίαν.
Στὴν ὄψιν τους πολλὰ ἔδειχναν, χώριά ἐκ τὴν ἐδική μας
Ἐκεῖδε καὶ τὴν Εὔκεριν, Χαρὰν ὁποῦ ἐστεκέ τον
Ἀντάμα μὲ τὴν Εὐγενίαν, καὶ μοναχὴ ἐκαθέτον.

Τότες ἴδε τὴν Ἐμορρία, ποῦ ἀπέραπε ἀπὸ μπρόστης
Διχῶς νάχει καμίαν στολὴν, καὶ βλέποντας ἀτίτης.
Καὶ μετὰ ταῦτα ὑπήγενε, συμὰ ἡ Περιχαρία,
Καὶ μία τὴν ἄλλην μὲ Χαρὰ, μέσα τους ἐπαινόν ταν
Καὶ τότες πάλας ἐσκεύθηκε, την νε ὅταν ὁποῦ ἐστέκετον,
Πιτήδεια καὶ ὁλοστόλιστη, ὅλω χαρὰ γεμάτη,
Καὶ τὴν λαλοῦν ἀποκοτία, ἴδεν ἐκεῖμὲ κλάμα
Ἡ Κολακεία καὶ ἡ Ροφιανία, ἐστέκοντας ἀντάμα.

—

Et vous diray du temple citharée;
La place estoit de verte herbe parée;
Basmiers, rosiers, pins odoriférans
Furent aux lieux comme plus apparens,
Umbre donnant au temple de cristal

Rempli d'aultels de jaspe et fin coral.
La grant clarté contre reverbéroit
Qui ce beau lieu noblement décoroit,
Et tout autour jeunes dames dansoient
Nudz pieds, nudz chefs et sans saincture estoient,
Menant grant joie, escoutant la musique
Qui rendoit là un vray son armonique.
Pigeons avoient auprès d'elle vollans
Et pèlerins tant venans comme allans.
Si l'ung se rist, l'autre fort en souspire.

(*Ms. B. Arsenal, fol.* 27 *v°.*)

Cette oraison de cuer dicte à merveilles,
Vint à Vénus jusq'au fons des oreilles
Et tout-à-coup vist le temple aclarcy
Qui signe esfoit d'avoir don de mercy,
Et qu'elle avoit bien sa prière ouye :
Dont Palamon en pensée esjouye
La mercya : puis se leva joyeux
Se pourmenant par ce lieu somptueux
Et aperçoit que paincte y est jeunesse,
Plaisir, désir, secret, espoir, liesse
Qui d'ung accord de toute leur puissance
Faisoient honneur à dame jouyssance.

(*Idem, fol.* 26 *v°.*)

D.

NOTE POUR LE PARLEMENT DES OISEAUX.

Je vous merci, dames et damoiselles,
Des prières que fait avez pour moi
Quant l'on vous dit de ma mort les nouvelles,
Qu'aucuns firent et si n'est pas ainsi.
Mais en ce voi vo bien et honour, si
Qu'à toujours mais toutes vos aimeray
Et vos grans biens en tous lieus descriprai,

Plus que ne fis onques jour de ma vie,
En tous cas où faire le scaray :
Car je voy, bien qui aime, à-tart oublie.

(Eustache Deschamps.)

E.

MODÈLE DU RHYTHME ADOPTÉ PAR CHAUCER.

Trop me seut bien esprendre et alumer
Au bel semblant et au simplement rire ;
Nus ne l'orroit si doucement parler
Qui de s'amor ne cuidast estre sire.
Par Dieu, amors, ce vos puis-je bien dire,
On vous doit bien servir et honourer,
Mais un petit s'i puet on trop fier.

(Suppl. fr., n° 184.)

F.

POËTES DU XIVe SIÈCLE.

(Ms. Monmerqué.)

Après yceluy vint maistre Guillaume de Lorris, lequel commencha le Rommant de la Rose et en fist jusques à ce que Jalousie fest mettre Bel-Accueil en prison.

Après vint maistre Jehan de Meung, lequel parfist y cellui Rommant de la Rose et plusieurs aultres livres de moult noble doctrine, sy comme Boëce, le livre de son testament, et plusieurs aultres.

Après vint Philippe de Vitry, qui trouva la manière des motès et des balades et des lais et des simples rondeaux et en la musique trouva les iiij prolacions et les notes rouges et la noveleté des proportions.

Après vint maistre Guillaume de Machault, le grant retthorique de nouvelle fourme qui commenche toutes tailles nouvelles et les parfaits lays d'amours.....

Après vint Eustace Morel, nepveux de maistre G. de Machault, lequel fut bailli de Senlis et fut très souffisanz de ditz et balades et d'aultres choses.

Moult furent d'aultres bons ouvriers, par especial Messire Jehan Froissart, curé de Lestines en Haynault, mais fit tous ses faits à l'honneur de la partie d'Engleterre.

—

Maistre Guillaume de Machault
Dit bien que revenger n'y vault :
Envers désir rendre se fault.
Mors est qui aime de rigour ;
Et Guillaume de Saint-Amour (1).
Dit aussi que le Dieu d'amour
Le cuer des amoureux assault
Par un désir cuissant et chault, etc.
Et lis bons maistres qui parfist
La fin du Romans de la Rose,
Il m'est avis qu'il a escript,
Je ne scay en texte ou en glose,
Que Désir est moult ardant chose.

(*B. I. Mss. Fr.*, n° 7999, *fol.* 96.)

C'est dans ce manuscrit, que se trouve la *Complainte de l'An nouvel, que Gransson fist pour un chevalier qu'il escoutait complaindre.* (*Fol.* 71 v°.)

G.

N° 1. *Voy. page* 90.

LE LIVRE DE LA DUCHESSE.

La partie d'Échecs.

Therewith Fortune said, check here,
And mate in the mid point of the checkere,

(1) On confond souvent G. de Saint-Amour avec G. de Lorris.

With a paune errant, alas,
Full craftier to play she was
Than Athalus, that made the game, etc.

(B. of D, v. 618-710.)

Eschec et mat li alla dire
Desus son destrier auferrant,
Du trait d'un paonnet errant
Où milieu de son eschiquier.

(R. de la Rose, v. 6674-6708.)

Car ainsinc le dist Athalus
Qui des echecs controva l'us.

(R. de la Rose, v. 6716.)

Mais partout où elle s'embat
De ses gieus tellement s'esbat
Qu'en vainquant dit eschec et mat
De fière vois.

(G. de Machault, Remède de Fortune.)

J'ai aux esches joué devant Amours,
Pour passer temps avecques faulx Dangier,
Et seurement me suy gardé tousjours,
Sans riens perdre jusques au derrenier,
Que Fortune lui est venu aidier,
Et par meschief, que maudite soit elle!
A ma Dame prise soudainement;
Par quoy suy mat, je le voy clerement,
Se je ne fais une Dame nouvelle.

En ma Dame j'avoye mon secours,
Plus qu'en autre, car souvent d'encombrier
Me delivroit, quant venoit à son cours,
Et en gardes faisoit mon jeu lier;
Je n'avoye Pion, ne Chevalier,
Auffin ne Rocq qui peussent ma querelle

Si bien aidier ; il y pert vrayement,
Car j'ay perdu mon jeu entierement,
Se je ne fais une Dame nouvelle.

Je ne me sçai jamais garder des tours
De Fortune qui maintes foiz changier
A fait mon jeu, et tourner à rebours ;
Mon dommaige sceet bientost espier,
Elle m'assault sans point me deffier ;
Par mon serment, oncques ne congneu telle ;
En jeu party suy si estrangement,
Que je me rens, et n'y voy sauvement,
Se je ne fais une Dame nouvelle.

(Ch. d'Orléans, éd. M. Guichard, page 69.)

—

N° 2. *Voy. page* 90.

Portrait de la Fortune.

She false is, and ever laughing
With one eye, and that other weping :
That is brought up, she set al downe :
I liken her to the scorpiowne....
She is the envious Charite
That is aye false, and semeth wele,
So turneth she her false whele, etc.

(B. of D, loc. cit.)

D'un œil rit, de l'autre lerme ;
C'est l'orgueilleuse humilité
C'est l'envieuse charité....
La peinture d'une vipère
Qu'est mortable
En riens à li ne se compère.

(G. de Machault, Remède de Fortune, passim.

—

N° 2 bis. *Voy. page* 90.

Désespoir du Chevalier.

Alas, and I will tell thee why,
My sorrow is tourned to plaining,
And all my laughter to weeping,
My glad thoughts to heavinesse,
In travaile is mine idlenesse,
And eke my rest, my wele is wo,
My good is harme, and evermo
In wrath is tourned my playing, etc.

(B. of D, v. 600, et sq.)

Cette kyrielle d'antithèses est un emprunt malheureux fait à G. de Machault.

Car mes douçours sont dolereux labours,
Et mes joies sont d'amères dolours
Et mi penser
En qui mes cuers se solait déliter
Et doucement de tous maux conforter
Sont et seront dolent, triste et amer, etc.

(R. de F.)

—

N° 2 ter. *Voy. page* 90.

Portrait de Blanche.

Among these ladies thus echone,
Sooth to saine, I saw one
That was like none of the rout,
For I dare swere, without dout,
That as the summers Sunne bright
Is fairer, clerer, and hath more light
Than any other planet in Heven,
The Moone, or the sterres seven,
For all the world so had she

Surmounten hem all of beaute,
Of maner, and of comlinesse, etc.
(B. of D, v. 817 et sq.)

Tant qu'il avint qu'en une compagnie
Où il avait mainte dame jolie
Juene, gentil, joïeuse et envoisie,
Vis, par Fortune
Qui de mentir à tous est trop commune,
Entre les autres l'une
Qui tout aussi, com li solaus la lune
Veint de clarté,
Avait-elle les autres sormonté
De pris, d'onneur, de grâce, de biauté, etc.
(Fontaine amoureuse.)

And soche a goodly swete speech
Had that swete, my lives leech,
So frendely and so wel ygrounded
Upon all reason, so well yfounded,
And so tretable to all good
That I dare swere well by the rood.
Of eloquence was never fonde
So swete a souning faconde, etc.
(B. of D, v. 918.)

Et sa gracieuse parole
Qui n'estoit diverse ne folle,
Etrange ne mal ordenée,
Hautaine, mès bien affrenée
Cueillie à point et de saison,
Fondée sur toute raison,
Tant plaisant et douce à oïr
Que chascun faisoit resjoïr, etc.
(Remède de Fortune.)

For certes she was that swete wife
My suffisaunce, my lust, my life,
Mine hope, mine heale, and all blesse, etc.
(B. of D, v. 1040.)

*

Car c'est mes cuers, c'est ma créance
C'est mes désirs, c'est m'espérance
C'est ma santé.....
C'est toute ma bonne éürté
C'est ce qui me soustient en vie, etc.

(R. de F.)

She was thereto faire and bright,
She had nod her name wrong.

(B. of D, v. 950.)

Fors tant que tousdis enclinoie
Mon cuer et toute ma pensée
Vers ma Dame qui est clamée
De tous sur toutes belle et bonne
Chascun por droit ce nom li donne.

(R. de F.)

Chaucer emprunte presque toutes ses comparaisons à G. de Machault.

Paraunter I was thereto most able
As a white wall or a table,
For it is ready to catch and take
Al that men will therein make.

(B. of D, v. 778.)

Car le droit estat d'innocence
Ressamble proprement la table
Blanche, polie, qui est able
A recevoir sans nul contraire
Ce qu'on vueult peindre ou portraire (1).

(R. de F.)

(1) Je pourrais multiplier les rapprochements : qu'il me suffise d'ajouter que l'histoire de Céyx et d'Alcyone est empruntée au *Dit de la Fontaine amoureuse*, comme le prouvent certains détails qui ne se trouvent pas dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

N° 3. *Voy. page* 90.

Début du Poëme.

I have great wonder by this light,
How I live, for day ne night
I may not sleepe welnigh nought,
I have so many an idle thought, etc.

(*B. of D*, v. 1-10)

Je sui de moi en grant merveille
Comment je vifs, quant tant je veille,
Et on ne porrait en veillant
Trouver de moi plus travaillant :
Car bien sacies que pour veiller
Me viennent souvent travailler
Pensées et mérancolies, etc.

Froissart. Paradis d'amour, B. I. Mss. Fr., n° 7214, *fol.* 1.

Chaucer et Froissart sont les seuls auteurs dans lesquels j'aie trouvé le nom d'*Enclimpostair*, donné à l'un des fils du Sommeil. On chercherait en vain ce nom dans les Glossaires (1).

There these goddes lay asleepe
Morpheus and *Eclympasteire*,
That was the god of sleepes heire.

(*B. of D*, v. 166.)

Mais la déesse noble et chière,
Tramist puis sa messagière
Pour moi au noble dieu dormant.
Et le doulc dieu fit son commant;
Car il envoya parmi l'air
L'un de ses fils *Enclimpostair*.

(*Froissart, loc. cit.*)

(1) Selon moi, voici l'étymologie: Engle (ange) imposteur.

N° 4. *Voy. page* 91.

Les rapprochements qui vont suivre, n'ont aucune importance. Il n'est nullement prouvé que Chaucer ait lu les deux poëmes français; d'ailleurs les emprunts seraient insignifiants.

The maister hunte, anone fote hote,
With his horne blew three mote, etc.

(*B. of D, v.* 375 *et sq.*)

Et puis juppe ou corne un lonc mot
Chascuns en a joie qui l'ot....
Et puis si corneras apel
.III. lons mots pour les chiens avoir..... etc.

(*Coll. Moucket, t.* 1, *fol.* 166.)

—

N° 5. *Voy. page* 92.

And I heard going both up and downe
Men, horse, hounds, and other thing,
And all men speake of hunting..... etc.

(*B. of D, v.* 334.)

Le cerf suit par une valée,
En la haute forest ramée....
Et tout homme qui là estoit
Saiches que pas ne se faignoit
De corner, crier et huer :
Et vaux et mons de résonner.
Et les arbres qui là estoient
Et qui double chasse faisoient,
Il sembloit à tous qu'ils parloient.
Si ouyssiez là tel déduit;
Car riens il n'y avoit de vuid.
Le cri estoit continuel
Des gens et des chiens autretel.

Par quoi la playsance y estoit
Plus grande à qui la chassait.

(*Coll. Mouchet.*, *t.* 2, *fol.* 106.)

Tyrwhitt nous apprend que dans le mobilier du roi Henri V figurait une tapisserie représentant une chasse d'*Octavien roi de Rome.*

II.

LA FLEUR ET LA FEUILLE.

Qui est à choix de deux choses avoir
Eslire doit et choisir la meillour ;
Elle m'a fait que je prengne savoir
De deux arbres ou la fueille ou la flour ;
Qu'en la fueille est plaisir pour sa verdour,
Et qui resjoit les cuers des vrais amans,
Et aux oysiaux fait chanter leurs doulx chans
Et tient toudiz une saison sa place ;
Mais quant au soir sa biauté est mans
J'aim plus la flour que la fueille ne face.

Car la fueille n'a pas tant de pooir,
De bien, de priz, de force et de valour
Come la flour, et se puet apparoir
Qu'elle a beauté, bonté, fresche colour,
Et rent à tous très-précieux odour,
Et fait bon fruit que maints sont désirans.
Duquel avoir est ung chascuns engrans ;
Mais la fueille sans fleur, et fruit trespasse,
Et sans odour devient poudre en tout temps.
J'aim plus la fleur que la feuille ne face.

Je dis qu'elle vaut mieux à dire voir
Que la fueille qui n'a nulle doucour,

E fruit ne fait au matin ni au soir.
La fueille n'est fors que pour faire honnour,
Et pour garder ceste fleur nuit et jour
De la pluie, du tempest et des vans,
Comme celle qui ne est que servans,
Mais en tous temps a fleur de tous la grâce,
Comme belle, gracieuse et plaisans.
J'aim plus la fleur que la feuille ne face.

(*E. Deschamps. B. I. Mss. Fr.*, n° 7219, *fol.* 102.)

CLERMONT-FERRAND, TYP. FERDINAND THIBAUD.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 16 février 1859, par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J.-Vict. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur,

ARTAUD.

PR
1912
A3S3

Sandras, Étienne Gustave
Étude sur G. Chaucer

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 29 03 11 004 2